NAL
NIQUE
NITY

27. 12. 62.

4.

0.

P.

27 12 .62

Lib

JO

HISTOIRE

Voyage fa

pour les reconno

de deux Voy

avec u

D

Abbé de l'Abba

Royale des S

Associé co

Bibliothécai

Chez E

Lib

JOURNAL HISTORIQUE

D'UN

Voyage fait aux ILES MALOUÏNES en 1763 & 1764,

pour les reconnoître, & y former un établissement;

ET

de deux Voyages au Détroit de Magellan,

avec une Rélation sur les Patagons.

PAR

DOM PERNETY,

Abbé de l'Abbaye de Burgel, Membre de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Prusse, Associé correspondant de celle de Florence,

ET

Bibliothécaire de Sa Majesté le Roy de Prusse.

TOME I.

A BERLIN,

Chez ETIENNE DE BOURDEAUX,

Libraire du Roy & de la Cour

M DCC LXIX.

BRITISH MUSEUM
NATURAL HISTORY

TITRE

pour les pages 1 ad 403. perclus.

PRÉ

La découv
fance de
paru si i
appris celle qu
1764, les Ang
former un étab
possession que no
nom de la Cour
prirent des pré
res pour les pré
qui a excité l'att

PRÉFACE.

La découverte & la reconnoissance des Iles Malouines ont paru si intéressantes, qu'ayant appris celle que nous en fimes en 1764, les Anglois crurent devoir y former un établissement, malgré la possession que nous en avions prise, au nom de la Couronne de France. Ils prirent des précautions extraordinaires pour les préparatifs de ce Voyage, qui a excité l'attention de toute l'Eu-

rope. Le Chef d'Eſcadre Byron fut chargé du commandement de deux Navires, le *Dauphin*, & la Frégate le *Tamer*, pour cette expédition. On leur envoya dans la ſuite *la Floride*, pour leur porter des proviſions de toutes eſpeces.

Nous avions pris poſſeſſion de ces Iles au commencement d'Avril; tems auquel le Dauphin étoit encore ſur le chantier, & nous en partimes le 8 du même mois, pour retourner en France, où nous débarquames le 26 de Juin. Les Anglois ne mirent à la voile que quelques jours après. Ils partirent du Port Deſiré le 4 Décembre, & dirigerent leur route vers la partie du Sud de la prétendue Ile de Pepys, au 48 degré de latitude méridionale, & firent, ſans ſuccès, pluſieurs tentatives pour découvrir cette Ile. Ils furent donc obligés, (diſent-ils, page 69 du Voyage autour du Monde, fait en 1764 & 1765, ſur le Vaiſſeau Anglois le Dauphin,) d'abandonner cette recherche, bien perſua-

dés

Eſcadre Byron fut
dement de deux
, & la Frégate le
expédition. On
ſuite *la Floride*,
es proviſions de

poſſeſſion de ces
ent d'Avril; tems
toit encore ſur le
partimes le 8 du
etourner en Fran-
quames le 26 de
s ne mirent à la
jours après. Ils
eſiré le 4 Décem-
eur route vers la
prétendue Ile de
de latitude mé-
ſans ſuccès, plu-
découvrir cette
bligés, (diſent-ils,
autour du Mon-
765, ſur le Vaiſ-
uphin,) d'aban-
he, bien perſua-
dés

dés de l'impoſſibilité de trouver cette Ile prétendue.

Le 22 du même mois de Décembre, étant dans le Détroit de Magellan, à cinq lieues de diſtance de la Terre de Feu, ils découvrirent de la fumée, qui s'élevoit de différens endroits, ſur la côte oppoſée, qui eſt celle des Patagons. Ils s'en approcherent, jetterent l'ancre, à environ un mille de terre, & y virent diſtinctement des hommes à cheval, qui leur faiſoient des ſignes avec leurs mains.

En approchant de la côte, des marques ſenſibles de frayeur ſe manifeſterent ſur le viſage de ceux qui y alloient aborder dans le canot, lorſqu'ils apperçurent, ſur le rivage, des hommes d'une taille prodigieuſe (ibid. page 73.) Le Commodore, excité par l'idée de faire une découverte au ſujet de ces Patagons, dont l'exiſtence étoit depuis longtems, en Angleterre, un ſujet de converſation, ſauta

le premier à terre, & fut ſuivi par ſes Officiers & ſes Matelots bien armés, & s'y mit en état de défenſe. Alors les Sauvages accoururent à eux, au nombre de deux cents environ, les regardant avec l'air de la plus grande ſurpriſe, & ſouriant, en obſervant la diſproportion de la taille des Anglois avec la leur.

Le Commodore leur ayant fait ſigne de s'aſſeoir, ils le firent; alors il leur paſſa au cou des colliers de grains d'émail, & des rubans, & diſtribua à chacun un de ces petits colifichets. Leur grandeur eſt ſi extraordinaire, que même aſſis ils étoient encore preſqu'auſſi hauts que le Commodore debout. (pag. 77.)

Leur taille moyenne leur parut être d'environ huit pieds, & la plus haute de neuf pieds & plus. *) Ils n'em-

*) Le Commodore, dit la même Rélation, (Préface page LXI.) eſt un homme de ſix pieds de haut. Il eſt à obſerver, que le pied d'Angleterre a près d'un pouce de moins que le pied de Roi françois.

n'employerent aucune mesure pour s'en assurer; mais nous avons, disent-ils, des raisons de croire que nous diminuons leur grandeur, plûtôt que nous ne l'exagérons (p. 78.) La taille de leurs femmes est aussi étonnante que celle des hommes; & leurs enfans ont les mêmes proportions. Les femmes avoient des colliers & des bracelets. (p. 79) Leurs vêtemens étoient faits de peaux de moutons du Pérou; leur couvroient les épaules, & descendoient jusqu'aux genoux. La plûpart étoient montés à cheval, avant notre descente; mais ils en étoient descendus, & avoient laissé leurs chevaux à quelque distance. Ces chevaux paroissent être fort vîtes à la course, mais leur grandeur n'étoit pas proportionnée à celle des hommes qui les montoient, & ils paroissoient d'ailleurs en assez mauvais état. (p. 85.) Ils nous parurent être d'un caractere doux, & amical. (p. 83).

Parmi les Anglois étoit le Lieutenant Cummins; les Patagons paroissoient

ſoient ſurtout le voir avec plaiſir, à cauſe de ſa grande taille, qui étoit de ſix pieds dix pouces. Quelques uns de ces Indiens lui frapperent ſur l'épaule: & quoique ce fut pour lui faire careſſe, leurs mains tomboient avec tant de peſanteur, que tout ſon corps en étoit ébranlé.

Le 23 du même mois, les Anglois s'étant avancés dans le Détroit, découvrirent, ſur l'Ile Ste. Eliſabeth, pluſieurs Sauvages, qui leur firent des ſignes. Les hommes & les femmes étoient de moyenne ſtature, & bien-faits. Ils avoient les cheveux noirs; leur peau naturellement olivâtre paroiſſoit rouſſe parce qu'ils ſe colorent le corps d'un enduit de terre rougeâtre, mêlée avec de la graiſſe. Ils ont pour vêtemens des peaux de veaux marins, de Loutres, ou de moutons du Pérou, couſues enſemble, & formant une piece d'environ quatre pieds & demi en quarré. Ils portent des bonnets faits de peaux d'oiſeaux, avec les plumes, & ils ont

aux

aux pieds des peaux, qui leur tiennent lieu de ſouliers. Quelques unes des femmes avoient des ceintures faites également de peaux; mais aucune n'avoit de bonnet, & on les diſtinguoit par un collier de coquillages. (p. 92.)

Enfin, après s'être pourvus de bois & d'eau au port *Famine*, les Anglois en partirent le 5 Janvier 1765, ayant fait route à l'Eſt, ils ſortirent du Détroit, & eurent connoiſſance de terre le 13 du même mois. Le lendemain, ils entrerent dans une Baye très commode, dans laquelle ſe trouvent pluſieurs petites Bayes & différens havres, au troiſiéme deſquels ils donnerent le nom de *Port Egmont*. L'entrée de cette Baye eſt au Nord, a un demi-mille de largeur, & a depuis ſept juſqu'à treize braſſes, ſur un fond fangeux. (p. 121.)

Le 23 de Janvier, le Commodore prit poſſeſſion de toutes ces Iles au nom de la Couronne d'Angleterre,

& en partit le 27, ſans y avoir formé aucun établiſſement. Ces Iles ſont au 51 degré 21 minutes de la latitnde méridionale, & au 66 degré 10 minutes de longitude occidentale. (p. 134.) Après avoir côtoyé les terres, ils retournerent au Détroit de Magellan.

On peut voir, par les détails de cette Rélation Angloiſe, & par ceux de mon Journal, que nous avions reconnu les Iles Malouines & que nous y avions formé un établiſſement, un an moins quelques jours avant que les deux Navires du Chef d'Eſcadre Byron les euſſent ſeulement apperçues. Dans le tems même que ces deux Vaiſſeaux y aborderent, Monſieur de Bougainville y étoit déjà retourné, & après avoir apperçu du Fort où il étoit mouillé, ces deux Vaiſſeaux Anglois, il mit à la voile pour le Détroit de Magellan, où ils ſe trouverent enſemble, comme on le verra à la fin de mon Journal.

Je

Je ſuis entré dans le détail de cette expédition Angloiſe ſur les Iles Malouines, pour mettre le public en état de reconnoître le droit inconteſtable de poſſeſſion de la Couronne de France ſur ces Iles, contre les prétenſions abuſives des Anglois.

J'ai rapporté auſſi en abrégé la rélation qu'un des Officiers du Vaiſſeau du Capitaine Byron a fait imprimer au ſujet des Patagons Géans; afin que l'on puiſſe la comparer avec ce qui en eſt dit dans les extraits des Journaux des Capitaine François, qui ont vû, & fait un plus long ſéjour avec ces Patagons, que n'ont fait les Anglois. Cette comparaiſon prouvera aux perſonnes incrédules, & à ceux qui ont trop d'amour propre, pour vouloir paroître ſeulement ignorer ce qu'ils n'ont jamais appris, ou qui, par ce principe, ſe font un devoir de nier tout ce qu'ils n'ont pas vû, qu'il exiſte néanmoins une race d'hommes dont la grandeur & l'énormité du corps apprennent à ces incré-

dules

dules vains & ſuperbes, qu'ils ſe trouvent réduits à n'être que les moins petits dans la race des Nains.

On connoiſſoit peu le Détroit de Magellan. Les rélations que nous en avions juſqu'à préſent, quoique multipliées, étoient ſuſpectes; les obſervations, ou peu exactes, ou peu connues: ce qui m'a déterminé à donner celles de nos deux Capitaines François, & la Carte de ce Détroit, corrigée ſur leurs obſervations.

Je m'étois propoſé de ne donner de ſuite dans mon Journal, que ce qu'il renferme d'hiſtorique, ou d'obſervations capables d'intéreſſer tous les Lecteurs, & de renvoyer à la fin, pour ceux qui ont la marine à cœur, tout le détail des vents, des latitudes, des longitudes, & autres choſes, qui n'intéreſſent ordinairement qu'un Navigateur. J'avois en conſéquence marqué tous ces détails à renvoyer à la fin. Le Libraire en étoit averti; mais ſans doute qu'il oublia d'en don-

donner avis à l'Imprimeur. Celui-ci ayant donc imprimé pluſieurs feuilles ſans avoir égard à mon deſſein, le Libraire a penſé qu'il falloit continuer l'impreſſion, telle qu'elle étoit commencée, vû qu'il eſt libre au Lecteur de paſſer ces détails, & de ne s'occuper que de ce qu'il y a d'hiſtorique.

On peut conjecturer; il eſt même très vraiſemblable que les Iles Malouines faiſoient autrefois partie de la Terre des Patagons, & de la Terre de Feu. Elles en auront été ſéparées par quelques violens tremblemens de terre, qui aura donné entrée aux eaux de la mer dans une gorge, que ces tremblemens de terre auront creuſée, & aura formé dans la ſuite le canal, qui ſépare ces Iles de la Terre-ferme. Cette conjecture eſt d'autant plus probable, que la Terre de Feu a pris ſon nom des volcans, que l'on a cru y voir; & qu'à quelques lieues de l'endroit des Iles Malouines, où nous avons formé l'établiſſement, les hau-

teurs,

teurs & les vallées annoncent assez clairement, par le dérangement des lits des pierres de taille, & par le désordre avec lequel ces pierres sont entassées, que ce désordre est l'effet de quelques tremblemens de terre. Voyez ce que j'en rapporte dans mon Journal, page 528.

Mais ce qui surprendra le Lecteur, est qu'un terrein aussi étendu que le sont les Iles Malouines ne se soit point trouvé habité par des hommes, ni par les quadrupedes que l'on rencontre si communément sur la Terre des Patagons; & que la petite Araignée à grandes jambes, qu'en France nous nommons *Faucheuse*, & le petit Grelot brun appellé *Cri-cri*, qui se tient aussi dans les cheminées, soient les deux seuls insectes que nous y ayons vûs. Il est moins étonnant que l'on n'y trouve aucune espece de Reptiles; puisque les Rélations des Voyageurs nous assurent que que l'on n'en voit point sur les Terres du Chily, à l'Oueſt de la Terre

des

des Patagons; & que ces Terres ſont ſituées ſur le même parallele que les Iles Malouines.

Une autre motif m'engage encore à croire que les Iles Malouines tenoient jadis à la Terre des Patagons. On ne voit point d'arbres aux Iles Malouines, & toute la côte de l'Eſt des Patagons, & de la Terre de Feu, en eſt dépourvûe juſqu'à environ 25 lieues en avant dans les terres, où l'on commence à trouver des arbres. Depuis-là juſqu'à la côte, on ne rencontre que quelques arbuſtes & des bruyeres. On en trouve de ſemblables aux Iles Malouines. Les découvertes que les Anglois, qui s'y ſont établis plus à l'Oueſt, pourront faire dans cette partie, nous éclairciront davantage ſur tous ces articles. Les Eſpagnols ſubſtitués à nos François dans l'établiſſement de l'Eſt, nous mettront au fait de l'autre partie.

On peut compter ſur l'exactitude des Plans & des Cartes, ainſi que

ſur

ſur les figures des animaux inſerées dans les Planches de mon Journal. La Carte que je donne de Rio de la Plata, eſt d'autant plus intéreſſante, qu'elle a été levée avec tout le ſoin poſſible, & qu'on n'en avoit point encore de cette Riviere, dont la navigation eſt ſi dangereuſe. L'original de cette Carte étoit au moins du double plus grand; le Graveur l'a réduite contre mon intention. J'ai donné un Dictionnaire des termes de marine, mêlé avec la Table des matieres, pour mettre au fait de leur ſignification la plûpart des Lecteurs, qui n'en connoiſſent pas l'uſage.

BRIT. MUS. 9 JUL 23 NAT. HIST.

DIS-

A C E.

nimaux inserées
e mon Journal.
nne de Rio de la
plus intéressante,
vec tout le soin
n'en avoit point
ere, dont la na-
ereuse. L'origi-
toit au moins du
le Graveur l'a ré-
intention. J'ai
re des termes de
a Table des ma-
au fait de leur
rt des Lecteurs,
pas l'usage.

DIS

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

LA Paix ayant été conclue au moyen de la cession que la France avoit faite de tout le Canada à l'Angleterre, Monsieur de Bougainville, Chevalier de St. Louis, & Colonel d'Infanterie, se mit en tête de dédommager la France de cette perte, s'il étoit possible, par la découverte des Terres australes, & des Isles considérables qui se trouveroient sur la route. La lecture du Voyage de l'Amiral Anson, autour du Monde, fixa ses idées, pour la reconnoissance des Isles Malouïnes; le détermina à commen-

cer par là ſon expédition, & à y former un établiſſement. Il fit part de ſon projet au Miniſtere, qui l'approuva. Pour l'exécuter, Mr. de Bougainville fit conſtruire, à ſes fraix, une frégate & une corvette, à S. Malo, ſous la direction des Sieurs Guyot du Clos, & Chénart de la Gyraudais, qui devoient les commander ſous ſes ordres. Mais voulant rendre utile l'exécution de ſon projet, & ayant penſé que je pouvois y contribuer, il me propoſa, ſur le point de ſon départ de Paris, d'entreprendre ce Voyage avec lui. Peu de jours après je reçus les ordres du Roy, par une lettre de Mr. le Duc de Choiſeul, Miniſtre de la Marine, pour m'embarquer avec Mr. de Bougainville. Je fis auſſitôt mes diſpoſitions pour ce voyage & je partis avec lui pour S. Malo.

Tous ceux qui ſont au fait de la poſition des Isles Malouïnes, applaudiront au projet de Mr. de Bougainville; mais peu de perſonnes ont entendu parler de ces Isles, parce qu'elles étoient preſque inconnues. Quelques Navigateurs les avoient vuës; je crois cependant pouvoir aſſurer que perſonne, avant nous, n'y avoit abordé,

dé, au moins dans la partie de ces Isles, où nous sommes descendus. Il est donc à propos de donner une idée de leur découverte, en rapportant ce que quelques Auteurs accrédités en ont dit.

Frézier, dans sa Rélation du Voyage de de la Mer du Sud, in 4. Paris 1716. page 264. s'exprime en ces termes: „Si j'ai sup-„primé, dans cette Carte, des terres ima-„ginaires, j'en ai ajouté d'effectives, par les „51 dégrés de latitude, ausquelles j'ai don-„né le nom d'*Isles nouvelles*, pour avoir été „découvertes depuis l'année 1700. la plûpart par les Vaisseaux de S. Malo Je „les ai placées, sur les Mémoires du Mau-„repas & du S. Louis, Vaisseaux de la „Compagnie des Indes, qui les ont vûës „de près; & même ce dernier y a fait de „l'eau dans un étang, que j'ai marqué „auprès du port S. Louis. L'eau en étoit „un peu rousse & fade, au reste bonne „pour la Mer. L'un & l'autre ont parcou-„ru différens endroits; mais celui qui les „a côtoyées de plus près, a été le St. Jean-„Baptiste, commandé par Doublet du Ha-„vre, qui cherchoit à passer dans un en-„foncement qu'il voyoit vers le milieu. „Mais ayant reconnu des Isles basses pres-

„ que à fleur d'eau, il jugea à propos de „ revirer de bord. Cette ſuite d'Isles ſont „ celles que Fouquet de St. Malo découvrit, „ & qu'il appella du nom d'Anican „ ſon Armateur. Les routes que j'ai tra- „ cées, feront voir le giſſement des terres, „ par rapport au détroit de le Maire, d'où „ ſortoit le St. Jean-Baptiſte, lorsqu'il les „ vît; & par rapport à la Terre des Etats, „ dont les deux autres avoient eu connoiſ- „ ſance, avant que de les trouver.

„ La partie du Nord de ces Terres, „ qui eſt ici ſous le nom de *Côtes de l'Aſ-* „*ſomption*, a été découverte le 16 Juillet „ de l'année 1708. par Poré *) de St. Malo, „ qui lui donna le nom du Vaiſſeau qu'il „ montoit. On la croyoit une nouvelle „ Terre

*) Il paroit que Poré ne connoiſſoit pas le giſſement des Côtes des Patagons, ni celui des Isles Nouvelles ou Malouïnes; ou qu'il avoit mal fait ſon point. En effet ces Isles ne ſont qu'à 90 ou 100 lieuës du Detroit de Magellan: comment auroient elles donc été éloignées de 100 lieues à l'Oueſt de la Côte de l'Aſſomption, ainſi nommée par Poré. S'il avoit eu connoiſſance du giſſement des Isles Malouïnes, il auroit vû clairement par la latitude & la longitude de la côte qu'il parcouroit, qu'elle ne pouvoit être autre que celle de ces Isles.

„ Terre éloignée d'environ cent lieuës à „ l'Eſt des Isles nouvelles dont je parle; „ mais je n'ai point fait de difficulté de la „ joindre aux autres, fondé ſur des rai- „ ſons convaincantes.

„ La premiere, c'eſt que les latitudes „ obſervées au Nord & au Sud de ces Is- „ les, & le giſſement des parties connues, „ concourent parfaitement bien au même „ point de réunion, du côté de l'Eſt, ſans „ qu'il reſte du vuide entre deux. La ſe- „ conde, c'eſt qu'il n'y a point de raiſon „ d'eſtimer cette côté à l'Eſt des Isles d'A- „ nican. Car Mr. Gobien du St. Jean, qui „ a bien voulu me communiquer un extrait „ de ſon Journal, eſtime qu'elle eſt au Sud „ de la Riviere de la Plata *); ce qui étant

 „ pris

*) L'eſtime de Mr. le Gobien du St. Jean eſt fauſſe; puisqu'il met cette côte de l'Aſſomption au Sud de Rio de la Plata; & qu'y ayant atterri, comme lui, & au même endroit, ſuivant la Carte de de Frezier, notre eſtime nous donnoit alors environ 64 dégrés & demi de longitude Occidentale, méridien de Paris, & l'embouchure de Rio de la Plata, 56″ 30″; ce qui rejette l'endroit de la côte ou Mr. le Gobien & nous avons atterri, 8 dégrés plus au Sud-Oueſt; & fait, à peu près, l'erreur que l'Auteur du Voyage de l'Amiral Anſon, (page 78) attribue à la Carte de Frezier, ſur la poſition de la Côte des Patagons.

„ pris à la rigueur, ne pourroit l'éloigner à „ l'Eſt que de deux ou trois dégrés, c'eſt- „ à-dire 25 ou 30. Lieues. *) Mais la di- „ verſité des eſtimes eſt toujours une mar- „ que d'incertitude. La premiere fois qu'ils „ virent cette Côte, en venant de l'Isle „ St. Catherine, (au Breſil) ils l'eſtimerent „ par 329. dégrés; & la ſeconde, en venant „ de la riviere de Plata, où les vents con- „ traires les avoient contraint d'aller rela- „ cher, après avoir tenté de paſſer le Cap „ Horn, ils la jugerent par 322 degrés, & „ ſuivant quelques uns 324. ſur les Cartes „ de Pieter Goos, dont nous avons fait re- „ marquer les erreurs, page 28. Ainſi ou „ doit y avoir peu d'égard. Cependant, „ comme ils y avoient de la confiance, ils ſe „ crurent fort loin de la terre ferme, & ſe „ comptant trop à l'Eſt, ils coururent auſſi „ 300 lieuës trop à l'Oueſt dans la Mer du „ Sud, de ſorte qu'ils ſe croyoient courir

„ ſur

*) En reculant de 3 dégrés plus à l'Oueſt la côte de l'Aſſomption, elle ſe trouve en effet plus conforme à notre eſtime, qui éloigne notre atterriſſement de quatre dégrés, ou environ, plus à l'Oueſt, qu'il ne le ſeroit ſuivant la Carte de Frézier, faite ſur l'extrait que lui avoit fourni Mr. le Gobien, de ſon propre Journal.

„ ſur la Guinée, lorsqu'ils atterrirent à Ylo.
„ Mais la troiſieme & convaincante, c'eſt que
„ nous & nos camarades avons du paſſer
„ par deſſus cette nouvelle Terre, ſuivant
„ la longitude où elle étoit placée dans la
„ Carte Manuſcrite; & qu'il eſt morale-
„ ment impoſſible qu'aucun navire n'en
„ eût eu connoiſſance, étant longue d'en-
„ viron 50 lieuës E. S. E. & O. N. O. Ainſi
„ il ne reſte plus aucun lieu de douter que
„ ce ne fut la partie du Nord des Isles Nou-
„ velles, dont le tems découvrira la partie
„ de l'Oueſt, qui eſt encore inconnue.

„ Ces Isles ſont ſans doute les mêmes
„ que le Chevalier Richard Hawkins dé-
„ couvrit en 1593. étant à l'Eſt de la Côte
„ déſerte, par les 50 dégrés. Il fut jetté,
„ par une tempête, ſur une Terre incon-
„ nue; il courut le long de cette Isle envi-
„ ron 60 lieuës, & vit des feux, qui lui fi-
„ rent juger qu'elle étoit habitée. *)

*) Je ne ſçai ſi les Isles que la Chevalier Richard Hawkins apperçut en 1593. par les 50 dégrés à l'Eſt de la Côte déſerte des Patagons, ſont la partie du Nord des Isles nouvelles, ou Malouines. Nous avons couru cette Côte au moins 60 lieuës comme lui, & nous n'y avons apperçu au-

„ Jusqu'ici on a appellé ces Terres les „ *Isles Sebaldes*, parceque l'on croyoit que „ les trois qui portent ce nom dans les „ Cartes, étoient ainſi marquées à volonté, „ faute d'une connoiſſance plus parfaite. „ Mais le Vaiſſeau *l'Incarnation*, commandé „ par le Sieur Brignon de St. Malo, les a „ reconnues de près par un beau tems, en „ 1711. à la ſortie de Rio-Janeiro. Ce ſont ef- „ fectivement trois petites Isles, *) d'envi- „ ron demi-lieuë de long, rangées en trian- „ gle, comme elles ſont marquées dans les „ pa-

aucun feu, ni autre apparence d'habitation, quoique nous n'en fuſſions aſſez ſouvent éloignés que d'une demie lieue, ou une lieue.

*) A notre atterriſſement nous découvrimes trois Isles, d'environ demi-lieue de long; aſſez élevées, & placées à peu près en triangle, comme on dit que le ſont les Isles Sébaldes. Cette reſſemblance de poſition & de figure nous les fit prendre alors par las Isles Sébaldes; mais nous avons découvert tout auprès quelques petites Isles plattes, & presqu'à fleur d'eau, dont il n'eſt aucunement parlé dans les Journaux du Sieur Brignon, ni dans les autres Journaux qui font mention des Isles Sébaldes. Ayant enſuite, peu d'heures après découvert d'autres élévations les unes derriere les autres, nous jugeâmes que ces trois

„ Cartes. Ils n'en passerent qu'à trois ou
„ quatre lieuës, & ils n'eurent aucune con-
„ noissance de terre, quoique par un tems
„ très fin; ce qui prouve qu'elles sont sé-
„ parées des Isles nouvelles, au moins de
„ sept à huit lieuës."

Dans le Mémoire présenté à la Compagnie des Indes par le Sieur de Lozier-Bouvet en 1735. pour qu'elle lui facilitât les moyens de reconnoître les terres découvertes par Gonneville, il y rapporte, entre autres avantages de l'établissement que l'on y feroit

trois Isles n'étoient pas les Sébaldes; mais des Isles un peu avancées de la grande des Malouines, & nous eûmes lieu de nous confirmer dans cette opinion. Si ces trois Isles étoient en effet les Sébaldes, elles ne feroient éloignées de la terre, ou grande Isle, que de deux lieuës, & non de 7 à 8, comme le dit Frezier. Voyez la Carte de notre route le long de la côte Cependant, dans les deux voyages de l'Aigle, & de la flûte du Roy l'Etoile, qui ont reconnu de nouveau ces trois Iles, en allant des Iles Malouïnes au Détroit de Magellan, l'Aigle en 1765, & l'Aigle avec la flûte l'Etoile en 1766. Ces deux Navires n'ont point trouvé d'autres Iles que ces trois, & les ont regardées depuis comme étant les Sebaldes.

roit après cette reconnoiſſance, les occaſions de lier un commerce direct avec les Eſpagnols de la Riviere de la Plata, & les Portugais du Breſil. Il aſſure même que les Vaiſſeaux en allant, relâcher à ces Terres Auſtrales, s'écarteroient très peu de leur route ordinaire, pour les Indes.

Par l'établiſſement que nous venons de faire aux Isles Malouïnes, *) nous mettons la Compagnie des Indes, & tous les Navigateurs François, dans la ſituation la plus favorable pour remplir ces deux objets. Les Isles Malouïnes ſont beaucoup moins au Sud: le climat en eſt bien plus tempéré; elles ſont plus à portée de Rio de la Plata, & du Breſil; plus dans le voiſinage des Terres Magellaniques, & de celles des Patagons; avec les habitans desquels il ſeroit d'autant plus aiſé de lier un commerce, qu'ils connoiſſent déjà les Européens par celui qu'ils font avec les Eſpagnols.

Quelle eſt en effet la poſition des terres Auſtrales découvertes par Monſieur de Gonneville, Gentilhomme Normand? En 1503. ayant

*) Depuis ce Journal écrit, la France a cedé les Iles Malouïnes à l'Eſpagne.

ayant armé à Honfleur, il en parti au mois de Juin, pour les Indes Orientales. Après avoir doublé le Cap de Bonne Eſpérance, & avoir été pris d'un coup de vent, auquel des calmes ſuccéderent, il ne penſa plus qu'à gagner quelques terres, où il pût ſe remettre des fatigues de la Mer. Il eut le bonheur d'en découvrir, qu'il nomma *Indes Méridionales*. Il y reſta ſix mois, pendant lesquels il radouba ſon Vaiſſeau, traita avec les Naturels du Pays, & ménagea ſi bien leur amitié, que leur Roy, nommé Aroſca, lui donna ſon fils Eſſomeric, pour faire le voyage de France, à condition, qu'il le lui rameneroit dans 20 Lunes. Gonneville mit à la voile le 3. Juillet 1504. chargé des productions du pays. Il rencontra dans la Manche un Corſaire Anglois, qui le prit, & le mena à Greneſai. Ce contretems fut cauſe qu'il n'arriva en France qu'en 1505. où il fit ſes plaintes, & ſa déclaration à l'Amirauté de Honfleur. On ne profita pas alors de la découverte de Mr. de Gonneville; lequel, pour dedommager Eſſomeric, à qui il ne pouvoit tenir parole, lui fit épouſer une de ſes parentes, & lui laiſſa en mourant une partie de ſes biens.

Le

Le Sieur Bouvet, qui avoit quelques notions de cette découverte, préſenta ſon Mémoire à la Compagnie des Indes. Elle lui fit armer deux Navires, l'Aigle & la Marie, ſur lesquels il partit de l'Orient le 19 Juillet 1738. Il arriva le 26 Novembre par les 35 degrés de latitude Méridionale, & les 344 de longitude, Méridien François. Il commença à y trouver de la brume, qui ne les quitta presque plus tant que les deux Vaiſſeaux furent enſemble. Souvent elle étoit ſi épaiſſe que dans l'Aigle on ne voyoit pas la Marie, à une portée de fuſil; de façon qu'ils eurent toutes les peines du monde à ne pas ſe ſéparer.

Le 3 Décembre, par les 39 deg. 20 min. de latitude, & les 351 de longitude, ils commencerent à voir du Goemon, & plus d'Oiſeaux qu'à l'ordinaire, ce qui leur fit penſer qu'ils n'étoient pas éloignés de terre: ils prirent toutes les précautions requiſes en pareil cas. Le 5, ils ſe trouverent par les 42 deg. 40 min. de latitude & les 354 de de longitude. Le 7, par les 44 de lat. & 355. de longitude. Le 10, par les 44 & le premier Méridien, où pluſieurs Géographes plaçoient le Cap des Terres Auſtrales. Le 12, ils ſe faiſoient par le 7 d. de longitude; le

le 15, par les 48 d. 50 min. de latitude égale à celle de Paris, & par les 7 de longitude. Ils virent alors des glaces, ce qui étoit pour eux un indice certain de Terre. Ils virent même la couleur de l'eau de la mer changée, beaucoup de plongeons, & beaucoup d'autres oiseaux, dont plusieurs battoient de l'Aîle, comme les oiseaux de Terre. Ils appercurent aussi des Pinguins, oiseaux amphibies, dont on trouvera la description dans ce Journal. A mesure qu'ils avancerent vers le Sud, les glaces se multiplierent. Le 16, ils virent encore des Pinguins, & un Loup marin; la brume & les glaces les empêcherent d'élever les 54 dég. de latitude avant le dernier Decembre. Enfin le premier Janvier, vers les 3 heures après midi, ils apperçurent une Terre fort haute, couverte de neige, & très embrumée, qu'ils prirent pour un gros Cap, & qu'ils nommerent le *Cap de la Circoncision.* Il est, suivant la rélation du Sieur Bouvet, par les 54 deg. de latitude Méridionale, & les 27 à 28. de longitude, méridien François. Le 6 ils virent une quantité prodigieuse d'oiseaux, d'un très-beau blanc, & gros comme des pigeons: ils crurent voir la terre à une ou deux lieuës. Le lendemain, ils apper-

perçurent une terre nouvelle, à peu près dans le Nord-Nord-Eſt du Cap de la Circonciſion. Ils coururent ainſi juſqu'au neuf à quatre heures du matin, que le tems s'étant éclairci, & la brume diſſippée, ils reconnurent que cette prétendue terre n'étoit qu'un nuage.

Depuis qu'ils étoient à la vûe de terre, ils n'en avoient retiré d'autre avantage, que de juger qu'elle s'étendoit 8 à 10. lieuës dans l'E. N. E. & 6 a 7 lieuës dans l'Eſt. Ils n'avoient même pu reconnoître ſi ce qu'ils avoient vû étoit une Isle, ou ſi elle faiſoit partie de la Terre ferme. Enfin le gros tems ſurvenoit, la ſaiſon étoit avancée, & l'Equipage étoit malade. Toutes ces conſidérations firent prendre à Mr. de Lozier Bouvet le parti d'aller chercher un lieu de relâche, plus aiſé à atterrir, & plus commode. Il fit route pour reconnoître la Terre où Gonneville avoit abordé, laquelle, par la relation, eſt ſituée par une latitude égale à celle de quelques Provinces de France. Les plus ſeptentrionales ſont par les 51 deg. comme le ſont les Isles Malouines. Il éleva donc le paralelle de 51 à 52. & le parcourut avec les mêmes incommodités, ſans en tirer aucun avantage.

Ils s'eſtimoient par les 51 de longitude, mais ils étoient en effet par les 55. comme ils le reconnurent à l'atterrage du Cap de Bonne Eſpérance. Ils mirent donc le Cap au Nord, & continuerent jusqu'au 5 Fevrier, que les deux Vaiſſeaux ſe ſéparerent, pour aller, la Marie avec Mr. Bouvet, au Cap de Bonne-Eſpérance, & l'Aigle pour l'Isle de France avec Mr. Hay.

Mr. Bouvet partit du Cap de Bonne Eſpérance le 31 Mars pour retourner en France, & reconnut, dans ſa route, l'Isle de la Trinité par les 351. degrés de longitude, méridien de Tenerife & 348. 30 min. méridien François, par les 20 deg. 20 min. de latitude, ainſi que l'Isle de l'Aſcenſion, qu'il met par les 349 deg. de longitude. Il dit que l'Isle de la Trinité eſt très-bien dépeinte ſans ce nom dans le Flambeau Anglois. C'eſt une Isle, dit Mr. Bouvet, après l'avoir approchée d'une portée de fuſil boucannier, dont nous avons vû diſtinctement les trois quarts. Elle n'eſt, à proprement parler, qu'un rocher partout inacceſſible. Elle a 4 Islots, 8 a 9 lieuës à l'Eſt. Olivier de Noort, commandant 4 Vaiſſeaux Hollandois en 1599, ſuivit ce paralelle de 20 deg. 20 min. depuis cette Isle jusqu'aux Côtes du Bréſil, & ne

rencontra que celle-là. Ce qui a fait juger que celle qui porte les noms de Marin de Vaz & de l'Isle de l'Acenſion ou de l'Aſcenſçaon, ne ſont qu'une ſeule & même Isle avec celle de la Trinité,*) ſous ces trois noms différens.

Nous avons été plus heureux dans notre entrepriſe que ne l'a été Mr. Bouvet dans la ſienne. L'établiſſement fait aux Isles Malouïnes pourroit ſuppléer à celui qu'il ſe propoſoit de faire aux Terres Auſtrales, & ſi les Vaiſſeaux de la Compagnie des Indes vouloient prendre leur route par la Mer du Sud,

*) Ce que dit ici Mr. Bouvet de l'Isle de la Trinité a beaucoup de rapport avec ce que nous avons vû de très-près de l'Isle de l'Aſcenſçaon, comme on peut le voir dans ce Journal, au 27 Avril 1764. Mais, quoique leur ſituation pour la latitude ne differe que d'environ 12 min. la longitude eſt abſolument différente; puisque, ſuivant ſon eſtime, l'Isle de la Trinité eſt par les 348 d. 30 min. mérid. François, ce qui revient au 10 d. environ du méridien de Paris. Pendant que nous avons reconnu l'Isle de l'Aſcenſçaon, j'ai eſtimé ſa poſition à 32 deg. 25 min. de ce dernier méridien. Il ſuivroit de là, que l'Isle de la Trinité & celle de l'Aſcenſçaon ſont deux Isles réellement diſtinctes; contre le ſentiment de pluſieurs Navigateurs.

Sud, pour aller à la Chine, aux Philippines &c. & pour le Commerce de la Mer du Sud. Voici ce qu'en dit l'Auteur du Voyage de l'Amiral Anſon, page 54 & ſuiv. édit. in 4. chez Charles Ant. Jombert. „ J'ai prouvé „ ci-deſſus que toutes nos entrepriſes dans „ la Mer du Sud courent grand risque „ d'échouer, tant qu'on ſera obligé de „ relâcher au Breſil; ainſi tout expédient „ qui pourroit nous affranchir de cette né- „ ceſſité, eſt ſûrement digne de l'attention „ du Public." (On peut même ajoûter que ce lieu de relâche eſt trop éloigné du premier, que l'on peut trouver dans la Mer du Sud, pour être d'un avantage ſuffiſant. Nous avons, commé l'Amiral Anſon, relâché à l'Isle St. Catherine; nous n'avons pas à nous plaindre, comme lui, de la réception que l'on nous y a faite; nous n'avons même qu'à nous louër du Gouverneur, comme on le verra dans ce Journal; mais les autres incommodités de ce relâche ſont telles qu'il les rapporte. L'air mal ſain, & les brumes perpétuelles, que l'on y trouve, ſont bien capables d'en dégoûter.)

„ Le meilleur expédient à propoſer, ſe- „ roit ſans doute, dit cet Auteur, de trou-

„ver quelque autre endroit plus au Sud, où
„ nos Vaisseaux puſſent relâcher, & ſe pour-
„voir des choſes néceſſaires pour leur voya-
„ge autour du Cap Horn. Nous avons
„déja quelque connoiſſance imparfaite de
„deux endroits, qu'on trouveroit peut-être
„en les faiſant reconnoître, fort propres à
„cet effet. L'un eſt l'Ile *Pepys* *) à 47 de la-
„titude Sud, & ſuivant le Docteur Halley,
„à quatre-vingt lieuës du Cap blanc, ſur
„la Côte des Paragons; le ſecond ſeroit aux
„Iles de Falkland, à la latitude de 51°. & à
„peu près au Sud de l'Isle Pepys. Cette
„derniere a été découverte par le Capitai-
„ne Cowley, dans ſon Voyage autour du
„Monde, en 1686. Il nous a repréſenté
„cette Ile comme un lieu très-commode,
„pour y faire de l'eau & du bois, & où
„il y a un très-bon port, capable de
„contenir plus de mille vaiſſeaux en toute
„ſûreté. Il dit de plus qu'elle abonde
„en oiſeaux, & que comme les côtes
„en ſont de roc & de ſable, il s'y trou-
„ve

*) Dans le ſecond Voyage aux Iles Malouines, M. de Bougainville a cherché inutilement, pendant pluſieurs jours, cette prétendue Ile Pepys; la même recherche n'a pas été moins vaine, dans le troiſiéme.

„ve, sans doute, grande quantité de „poissons.“

Ce raisonnement paroît être une pure conjecture, & très hazardé de la part du Capitaine Cowley. Il est aisé de s'en convaincre par la lecture de sa Rélation, puisqu'il y dit en propres termes que *le gros tems l'empêcha d'y descendre, n'ayant pu mettre sa chaloupe à la mer.* S'il l'a vûë en effet, ce n'est donc qu'en passant, comme plusieurs Navigateurs ont fait de beaucoup d'autres Iles & Terres, qui nous sont encore inconnues, tant pour la qualité & les productions du terrein, que pour le véritable gissement de leurs côtes. Puisque ce Capitaine n'y est pas descendu, comment peut-il sçavoir si c'est un lieu commode pour faire de l'eau? Il n'y a peut-être point d'eau douce. Quant au bois, nous y avons été trompés sur les apparences, en courant la Côte des Iles Malouïnes: nous avons cru en voir, & après y être descendus, ces apparences ne nous ont donné en réalité que des glajeux; espece de jonc ou plante à longues feuilles, plattes & étroites, qui s'éleve en motte de trois pieds au moins, & dont les feuilles en touffes font, en s'éle-

vant au dessus de la motte, une hauteur de 6 à 7 pieds. Voyez l'extrait du Journal du St. Alexandre Guyot à la fin de cette Rélation.

„ A l'égard des Isles de Falkland, elles „ ont été vûës, continue l'Amiral Anson, de „ plusieurs Navigateurs *François* & *Anglois*. „ Frézier les a mises dans sa Carte à l'extré- „ mité de l Amérique Méridionale, sous le „ nom de *Nouvelles Iles*. Wood's Rogers, „ qui courut la côte de N. E. de ces Iles „ en 1708, dit qu'elles s'étendent environ la „ longueur de deux degrés; qu'elles sont „ composées de hauteurs, qui descendent „ en pente douce les unes devant les autres; „ que le terrein en paroît bon, & couvert „ de bois; (voyez ce que nous venons de di- re à ce sujet, dans la remarque précédente,) „ & que suivant les apparences il n'y man- „ que pas de bons ports. L'un & l'autre de „ ces endroits est à une distance convenable „ du Continent; & à en juger par leurs la- „ titudes, le climat y doit être tempéré. Il „ est vrai qu'on ne les connoit pas assez bien „ pour pouvoir les recommander, comme „ des lieux de rafraîchissement à des Vais- „ seaux destinés pour la Mer du Sud, mais „ l'Amirauté pourroit les faire reconnoître à

„ peu

„peu de fraix; il n'en coûteroit qu'un voya-
„ge d'un seul Vaisseau: & si un de ces en-
„drois se trouvoit, après cet examen, pro-
„pre à ce que je propose, il n'est pas conce-
„vable de quelle utilité pourroit être un lieu
„de rafraîchissement, aussi avancé vers le
„Sud, & aussi près du Cap Horn. Le Duc
„& la Duchesse de *Bristol* ne mirent que 35
„jours, depuis qu'ils perdirent la vûe des
„Iles de *Falkland*, jusqu'à leur arrivée à
„l'Ile de Juan Fernandez, dans la Mer
„du Sud; & comme le retour en est en-
„core plus facile, à cause des vents d'Ouest
„qui regnent dans ces parages, je ne dou-
„te pas qu'on ne puisse faire ce Voyage
„des Iles de Falkland à celle de Juan Fer-
„nandez, aller & revenir, en un peu plus de
„deux mois."

Si Wood's Rogers n'a couru que la Côte N. E. des Iles de Falkland, ou Malouïnes, comment peut-il sçavoir si ces Iles ne s'étendent qu'environ la longueur de deux degrés? Nous n'avons couru qu'une partie des côtes de la grande Ile, & nous avons trouvé qu'elle s'étendoit plus de trois, depuis l'Est jusqu'au Nord-Ouest. Nous avons remarqué qu'elle est en effet

composée de hauteurs qui descendent en pente douce les unes devant les autres; mais le terrein ne nous a jamais paru couvert de bois, quoique nous l'ayons côtoyé de fort près: nous avons même toujours douté qu'il y en eût, parce que nous n'avons pu en découvrir pendant le séjour que que nous y avons fait, tant au premier Voyage, qu'aux deux suivans.

JOURNAL HISTORIQUE

de mon Voyage aux Iles Malouines, avec les observations que j'ai faites sur les Habitans, & sur l'Histoire naturelle des lieux que j'ai parcourus.

Je partis de Paris le 17 Août 1763. à deux heures après-midi. Etant arrivés à Pontchartrain, nous nous y arrêtâmes pour y attendre Mr. d'Arboulin, alors Administrateur général des Postes de France, qui retournoit de sa terre de Montigny à Paris. Mr. de Bougainville son Neveu vouloit l'entretenir sur les arrangemens à prendre pour les fraix & les dépenses relatives à la construction des deux frégates, & au voyage que nous allions entreprendre: Mr. d'Arboulin y étoit entré pour beaucoup. Nous l'attendimes jusqu'à près de sept heures: il parut enfin; & après une conférence d'environ une heure, il prit la route de Paris, & nous, celle de Saint Malo.

Nous coulâmes les deux nuits, & les jours suivans. Après nous être seulement arrêtés quelques heures vers le midi, pour laisser passer la chaleur, qui étoit excessive, & faire cabler à Rennes une de nos roues, dont les rayons vouloient absolument quitter le moyeu, nous arrivâmes à Beauséjour sur les deux heures après minuit, le Dimanche 20. Beauséjour est une maison de campagne très-jolie, située à l'une des extremités de St. Servant. Mr. Bougainville de Nerville, cousin germain de Mr. de Bougainville, y étoit arrivé cinq jours avant nous, & nous y attendoit. Nous ne bûmes qu'un verre de cidre, & nous courumes à nos lits, ayant plus envie de dormir que de manger.

Mr. Duclos Guyot, choisi pour commander la Frégate l'Aigle, sous les ordres de Mr. de Bougainville, vint nous trouver à Beauséjour, avec quelques uns des Officiers qui devoient s'embarquer avec nous. Je passai mon tems à voir la Ville de St. Malo, celle de St. Servant, & les environs jusqu'au 25, que nous nous transportâmes au port de Solidor, pour la cérémonie du Baptême de nos deux Fré-

ga-

gates; qui s'eſt faite ſolemnellement, ſuivant l'uſage. Tous les Officiers & les Matelots qui devoient s'y embarquer, étoient à bord. M. N. Chapelain & Directeur de l'Hôpital de St. Sauveur, de la Ville de St. Malo, célébra la Meſſe dans la Frégate l'Aigle, & fit toutes les cérémonies accoûtumées en pareilles circonſtances. Les deux Frégates, mouillées l'une près de l'autre, firent une ſalve generale au commencement de la Meſſe, & une ſeconde ſalve à la fin, pendant la priere pour le Roy.

Le lendemain, Dom Jamin, Prieur des Bénédictins du Monaſtere de St. Benoît, avec lequel j'étois fort lié pendant qu'il profeſſoit la Théologie à Paris dans l'Abbaye de St. Germain des Près, nous traita à diner, Mr. de Bougainville, Mrs. Duclos Guyot, Chênart de la Gyrandois, de Belcourt Lieutenant d'Infanterie, l'Huillier de la Serre Ingénieur, & moi.

Nous fimes porter à bord nos malles, nos lits, & les autres choſes néceſſaires pour le voyage; & le 29 nous couchâmes à bord. On continua d'embarquer toutes les proviſions jusqu'au premier de Septembre.

Dès

Dès les cinq heures du matin le vent de Nord-Ouest s'étant élevé assez bon frais, nous avons quitté Solidor *) sur la Frégate l'*Aigle* de 100 hommes d'équipage, montée de 20 canons, percée pour 24, commandée par le Sr. Duclos-Guyot, de St. Malo, Capitaine de Brûlot, accompagnée de la Corvette le *Sphinx*, de 40 hommes d'équipage, montée de huit canons & six pierriers, commandée par le Sr. Chenart de la Gyraudais, de St Malo, Lieutenant de Frégate, l'une & l'autre sous les ordres de Mr. de Bougainville, Chevalier de St. Louis, Colonel d'Infanterie, & Capitaine de Vaisseau: nous avons mis en rade de Rance ou de St. Malo, sur les 10 heures du matin.

Nous n'attendions qu'un vent favorable pour appareiller le lendemain deux de Septembre, lorsque trois ou quatres personnes de St. Malo formerent des difficultés à l'Amirauté sur notre départ. Mr. de Bougainville en ayant eu avis, se transporta à St. Malo, se présenta à l'Amirauté, & répondit à tout de maniere que le jugement fut prononcé à son avantage. Ayant pensé néanmoins

*) Solidor est le nom du port de St. Servan, où l'on construit les Navires.

moins qu'il étoit à propos d'en informer le Ministere, il fit partir un Courier chargé de ses dépêches, à deux heures du matin, la nuit du Samedi au Dimanche 4 du mois. Ce Courier, qui étoit son domestique, fit tant de diligence, qu'il fut de retour à St. Malo avec les réponses, la cinquante neuvième heure après son départ.

Sur le soir du 8, jour de la Nativité de la Vierge, le vent s'étant montré au Sud-Sud-Ouest, les ordres furent donnés pour défaffourcher; ce que nous fimes à une heure après minuit; & l'on appareilla sur les 6 heures $\frac{1}{2}$ du matin, les vents continuant bon frais.

Nous avons fait route le 9, & après la passe du Décollé, le vent ayant tourné au Sud-Ouest, & de plus en plus à l'Ouest, à mesure que nous approchions du Cap Fréhel *, nous avons mouillé sur le midi. La Corvette le Sphinx a fait la même manœuvre que nous, & a mouillé à N. N. E. environ

* Ce Cap est à 5 lieuës de St. Malo. Le fond est de sable vaseux & herbier. Au S. E. la Tour des Hébiens, la pointe de St. Cast au S. O. & le Château de la Latte au N. O. Voyez en la Vûe Pl. I.

viron à deux *Cablures*. Nos deux Frégates se trouverent alors dans le même mouillage ou se placerent les Anglois dans l'Affaire de St. Cast, où ils furent si maltraités, dans la descente qu'ils y firent. Ce mouillage n'est point du tout assuré, & beaucoup de Navires y ont péri.

Les Vents d'O. S O. & d'O. N. O. ont regné le dix & le onze avec beaucoup de violence: il a tombé de la pluye & de la grêle; ce qui nous a obligé d'amener nos basses vergues, mâts de hune, & de raffraîchir de tems en tems nos amarres. On a même été contraint de filer trente brasses du cable de *Stribord*.

Le 12, les vents ont régné de l'Ouest-Nord-Ouest au Nord, toujours grand frais, avec force grains, le mer très-grosse. A minuit le vent est un peu tombé, mais la mer a continué d'être grosse. Sur les six heures du soir nous avons vû un Navire sous quatre voiles majeures, faisant route pour St. Malo.

Le vent a changé le 13 du N. N. O. au N. E. bon frais, la mer toujours grosse, avec de la pluye & quelques grains. La

mer

mer a commencé à tomber sur les onze heures du matin; à 5 heures du soir, elle est devenue belle, le vent étant au N. petit frais. On a guindé les mâts de hune & basses vergues. Le Navire que nous avions vû la veille allant à St. Malo a repassé, sur les huit heures, pour la Manche, destiné, dit-on, pour Bordeaux. Peltier, Pilote Côtier de St. Malo, nous a apporté 17 barriques d'eau & des légumes. J'ai mis alors dans un petit tonneau ténant environ cinquante pintes d'eau, une drogue de Mr. Séguin, pour préserver l'eau de corruption dans les voyages de long cours. Un Chimiste avoit donné une autre composition à Mr. de Bougainville pour la même fin. C'étoit une pâte grisâtre, qui sembloit être composée de terre glaise & de poudre d'antimoine crud. Quelques uns disoient qu'il y avoit un mêlange de Mercure crud. Mr. de Bougainville ne me l'ayant montrée qu'à bord de la Frégate, je n'ai pas essayé d'en faire l'analyse. Sur l'incertitude de ce qui entroit dans cette composition, Mr. de Bougainville ne se mit pas beaucoup en peine pour en faire l'épreuve. Mais, comme je sçavois ce qui formoit celle de Mr. Séguin, qui n'est autre chose que de l'esprit

de

de sel; & qu'en préservant l'eau de corruption, il la rendoit même salutaire, & propre a prévenir, & à guérir le Scorbut, je n'hésitai pas à en faire l'essai. On verra dans la suite ce qui en a résulté.

Le 14 le vent ayant régné du N. au N. O. & par intervalles au N. N. O. il a fait beau tems jusques à 4 heures du matin. Alors le tems s'est *engraissé* par une espece de brouillard, & il a plu jusques à 8 heures, que le vent s'est élevé bon frais; ce qui nous a obligé d'amener nos basses vergues, & mâts de hune. Vers midi le tems a calmé, la mer est *tombée*, & l'après-midi a été belle. L'Officier de Quart, ayant voulu commander à deux Acadiens Passagers d'aider à la manœuvre, le fils refusa d'agir, & le fit avec un ton qui détermina l'Officier à en porter ses plaintes à Mr. de Bougainville, qui le pria de n'y pas faire attention, & en parla à l'Acadien. Celui-ci reçut l'avis d'assez mauvaise humeur; mais promit cependant de travailler comme les autres, au moins dans les cas de besoin.

Dans la soirée le vent a passé au N. & N. N. E. A deux heures après minuit

nuit, le vent étant au N. E. nous avons viré sur notre ancre d'affourche d'Ebe: Elle étoit à bord à 5 heures. Nous avons enſuite guindé nos baſſes vergues & nos mâts de hune, embarqué notre canot, viré ſur notre ſecond ancre, & appareillé ſur les 9 heures. Le vent étoit Nord petit frais. Au ſignal d'appareillage le Sphinx a appareillé, demi-heure après nous, & nous avons louvoyé, pour nous élever de deſſus la côte. A midi, nous étions N. & S. de St. Jacut, environ à une lieuë & demie.

Depuis hier midi, les vents ayant varié, nous avons été obligé de tenir la route du Nord-Oueſt juſqu'à cinq heures du matin, & à midi nous avons relevé le Cap Fréhel au S. S. E. 4. deg. le Cap d'Arquis, autrement de l'Abbaye de St. Brieux au S. O. & S. O. $\frac{1}{4}$ S.

Le lendemain 16, nous avons été obligés de faire beaucoup de bords, parce que le vent étoit toujours variable, petit frais, & la mer calme par fois. Sur les 8 heures du ſoir, nous avions le Cap Fréhel au S. $\frac{1}{4}$ S. E. environ à deux lieuës. Nous avons continué de louvoyer toute la nuit,

& le matin jusqu'à midi, pour prendre les marées plus avantageuses; mais sans presque rien gagner.

A six heures du soir le 17. nous nous sommes approchés de Jersey; mais ne pouvant doubler cette Ile, nous avons viré à courir sur l'O. $\frac{1}{4}$ S. O. le plus gros Rocher des Minquiers au S. E.

A minuit, la mer nous prenant en travers, & craignant les Rochers nommés les *Liégeons*, nous avons viré bâbord amure jusqu'à deux heures que nous avons repris les amures à stribord. Alors nous avons eu connoissance du feu du fanal de Fréhel, distant d'environ 4 lieuës.

Nous avons continué la même bordée le 18, jusques à six heures du matin. Mais voyant toujours les vents contraires, & ne faisant que louvoyer au milieu des rochers dont toute cette côte est hérissée; on a pris la parti de relâcher. Nous avons donc arrivé; le Sphinx en a fait de même, & à midi nous étions E. & O. du fanal de Fréhel, à un tiers de lieuë ou environ. Le calme est venu ensuite, en doublant le château de la Latte, la mer nous a fait dériver, & nous avons eu bien de la

la peine à le regagner. Cependant nous avons mouillé à deux heures après midi.

Comme la mer étoit fort tranquille, & le vent assez doux, dès les 9 heures du matin, Mr. Bougainville, Mr. de Belcourt, l'Huillier, Donat; de la Gyraudais Cap. du Sphinx & moi, nous avions été à l'Ile Agôt, où nous comptions tuer quelques Lapins; mais nous n'en vimes que deux pendant pres de 3 heures que nous la parcourûmes. Comme je n'avois d'autre chasse à faire que celle des plantes, ou autres choses curieuses, qui pouvoient se trouver sur mes pas, je m'amusai à amasser des graines de raves ou raiforts sauvages, & quelques coquillages. Vers l'heure de midi, la faim commença à se faire sentir, on n'avoit rien tué, & la chasse ne pouvoit nous fournir dequoi dîner; nous timmes conseil, & la résolution fut prise d'aller demander à dîner au Prieur de l'Abbaye de St. Jacut. Nous montâmes aussitôt dans notre Canot; & nous arrivâmes à cette Abbaye sur les deux heures. Le Prieur & les autres Bénédictins mes Confreres nous y firent l'accueil le plus gratieux, & nous servirent à dîner avec le même empressement qu'ils avoient mon-

tré le 6 de ce même mois, que nous y avions été cinq à six avec le Prieur des Bénédictins de St. Malo. Celui de St. Jacut étoit venu dîner à bord de l'Aigle le 13, & Mr. de Bougainville avoit fait les choses on ne peut pas mieux. Au sortir de table à St. Jacut, je fis ressouvenir le Prieur de l'offre qu'il nous avoit faite des légumes de leur jardin. Il nous permit, de la meilleure grace du monde, d'en emporter ce que nous voudrions, & nous chargeâmes notre Canot de choux, & de porreaux.

Le 19, à quatre heures du matin, le tems parut bon pour appareiller par un vent d'O. S. O. & nous levâmes l'anere à neuf heures, mais le vent repassa au S. O. & le calme succéda. Il fallut laisser retomber l'ancre sous barre. Deux navires passerent sur les dix heures, faisant route pour le Ras.

A une heure après midi, le lendemain, nous avions embarqué nos Canots, le vent au S. S. O. bon frais, & le tems à grains. Nous étions sous voiles à trois heures. Après avoir doublé la pointe du Château de la Latte, nous trouvâmes le

vent au N. O. & les deux Navires, qui avoient paſſé le matin, venoient relâcher. Nous y ſommes retournés auſſi; & ſur les 5 heures nous avons mouillé & affourché à la voile; le Sphinx en a fait de même. De ces deux Navires, l'un étoit deſtiné pour Breſt, l'autre pour Cayenne. Le Capitaine de celui-ci vint nous rendre viſite; & comme il avoit mouillé ſous un ſeul ancre, & un peu trop près de terre, notre Capitaine lui fit remarquer qu'il couroit de grands risques, s'il venoit quelque grain violent. Etant retourné à ſon bord, il profita de cet avis, & affourcha, après s'être un peu éloigné de terre. A neuf heures du ſoir, il vint un grain violent qui lui fit ſentir la neceſſité de cet avis.

Pendant la fougue de ce grain, qui dura environ une bonne demi-heure, l'Acadien dont j'ai parlé ci-devant ſe tenoit les bras croiſés ſur le gaillard, & regardoit tranquillement faire la manœuvre, Mr. de Bougainville l'ayant vû dans cet état, ne put s'empêcher de lui en faire des reproches. L'Acadien ſe retira ſous le pont, ſans répondre; mais y étant avec ſon épouſe, ſon pere, & les deux autres familles Acadiennes, auſſi paſſageres, il

leur marqua hautement ſon mécontentement, voulut leur perſuader de faire comme lui, & qu'enfin ils ne s'étoient pas engagés, ni embarqués pour faire la manœuvre, mais comme volontaires & paſſagers; qu'il aimeroit mieux être reſté en France, que de s'être embarqué à ces conditions.

Tout ce diſcours fut rapporté à Mr. de Bougainville, qui en fut piqué; & il avoit raiſon. Ces familles Acadiennes étoient à St. Servant, & à St. Malo, depuis que les Anglois nous avoient enlevé l'Acadie. Le Roi leur donnoit, à la vérité, une ſomme par tête, à peu près comme aux troupes réglées; & ces familles n'avoient guéres d'autre reſſource que cette eſpece de ſolde, & le travail de leurs mains. Mr. de Bougainville leur avoit propoſé de les prendre à ſon bord, de les tranſporter dans un pays où il leur donneroit des terres en propriété, & mille autres avantages, qu'ils ne pouvoient eſpérer en France. Il leur avoit même fait faire des avances en effets & en argent. Sur le rapport qu'on lui fit des diſcours de cet Acadien il dit: il n'y a qu'à les remettre à terre, & les renvoyer à St.

à St. Servant; puisque la misere leur plaît, qu'ils aillent y vivre misérables. Ce discours fut rendu aux autres familles, & fit tant d'impression sur leur esprit, que les femmes & filles se mirent à pleurer; les hommes firent des reproches à l'Acadien qui y avoit donné occasion, & la division se mit entre eux. Mr. de Bougainville en fut bientôt informé. Le lendemain 21, après la priere, il les fit tous venir dans sa Dunette; & leur dit: Il en est parmi vous de mécontens, fâchés de s'être embarqués avec moi. Je n'exige pas de vous que vous soyez obligés à la manœuvre comme matelots; je ne vous ai pas pris sur mon bord comme gens engagés pour cela; mais aussi je ne vous y ai pas pris pour rester oisifs, & ne pas donner la main dans le besoin. Vous êtes les maîtres de vous retirer à St Malo, à St. Servant, ou dans quelqu'autre lieu que bon vous semblera; & vous n'avez qu'à parler: on vous mettra à terre sur le champ.

L'Acadien & son pere déclarerent qu'ils aimoient mieux retourner à St. Servant. Les deux autres familles demanderent à

continuer le voyage. Dès l'après-midi, on débarqua près de St. Caſt le pere, le fils & ſon épouſe, avec tout ce qui leur appartenoit; & Mr. de Bougainville leur laiſſa par charité les avances d'argent qu'il leur avoit obtenues du Roy. Les deux autres familles furent charmées de cette ſéparation; elles ſe féliciterent de ce départ. La femme avoit une humeur un peu acariâtre; le mari en étoit ſi jaloux, qu'il ne la quittoit preſque pas un inſtant; il obſervoit juſqu'à ſes moindres geſtes; & auroit infailliblement troublé la bonne intelligence qu'ils deſiroient régner entre eux. Cette unon s'eſt maintenue parfaite entre les deux familles qui ont fait le voyage avec nous, & que nous avons débarquées & établies aux Iles Malouïnes. Elles étoient compoſées l'une du mari, de ſon épouſe, de deux enfans, l'un garçon âgé de trois ans, l'autre fille âgée d'un an, & des deux ſœurs de la femme, l'une âgée de 20 ans, l'autre de 17. La ſeconde famille conſiſtoit dans le mari, la femmme, un garçon de 4 ans, & la ſœur de la femme, âgée de 16 ans. La femme étoit prête d'accoucher lorſque nous ſom-

ſommes partis de ces Iles pour retourner en France.

23 *Septembre.*

Dès le matin, les vents, qui la veille avoient paſſé du N. N. O. au N. E. tournerent à l'E. N. E. petit frais. Ayant paru bons & conſtans, Mr. Duclos notre Capitaine fit mettre le pavillon *en berne* pour rappeller notre chaloupe & notre canot, qui étoient à terre, la chaloupe pour faire de l'eau, le canot pour amener les matelots, & les femmes qui lavoient le linge. Mr. de Bougainville, Mr. de Belcourt, Mr. L'huillier & Mr. Donat, avoient été à la chaſſe, près de deux lieues avancés dans les terres, & comptoient venir dîner au Château de la Latte, où Mr. Mauclair & moi, les attendimes juſqu'à deux heures $\frac{1}{2}$. Mr. Duclos voyant que perſonne ne ſe rendoit à bord, fit tirer un coup de canon, ce qui accéléra le retour de nos Chaſſeurs; mais comme le tems preſſoit, & qu'ils avoient dîné dans une maiſon de Campagne, on ne voulut pas s'arrêter au Château de la Latte. Nous fimes reporter le dîner à bord, où Mr. Mauclair & moi bûmes un coup ſeulement en attendant le ſouper.

A trois heures, on fit ſignal au Sphinx de déſaffoucher. A ſix, nos canots embarqués, nous appareillâmes du Cap Fréhel; & après avoir fait pluſieurs bords pour doubler le Château de la Latte, à neuf heures du ſoir nous étions Nord & Sud de la pointe du Cap. *)

Lundi 25 Septembre.

Sur les quatre heures du ſoir; on tendit un haim, ou hameçon à deux crochets. A peine l'eut-on jetté à la mer, qu'un poiſſon, ayant à peu près la forme & la couleur d'un Macquereau, y mordit, & s'y prit. Il peſoit environ 30 livres, & n'avoit pas deux fois plein la main, de boyaux, foye &c. Tout le reſte

*) Fait route ſur le N. O. $\frac{1}{4}$ O. à 10 h. le Cap Fréhel nous reſtoit au S. E. $\frac{1}{4}$ S. diſt. 3 l. & à minuit le Liegeon a O $\frac{1}{4}$ SO. 1. li. alors gouverné au N. O. à 4 h. Brehat reſtoit au N. O. $\frac{1}{4}$ N. diſt. 1 li. $\frac{1}{2}$ gouverné au N. $\frac{1}{4}$ N. E. à 8 h. du matin la pointe de Brehat au Nord reſtoit au S. & Ruſy à O. $\frac{1}{4}$ S. O. le tout du Compas. A midi, relevé Ruſy au S. $\frac{1}{4}$ S. O. du Compas, & les Tréagos à O. S. O. d'où le point de départ. Lat. de Ruſy 48=53. lat. du point du relevement à midi 48=57. long. de Ruſy mérid. de Paris 5=48. long. du point de relevement 5=47.

te du corps étoit d'une chair ſolide, comme celle du Thon: elle en avoit la couleur & le goût. On en fit une ſoupe excellente le lendemain. On en ſervit des tronçons à differentes ſauſſes, & nous trouvâmes ce poiſſon très-bon: il eſt un peu ſec, mais moins que la Bonite. On le nommoit Grande-Oreille.

L'hameçon avec lequel on le prit, n'a point d'appât de viande, ou poiſſon, ou inſecte. Il eſt compoſé de deux crochets de fer, de la groſſeur d'un tuyau de plume à écrire, accollés l'un à l'autre. On couvre la tige de ces deux crochets réunis, avec de l'étoupe, en lui donnant la forme d'un fuſeau à filer: on couvre cette étoupe d'une toile blanche, forte, & d'une plaque de plomb, on y ajuſte enſuite deux ou quatre plumes blanches de l'aile d'une oye, ou d'une poule; de maniere qu'elle ſoient placées comme des nageoires étendues. En cet état, l'hameçon repréſente à peu près un poiſſon volant. Le bout de la tige eſt tourné en anneau, dans lequel paſſe un fil de léton, tant ſoit peu moins gros, & long d'environ deux pieds & demi; on jette le tout à la mer, attaché à une ficelle groſſe comme

me le petit doigt; longue d'une douzaine de braſſes. Cette ficelle eſt attachée par un bout à l'arriere du Navire; l'autre où eſt l'hameçon, traine fort au loin dans le ſillage du Vaiſſeau.

26.

Le lendemain, étant à la latitude obſ. de 45 degrés 42, & de 45=44, eſtimée, de 11 deg. 19 min. de longitude, nous apperçûmes pluſieurs Navires dans différens airs de vent. Ils n'approcherent pas aſſez de nous, pour pouvoir diſtinguer de quelle Nation ils étoient; mais nous jugeâmes qu'ils revenoient de la pêche de la Morue au banc de Terre-neuve.

Le 27, ſur les quatre heures après midi, nous découvrimes un autre Navire. Il s'approcha du Sphinx, qui ſe trouva plus à ſa portée, & qui avoit mis ſes pavois. Le Capitaine de ce Navire ayant appris de Mr. de la Gyraudais, Capitaine du Sphinx, que le Commandant des deux Frégates étoit à bord de celle que nous montions, amena vers nous, ſur les ſix heures du ſoir. On lui demanda, avec le porte-voix, de quel port il étoit, d'où il venoit, & où il alloit? Il répondit:

dit: nous ſommes de Bayonne, où nous nous avons armé; nous venons de Terre-neuve; & nous retournons à Bayonne. Il demanda enſuite le nom de notre Commandant, & celui de notre Frégate: on les lui dit: & on ſe ſouhaita réciproquement un bon voyage. Ce Navire étoit du port d'environ 300 tonneaux, n'avoit point de batterie de canons, & étoit monté d'une cinquantaine d'hommes.

Dans la nuit ſuivante, nous eſſuyâmes quantité de grains de vent, mêlés de pluie, que nos Marins appelloient *Houzées*. Ces grains aſſez violens nous obligerent de mettre ſous différentes voilures, & de faire des ris à nos voiles. Nous ſerrâmes les huniers & mîmes en cape ſous la grande voile ſeulement, pendant une grande heure & demie. A deux heures, le vent étant un peu tombé, nous appareillâmes notre miſene & nous mimes le grand hunier dehors. Sur les dix heures du matin, nous appercûmes pluſieurs Navires dans différens airs de vent, mais qui tenoient tous à peu près la même bordée que nous. La Mer fut agitée toute la journée, & nous ne fimes, ſuivant notre

tre eſtime, qu'onze lieues & demie dans les 24 heures. Nous étions, ſuivant la latitude obſervée, à 45 deg. 41 m. & 12 deg. 14 min. de longitude eſtimée.

Mardi 28.

Pendant la nuit il plut aſſez fort, & la mer continua d'être fort agitée; mais le vent étoit aſſez bon pour notre route. Preſque à la pointe du jour, nous découvrimes quelques Navires; peu d'heures après, nous en comptâmes juſqu'à douze, qui couroient ſur l'E. S. E. basbord au vent; quelques uns tribord; à la diſtance d'environ quatre lieues de nous. Un de ces Navires nous parut beaucoup plus gros que les autres. Nous jugeâmes que c'étoit, ſans doute, une Frégate qui convoyoit les autres Navires. A midi, on a eſtimé la longitude de notre poſition à 13 deg. 16 min. La latitude obſervée étoit 44 deg. 39 min. & nous avions fait vingt-trois lieues & demie dans les 24 heures.

Le 29, nous fines 29 lieues & demie, & nous nous trouvâmes à 42 deg. 56 m. de latitude obſervée, & 15 deg. 5 min. de

de longitude eſtimée. Le 30 nous fimes encore plus de chemin, & quoiqu'à peu près avec un vent d'égale force que les jours précédens, & avec la même voilure, nous fimes trente-ſix lieues, en route. Lat. Eſt. 41 = 44, long. 16 = 49.

1 *Octobre.*

Dès le ſoir, le tems nous menaçoit d'orage; mais nous en fumes quittes pour quelques grains aſſez violens, mêlés de pluye, avec une Mer très houleuſe. Nous mimes deux fois à la cape pendant la nuit. Sur les cinq heures du matin, le vent ſauta en fougue du S. S. O. au N. O. de maniere que nous nous vîmes contrains de carguer toutes nos voiles; nous fimes route ſous les deux Pacfi; & peu de tems après ſous le grand Hunier.

Le vent paſſa à l'O. N. O. & nous ne pumes pas prendre hauteur à midi. Lat. eſt. 41 = 38 Long. 17 = 20. Route O. $\frac{1}{4}$ S. O. Chemin 9 lieues. 5 m. eſt. 16 deg.

2.

Dès le matin nous avons apperçu deux Navires; le tems continuant à grains & à pluye, & par fois calme, après des orages,

ges, qui avoient duré toute la nuit. Sur les neuf heures, ayant découvert un Navire démâté, nous avons porté dessus, dans le dessein de lui donner tous les secours qui dépendroient de nous. Nous lui avons parlé à dix heures. C'étoit un Navire marchand Hollandois, qui nous a dit être d'Amsterdam; qu'il venoit de Curasol, & qu'ayant reçu un coup de vent à cent lieues environ des Bermudes, il avoit été obligé de couper son mât d'Artimon, & son grand mât. Nous lui avons demandé s'il avoit besoin de quelque chose; il nous a répondu qu'il avoit cinq Dames Françoises à son bord, qu'ils menoient en France; mais qu'il ne pouvoit mettre son canot à la Mer. Nous lui avons fait entendre que nous en partions, que nous n'y retournerions pas de plusieurs mois, & que nous ne pouvions pas nous charger de ces Dames; mais que s'ils avoient besoin d'agreils, ou d'autres choses, de venir les chercher. Ils ont répété qu'ils ne pouvoient mettre leur canot à la mer. Elle étoit en effet assez grosse; & n'ayant pas osé y exposer le nôtre, nous leur avons souhaité un plus heureux voyage, & continué notre route au S. O. $\frac{1}{4}$ O. A midi nous

nous nous sommes trouvés à 40 deg. 52 min. de latitude Nord observée, 40=55 de lat. estimée, 18=23 de longitude estimée; & dans les 24 heures nous avons fait 15 lieuës $\frac{2}{3}$ V^on^. est. 15. la Route a vallu le S. S. O.

3 Octobre.

Sur les sept heures du matin, nous avons vû un Navire qui paroissoit faire même route que nous. Il étoit à quatre lieuës & demie ou environ de distance. A midi, nous avons estimé notre latitude à 39 deg. 25 min. observée 39 deg. 18 min. & la longitude 19 deg. 41 min. Chemin estimé 31 lieuës $\frac{2}{3}$. Route a vallu le S. S. O. $\frac{1}{4}$ S.

Le lendemain nous n'avons rien eu de particulier. Nous avons estimé la latitude 37 d. 6 m. L'observée étoit de 37=46, la longitude 21 deg. 10 min. & le chemin estimé des deux jours précédens a été de 73 lieuës. La mer continua d'être grosse la soirée, & jusques vers les deux heures après minuit.

5.

Au point du jour, nous avons eu connoissance d'un Navire. Nous étions dans

les parages où les Saletins font quelquefois leurs courſes; & nous ſçavions qu'ils avoient en mer une Frégate, nommée l'Oiſeau, de 36 canons, & de 300 hommes d'équipage, que les Anglois avoient vendue aux Saletins. Ceux-ci en avoient donné le commandement à un Capitaine Provençal, Renégat, homme de mer & brave. Ils avoient auſſi une corvette de 12 canons, & de cent hommes d'équipage. En conſéquence, le Commandant de nos deux Frégates avoit donné ſes ordres, pour qu'elles puſſent agir de concert, en cas d'attaque. Le rôle de combat étoit affiché; les canons & les armes étoient en état; chacun ſe mit au poſte qui lui étoit marqué, & nous portâmes deſſus. On étoit convenu que ſi c'étoit la Frégate Saletine, le Sphinx arboreroit pavillon Anglois, & paroîtroit faire tous ſes efforts, pour ſe retirer ſous le canon de la Frégate Saletine, pour éviter de tomber entre nos mains. Nous devions en conſéquence arborer pavillon François, & faire mine de pourſuivre le Sphinx, en lui tirant des coups de canon, comme pour lui dire d'amener. Lorſque la Frégate Saletine ſe ſeroit trouvée contre le Sphinx & nous, le Sphinx de-

devoit arborer pavillon François, & l'assurer alors de toute sa bordée; de façon que la Saletine se seroit trouvée entre deux feux. On esperoit, par cette manœuvre, suppléer au nombre, & la maltraiter par un combat vigoureux, au point de l'obliger à se rendre.

Nos équipages étoient braves, & montroient un air gay & déterminé. Ils avoient en effet beaucoup de confiance dans la science, & la bravoure de nos Capitaines, & des autres Officiers, avec lesquels ils avoient fait des courses dans dans la guerre derniere, & sous le commandement desquels ils avoient fait beaucoup de prises, & avoient même enlevé, à l'abordage, quelques navires Anglois.

A mesure que nous approchions du Navire que nous avions découvert, on crut reconnoître qu'il étoit de construction Angloise. Mais comme nous sçavions que les Anglois en avoient vendu plusieurt aux Saletins; & que, malgré que nous portions dessus, il ne mettoit point de pavillon, nous crûmes que ce pouvoit être un Navire Saletin qui venoit à la découverte. Alors nous lui tirâmnes un

coup de canon; & nous avançâmes ſur lui. Il n'arbora point encore de pavillon. Nous lui tirâmes un autre coup à boulet, dont il ſentit peut-être le vent. Il mit alors en panne pendant un moment, & porta enſuite ſur nous, ſans pavillon. Quand il fut aſſez près il arbora pavillon Anglois; & vint paſſer ſi près de nous que l'on reconnut le Capitaine pour être celui de Guerneſey, qui avoit ſervi de Pilote-côtier aux Anglois, lorſque dans la derniere guerre, ils avoient fait leurs deſcentes à Cancale & à St. Caſt. On lui fit, en langue Françoiſe, les queſtions ordinaires, ſçavoir d'où il étoit, d'où il venoit, où il alloit, & comment il nommoit ſon navire. Il ne répondit rien. Mr. de Belcourt prit le porte-voix, lui fit les mêmes queſtions en langue Angloiſe, aſſaiſonna ſon diſcours de termes énergiques de marins; & ajouta que lui Capitaine du navire Anglois auroit mérité qu'on l'eut coulé à fond, pour avoir tant tardé à mettre ſon pavillon, même après avoir ſouffert deux coups de canon. Pour lors il répondit en Anglois, & s'excuſa ſur ce que ſon pavillon s'étoit trouvé embarraſſé dans ſes marchandiſes. C'étoit

toit un navire Marchand, à deux mâts, qui venoit, nous dit-il, de Lisbonne, & alloit à l'Ile St. Michel, l'une des Açores. Il étoit alors ſept heures du matin. A midi-nous nous trouvâmes par les 35 d. 48 min. de latitude eſtimée, 35=50, de latitude obſervée; 22=19, de longitude; & nous avions fait 44 lieues dans les 24 heures. La route a vallu le S. $\frac{1}{4}$ S. S. O. 2 deg. O. Dans l'après-dîner il a calmé par fois.

6.

La mer a été aſſez belle, & l'obſervation nous a dnnné 34 deg. 5 de latitude; l'eſtimation 34=6, & de longitude 23=37. nous avons fait 40 lieuës 2 tiers. La route a vallu le S. O. $\frac{1}{4}$ S. 3 deg. S.

7.

Nous avons eu de la brume & du beau tems à l'alternative; mais toujours voiles hautes, bon frais. Latitude eſtimée Nord 32=31, obſervée 32=26. Longitude eſtimée 24=41. Chemin cinglé 36 lieuës: la route a vallu le S. O. $\frac{1}{4}$ S. 4 d. O. Pendant l'après-dîner & la nuit ſuivante, il y a eu quelques petits grains, & un peu de pluye. Vᵒⁿ. eſt. 13 deg. N. O.

8.

Le calme ayant ſuccédé le matin, nous avons mis notre grand canot dehors, pour aller chercher Mr. de la Giraudais, Capitaine du Sphinx. Il eſt venu à notre bord ſur les ſept heures. Mr. de Bougainville & Mr. Duclos notre Capitaine, ont eu une conférence avec lui. Il a reçu des ordres pour le rendez-vous, en cas de ſéparation, & des vuës exactement deſſinées, des terres où nous devons relâcher, & de celles que nous comptons rencontrer dans notre route. Mr. de la Giraudais eſt retourné à ſon bord, ſur les neuf heures. A midi, nous avons eſtimé la latitude 31=17. la longitude 24=57 & l'obſervation a donné 31=17 de latitude. Chemin eſtimé 23 li. $\frac{1}{2}$. Au ſoleil couchant, nous avons trouvé douze degrés 30 min. de variation, & la route a vallu le S. $\frac{1}{4}$ S. O.

9.

Toute la ſoirée, le vent fut très foible & toujours variable, avec quelques grains pluvieux, auxquels ſuccédoit un calme tout plat; de maniere que nous fûmes obligés de faire pluſieurs routes, & à midi

midi nous n'avions fait, depuis 24 heures, que 3 lieuës $\frac{1}{3}$. Nous nous trouvames, par l'eſtimation, à 31 deg. 14 min. de latitude, également que par l'obſervation. La longitude étoit de 25 deg. 1 min. Juſqu'à aujourd'hui, la route a vallu le S. S. O. Variat. obſerv. occ. 12=30. N. O. Chemin 21 $\frac{2}{3}$.

10.

Le calme a continué, avec un tems brumeux, & des grains de pluye. Au-lever du ſoleil, la variation a été de 12 d. 19 min. à midi la latitude obſervée 31=18; l'eſtimée 31=6, la longitude 24=36; & le chemin que nous avons fait n'a été que de 8 lieuës $\frac{1}{2}$. la route a vallu l'E. N. E. 3 deg. E.

11.

Continuation de brume & de calme. Les courans paroiſſent ici porter au Nord; ce que l'on peut conjecturer des différences, qui ſe ſont trouvées entre hier & aujourdhui dans l'eſtimé & l'obſervation; puiſqu'ayant fait 7 lieuës $\frac{1}{2}$ de route, notre eſtime nous a donné 31=8 de latitude, 23=66 de longitude, & l'obſervation 31=12 de lat. la route a vallu l'E. $\frac{1}{4}$ S. E. 4 deg. S.

12.

Nous avons eu beau tems, mais un très petit frais du Sud-Eſt, juſqu'à dix heures du matin, que nous avons couru ſur l'Oueſt. A midi, nous nous ſommes trouvés, par eſtime, a 30=56. de latitude 23=25. de longitude, & l'obſervation nous a donné la latitude. Chemin dix lieues $\frac{2}{3}$; la route a vallu le S. E. $\frac{1}{4}$ E. 3 d. E.

Après midi le vent s'eſt élevé peu a peu, & a tellement augmenté ſur les neuf heures du ſoir, que la mer eſt devenue très-groſſe, avec de grandes lames de l'O. N. O. cequi nous a fait mettre tantôt à la cape, tantôt ſous les baſſes voiles.

13.

A neuf heures du matin, la mer étant tombée, nous avons pris trois poiſſons, nommés *Bonites*. Une quinzaine, avec deux Dorades, alloient & venoient de ſtribord ſur l'arriere du Navire. Nous y apperçumes auſſi quelques autres poiſſons, nommés *Pilotes*. On en prit un à la foüine; les Bonites furent priſes à la ligne, armée d'une figure de poiſſon volant. Elles peſoient chacune environ 20 livres; le Pilote n'avoit que huit pouces de long.

Nous

Nous faiſions alors route au Sud; à midi nous étions par eſtime à 30=28 de latit. 23=27. de longitude, & l'obſervation ne nous a donné que 30=25. de latit. Chemin 9 lieuës $\frac{1}{3}$. la route a vallu le S. 3 deg. O.

Aujourdhui 14, nous avons en beau tems, mais avec un très-petit frais du N. O. à l'O. La latitude obſervée s'eſt trouvée de 29=55. la latitude eſtimée 29=19. la longitude 23=10. & à midi nous avions fait dans les 24 heures 30 lieuës. La route S. E. $\frac{1}{3}$. S. 3 deg. S.

Nous eſpérions trouver, à ce degré de latitude, les vents alizés, dont nous n'avions eu encore aucunes nouvelles. Quelque uns de nos Marins, qui avoient beaucoup couru les mers, nous avoient dit qu'on les trouvoit communément ſous ce paralelle. Mr. de Bougainville en étoit ſi impatient, qu'il ne ſortoit jamais de ſa Dunete, ſans aller conſulter le compas. Il lui fallut cependant bien prendre le tems comme il venoit.

Sur les deux heures après-midi, la Corvette le Sphinx, qui étoit plus à l'Eſt que nous, a réveillé notre attention, en met-

rant pavillon blanc au mât de Miſene, ce qui étoit un Signal convenu, de connoiſſance de Terre. Nous avons répondu de de même, & nous avons reconnu que c'étoit l'Ile de Palme, la plus ſeptentrionale, & la plus occidentale des Iles Canaries. Elle nous reſtoit à l'Eſt-Sud-Eſt du compas, & nous paroiſſoit, à environ 15 ou 18 lieuës de diſtance, telle qu'elle eſt repréſentée dans la figure de la premiere planche.

Nous en découvrions en même tems une autre plus au Sud-Oueſt, préſentant à peu près la figure B.

La connoiſſance de ces terres a ſervi a corriger les points pris & eſtimés, & nous avons reconnu que nous étions à environ 20 lieuës plus Oueſt que notre eſtime.

15.

Le vent avoit régné à l'Oueſt juſqu'à onze heures du ſoir, le vendredi 14 avec un tems nébuleux, & un peu de pluye: il paſſa enſuite au N. O. & au N. N. O. juſqu'au N. N. E. bon petit frais; par fois quelques petits grains juſqu'à midi que la latitude du relevement étoit 28 = 36.

La-

Latitude eſtimée 27=21.
Latit. obſervée 27=20.
Longit. du départ 21=30, ou du point de relevement.
Longit. eſtimée 22=1.
Chemin eſtimé - 32 lieuës $\frac{2}{3}$.
Variation eſtimée N. O. 11 deg.

16.

Juſqu'à aujourd'hui midi, les vents ont toujours varié du N. E. au N. O. paſſant par le N. mais petit frais.

Latit. eſtimée N. 26=0.
— — obſervée 25=56.
Longit. eſtimée 22=22.
Chemin eſtimé 24 L. $\frac{1}{3}$.
La route a vallu le S. $\frac{1}{4}$. S. O. 1 deg. S.
Variat. eſtimée 10=30. N. O.

Au lieu de vents alizés, ils ont toujours varié du N. O. à l'O. S. O. bon frais; par fois quelques grains, & de la brumaille. Sur les trois heures après midi, nous avons fait ſignal à la Corvette le Sphinx, que nous allions continuer notre route à bonnes voiles; ce que nous n'avions pas encore fait depuis notre départ, afin de ne pas nous ſéparer d'elle. Le Sphinx marchoit beaucoup moins bien que nous, & avoit re-

ar-

tardé notre route au moins d'une centaine de lieuës. Nous n'avions pas voulu nous en ſéparer plûtôt, pour nous prêter un ſecours mutuel, en cas que nous euſſions rencontré les Saletins. Actuellement que nous ſommes hors des parages où ils croiſent, nous avons pris le parti d'aller devant, pour arriver plûtôt au rendez-vous du lieu de relache; afin que tous les rafraîchiſſemens dont le Sphinx pourroit avoir beſoin, ſe trouvent prêts à ſon arrivée, & que notre ſéjour n'y ſoit pas prolongé.

Après que le Sphinx a eu répondu à notre ſignal, nous avons mis quelques voiles de plus au vent, avec bon frais, & ſur les ſix heures du ſoir, il nous reſtoit derriere trois lieuës au moins. Au coucher du Soleil, nous avons trouvé 13 degrés de variation.

17.

Ce matin lundi, nous n'avons plus eu connoiſſance du Sphinx, & ſuivant l'eſtime la

Latitude étoit N.	24 = 29.
Longitude - -	22 = 14.
Latit. obſervée	24 = 28.
Chemin eſtimé	30 L.
La Route le S.	5 = 30 E.

18. Le

18.

Le vent ayant changé de l'O. S. O. au S. S. O. très-petit frais, avec un tems brumeux, & une mer houleuſe, le houl venant très-gros du Nord, un autre houl preſque auſſi gros venant de l'Oueſt, nous avons été toute la ſoirée & une partie de la nuit, l'amure à ſtribord, & l'autre moitié à basbord; ce qui a continué juſqu'à midi, que la route a vallu le S. O. $\frac{1}{4}$ O.

Latit. eſtimée N. étoit	24 = 17.
— — obſervée	24 = 16.
Longit eſtim.	22 = 33.
Chemin eſtimé	7 L.

Vers les cinq heures après midi du 18, nous avons vûs quantité de Poiſſons volans, & deux gros Oiſeaux. Le vent a régné du S. O. au S. S. E. paſſant par le Sud petit frais, avec beau tems, mais la mer toujours agitée du gros houl, venant du Nord, cependant un peu moins fort qu'hier: ce qui nous a contraint de prendre notre route à l'Oueſt, ſur les quatre heures après-midi.

19.

Depuis ce matin juſqu'à midi, la mer a continué d'être houleuſe, & nous avons

fait

fait même route, avec un vent si foible que, dans les 24 heures, nous n'avons fait que 16 lieuës.

Latitude estimée N. 24=6.
— — observée 24=10.
Longit. 23=25.
Route l'O. $\frac{1}{4}$ S. O.

Beaucoup de poissons volans ont continué à se montrer. Ils étoient poursuivis par des Thons & des Dorades, qui s'élançoient trois ou quatre pieds hors de l'eau pour les saisir. Nous avons tendus plusieurs hameçons pour en prendre; mais ils n'ont pas mordu. La Variation occase s'est trouvée de 10 d. 30 m.

20.

Après tous ces gros houls, le vent a régné de l'Oueſt-Sud-Oueſt au S. S. O. si petit frais, que le calme a succédé, dès le matin de jeudi 20, avec un peu de pluye par orage. Sur les huit, heures le vent a passé à l'O. & O. N. O. jusqu'à midi, que la route S. S. E. 4 deg. S.

Latitude estimée N. 23=50.
— — observée 23=52.
Longitude 23=17.
Chemin estimé 7 lieuës.

Ces

Ces calmes, & ces vents toujours variables & foibles, ne nous promettoient pas une courte traverſée. Nous commencions tous à nous impatienter de ne pas voir régner ces vens alizés, ſi commodes & ſi deſirés. Mr. de Bougainville ſurtout ſe récrioit ſur ce que les Navigateurs diſent que ces vents ne manquent jamais dans ces parages. Puisque nous faiſions l'expérience du contraire, il ſe promettoit bien, diſoit-il, de donner, de retour à Paris, un Mémoire à l'Académie des Sciences, pour prouver la non-exiſtence de ces vens alizés; damoins le peu d'eſpérance que les Navigateurs doivent avoir de leur exiſtence habituelle. Sur le ſoir, le vent a changé du Nord-Oueſt, à l'Eſt-Nord-eſt, avec un ciel très-ſerein; mais le calme a continué, & la ſurface de la mer étoit comme celle d'un étang agitée par le vent le plus leger; ce qui a perſévéré juſqu'à midi de ce jour.

21.

Latitude eſtimée 23=7.
— — obſervée 23=7.
Longit. eſtimée 23=28.
Chemin en route S. $\frac{1}{4}$ S. O. 1 deg. 30 m. O. 15 lieuës $\frac{1}{3}$.

Tout

Tout le reſte du jour nous avons vûs beaucouq de Poiſſons volans, de Bonites, de Dorades & de Thons leurs ennemis. Le vent a tourné au N. E. & enſuite à l'E. N. E. avec aſſez bon frais, & la mer belle.

22.

Le matin l'on nous a a préſenté environ une dixaine de poiſſons volans, qui en voulant paſſer ſur la Frégate, avoient donné dans les voiles, & étoient tombés dedans le Navire. On les a ſervis à dîner: nous les avons trouvés très-bons, & très délicats. J'en ai conſervé un pour le peindre au naturel; on en trouvera la figure. Pl. I. fig. 4.

Ce poiſſon eſt, dans ces parages, d'un beau bleu ſur le dos, qui s'affoiblit ou s'éclaircit inſenſiblement juſqu'au bas du ventre, qui eſt d'un bleu argenté. Ses deux aîles ſont deux nageoires allongées, qui s'étendent en longueur dans le plus grand nombre juſques à la queue, dans d'autres juſqu'à la moitié du corps ſeulement; quoique le poiſſon ſoit de même forme, même groſſeur & même longueur. Celui dont on voit ici la figure, avoit environ dix

dix pouces de l'extrémité de la tête à celle de la queue.

Latit. Nord estimée 21=22.
— — observée 21=23.
Longitude - - 23=57.
Chemin cinglé - 36 li. $\frac{1}{3}$.
Route S. $\frac{1}{4}$ S. O. 3. $\frac{1}{2}$ O.

Au coucher du soleil la variation s'est trouvée de 8 degrés 30 min.

23.

Continuation de vent de l'E. N. E. au N. N. E. ce qui nous a fait faire bonne route au S. $\frac{1}{4}$ S O. 1 deg. O.

Latitude estimée 19=36.
— — obs. 19=34.
Longit. 24=22.
Chemin 36 li. $\frac{2}{3}$.
Variat. obs. occase 9=30. N. O.

Dans l'après-midi, voyant beaucoup de Thons, quelques Matelots se sont mis avec un harpon à l'avant de la Frégate, & ont pris un de ces poissons, qui pesoit 72 livres. En l'examinant de près, j'apperçus sur ses oreilles quelques animaux, qui y étoient attachés & pour ainsi dire, collés. On en voit la figure de grandeur naturelle dans la Pl. I. fig. 5 & 6. la

fig. D eſt le deſſus de l'animal, qui étoit comme un compoſé de cordes à boyaux preſque tranſparentes. Deux petits points noirs, placés au deſſus de la gueule B, formoient ſes yeux. Ils ſe tient cramponné au moyen de deux jambes C, & de deux autres beaucoup plus menues D.

Je puiſai de l'eau de mer, & je la mis dans un gobelet de verre bien lavé, pour y conſerver cet animal en vie, & y voir ſes mouvemens. J'apperçus dans cette eau un point noir, que je pris dabord pour un atôme de pouiſſiere. Lorsque je voulus l'enlever avec le bout du doigt, je vis l'atôme prétendu fuir mon doigt, & nager entre deux eaux. J'obſervai ſes mouvemens, & je reconnus un être vivant, dont la ſtructure exterieure étoit, dans ſa grandeur naturelle, telle qu'on la voit dans la Pl. I. fig. 7. C'étoit une eſpece de cylindre formé par dix anneaux, ſi legers & ſi tranſparens, qu'il falloit placer le gobelet entre la lumiere & l'œil de l'obſervateur, pour l'appercevoir. Il nageoit au moyen de deux filets allongés BB, & de deux autres preſqu'imperceptibles C, qui en ſe raccourciſſant, & reprenant leur longueur naturelle, imprimoient au cylindre

dre amelé le mouvement d'un appeau de caille, ou d'un ſouflet à poudre de Perruquier. Le corps A étoit violet vers C, & d'un brun clair vers BB.

Nous avons vû auſſi une grande quantité de poiſſons volans, & pris à l'hameçon, une Bonite, & un Pilote, que j'ai peint au naturel. On en trouvera la figure Pl. I. fig. 8.

Les Naturaliſtes prétendent, ſans doute ſur le rapport de quelques Marins, que le Pilote précéde toujours le Requin; que c'eſt pour cette raiſon qu'on a donné à ce poiſſon le nom de Pilote, comme s'il dirigeoit la route de l'autre. J'ai obſervé quelquefois un on deux Pilotes devant, ou auprès de chaque Requin que nous avons pêché; mais nous avons vû ſouvent des Pilotes ſans Requin, comme des Requins ſans Pilotes.

Le Pere Feuillée page 173. confond le Pilote avec le Succet, & ne fait qu'un poiſſon des deux. „ Les Requins, dit-il, „ ſont accompagnés de petits poiſſons, „ qui leur ſont inſéparables, & qui aiment mieux périr avec eux, que de les „ abandonner; ils leur ſont toujours ſur

„ l'a-

„ l'avant, à une distance telle, que les „ Requins ne les sçauroient prendre; ce „ qui leur a fait donner le nom de *Pilo-* „ *tes*. Nous ne primes aucun Requin, „ sans avoir trouvé de ces petits poissons „ collés sur leur dos, par le moyen d'u- „ ne pellicule jaunâtre, cartilagineuse, de „ figure ronde, qu'ils ont au dessus de „ leur tête, laquelle a une infinité de pe- „ tits trous remplis de fibres, qui leur „ servent, selon toutes les apparences, à „ tirer de la peau du Requin quelque „ substance pour leur nourriture."

Il ne donne que trois rangs de dents au Requin, dont dit-il, un de ces rangs est composé de dents triangulaires, & plus longues que les autres; j'en ai compté sept rangs, toutes mobiles, & triangulaires, dans la geule de tous les Requins que nous avons pris. Les Succets n'avoient pas non plus le succoir rond, mais de figure longue arrondie, tel qu'on le voit dans la fig. que j'en donne ci-après.

24.

Ce matin 24, le beau tems a continué, & les mêmes vents ont régné. Ce sont enfin ceux que l'on nomme *vents alizés*; qui

qui ſont compris ſous les noms de tous ceux qui ſoufflent depuis le Sud-Sud-Eſt juſqu'au Nord-Nord-Eſt incluſivement, en paſſant par l'Eſt. Ce ſont les plus favorables pour la Navigation des Vaiſſeaux qui partent d'Europe pour l'Amerique méridionale, les Isles ſus & ſous le vent, & Golfe du Mexique. Par ces vents nous avons fait route au S. S. O. & nous nous ſommes trouvés à midi par

Latit. Nord eſtimée	17=44.	
— — obſervée	17=47.	
Long. eſtimée	24=51.	
Chemin en route		38 lieuës.
Route S. $\frac{1}{4}$ S. O.	3 deg. O.	

Laprès-midi, mêmes vents du N. N. E. à l'E. N. E. bon frais, la mer belle, quoiqu'un peu houleuſe, beau tems, toutes les voiles hautes, bonnettes haut & bas, juſqu'à ce matin.

25.

Sur les huit heures nous avons eu connoiſſance de terre à ſtribord. A midi, on a jugé que cette terre étoit l'Ile de Bonne-Viſte, ou Bonne-Vûë, nommée ſur les Cartes Bonaviſta, l'une des Iles du Cap Verd, ſituée au Nord-Eſt de celle

de San-Jago ou Saint Jacques, la plus grande & la plus peuplée de toutes. L'Ile de Bonne-Viſte *) nous reſtoit au N. O. à neuf lieuës ou environ. Sa forme, dans notre poſition à ſon grand égard, nous a paru telle qu'on la voit Pl. I. fig. 9.

Latit. Nord eſtimée 15=46.
— — obſ. 15=43.
Longitude eſtim. 25=22.
Chem. eſtim. 42 li. $\frac{5}{2}$.
Route S. $\frac{1}{4}$ S. O. 3 deg. O.

Il a paru alors que nous étions près de 20 lieuës plus Eſt que l'eſtime.

Longit. du relévement 23=39.
Variation N. O. 9 degrés.

Alors les vents ont régné du N. E. au N. N. E. bon frais, avec beau tems, ce qui nous a facilité la connoiſſance d'une autre Ile du Cap-Verd, ſur les quatre heures de l'après-midi.

26. Cet-

*) Elle eſt, comme les autres, abondante en chevaux ſauvages, en chevres, & en pluſieurs autres animaux, malgré ſon terrein pierreux & ſtérile. Elle ſe montre de fort loin, à cauſe de ſes montagnes blanches. Cequi lui a fait donner ſon nom.

26.

Cette Ile eſt celle de May, nommée dans les Cartes *Ile de Mayo*, dont le terrein eſt auſſi pierreux & ſtérile. Il y a cependant quantité de taureaux, de vaches, de chevres, d'ânes. Elle produit beaucoup de ſel. L'air y eſt chaud & mal-ſain. Elle nous reſtoit, la pointe la plus Sud au S. O. $\frac{1}{4}$ O. la pointe la plus Nord O. $\frac{1}{4}$ S. O. du compas & nous paroiſſoit comme la fig. 10 de la Pl. I. la préſente.

On a gouverné alors au Sud $\frac{1}{4}$ Sud-Oueſt. Hier à midi, l'obſervation faite avec le quart de nonante, a donné 15=42, laquelle repond très-bien au relévement de l'Ile de Bonaviſte: ce point nous met par la longit. de 23=30, ce qui fait une différ. à l'O. d. 1=43.

Latit. N. eſt. 13=43.
— — obſ. 13=42 Von. 8d. N. O.
Long. 24=24.
Chemin eſtimé 43 lieuës.
Route S. S. O. 3 deg. $\frac{1}{2}$ S.

27.

Toute la nuit il a fait des éclairs; ce qui nous menaçoit d'orage pour la matinée; mais nous en avons été quittes pour

un tems ſombre, une mer groſſe, & un grain à dix heures & demie. A peine ce grain a-t-il été paſſé, qu'il s'eſt élevé un orage à l'E. S. E. dont la menace nous a contraint de ſerrer nos bonnetes, d'amener, & de carguer nos huniers & notre grande voile; mais ſa durée a été très-courte. A midi, on ne put prendre hauteur. Route S. 3=15 O.

Latitude N. eſtimée	11=17.
Longitude eſt.	24=34.
Chemin	48 l. $\frac{2}{3}$.
Variation eſt.	7. N. O.

Vers les trois heures après-midi, nous avons pris une Bonite, qui peſoit quarante livres. Les vents ont régné de l'E. N. E. au N. N. E. petit frais, le tems toujours ſombre, avec un peu de pluye, la mer aſſez belle, & nous avons tenu la route du S. $\frac{1}{4}$ S. O. juſqu'à aujourd'hui midi. Elle a vallu le S. 3=15 O.

28.

Latit. N. eſtimée	9=46.
Longitude	24=40.
Chemin	30 l. $\frac{1}{3}$.

Le tems ſombre & couvert qui avoit empêché de prendre hauteur, s'eſt éclairci par

par un orage accompagné d'une pluye adondante, qui a duré depuis midi juſqu'à deux heures & demie. Alors le vent a paſſé au N. O. petit frais, enſuite au N. & N. E. ſur les cinq heures & demie, que l'orage a recommencé au S. E. Nous avons cargué & ferré le fond de nos huniers, & nous ſommes reſtés en cape ſous le petit foc. Il a venté grand frais, & il eſt tombé force pluye, accompagnée de beaucoup d'éclairs, mais de peu de tonnerre. Le calme a ſuccédé ſans ceſſer de pleuvoir, juſques à dix heures & demie du ſoir, qu'il s'eſt élevé un vent de N. O. il a paſſé par le N. au Nord-Eſt. Les éclairs ont continué dans le Sud-Eſt, toute la nuit.

29.

Toute la matinée du Samedi 29, a été ſombre, & à midi nous avons eſtimé la route le S. 5 deg. O.

Latitude N.	-	9=7.
Longit.	- -	24=44.
Chemin	-	13 lieuës.

Continuation d'orage & de pluye après-midi; ce qui nous a fait tenir en cape, toutes les voiles carguées Vers le ſoir, le calme a ſuccédé, enſuite un très-petit

frais depuis le N. N. E. au N. O. qui a paſſé au S. E. par le N. Nous n'avons cependant pas quitté la route du S. $\frac{1}{4}$ S. O. & le tems a été ſombre toute la nuit.

30.

Le Dimanche 30 au matin, le tems s'eſt éclairci; les vents ont paſſé, bon frais, à l'E. S. E. & pour en profiter nous avons mis les bonnettes haut & bas.

Sur les huit heures du matin, Pierre Lainez, Mouſſe de St. Malo, âgé d'environ 12 ans, ayant paſſé à l'avant du Navire, eſt tombé à la mer, ſans que l'on aît ſçu comment. Le ſecond Maître qui revenoit de l'avant ſur l'arriere, l'ayant apperçu le long du bord de ſtribord, a crié ſur le champ qu'il y avoit un homme à la mer. Nous filions alors quatre nœuds, & nous avions vent largue. Auſſitôt on a jetté à la mer un grand banc de bois, qui étoit ſur le gaillard d'arriere, & tout ce qui s'eſt trouvé ſous la main de planche ou autres choſes ſurnageantes, pour donner à ce Mouſſe la facilité de s'accrocher à quelqu'une de ces choſes, & de pouvoir ſe ſoutenir ſur l'eau, en attendant que l'on pût aller le cher-

chercher. Tout l'équipage s'eſt mis en mouvement; on a cargué une partie des voiles; on a mis les autres vent deſſus vent dedans, & l'on a fait toutes les manœuvres pour mettre en travers, & arrêter le Navire dans ſa courſe. La plûpart ſont montés au grand mats, d'autres ſur nos dunettes, pour obſerver, & découvrir l'endroit où pourroit être ce Mouſſe. On a mis enſuite le canot à la mer, quoiqu'agitée d'un gros houl: ſix Matelots robuſtes & le Maître ſont deſcendus dedans le canot, & ont cherché ce Mouſſe, juſqu'à une demi-lieuë du Navire, à droite & à gcuche, partout ou l'on a cru pouvoir le rencontrer; mais inutilement. Après environ trois quarts d'heure, on a rappellé le canot, qui eſt revenu à bord avec beaucoup de peine. On l'a rembarqué, & nous avons continué notre route.

On a fait enſuite l'appel de l'équipage pour ſçavoir quel étoit l'homme qui manquoit; car on ignoroit encore que c'étoit le Mouſſe, que je viens de nommer. Il fut le ſeul qui ne ſe montra pas. On fit la recherche dans ſon hamac & dans le tout le navire, & n'ayant

pas

pas trouvé ce Pierre Lainez, il fut aisé de conclure que c'étoit lui qui s'étoit perdu. Le tems devint beau sur les onze heures, & à midi la route corr. S. $\frac{1}{4}$ S. O. 2=15. S.

Latit. N. estimée	8=21.
— — observée	8=21.
Différence N.	19.
Longitude estimée	25=15.
Corrigée -	25=4.
Chemin -	21 li. $\frac{1}{3}$.

Après avoir chanté les Vêpres, sur les quatre heures après midi, on a vendu, à l'enchere, les hardes du Mousse défunt, dont on avoit fait l'inventaire le matin. Mr. de Bougainville, notre Commandant, a presque tout acheté, & les a distribuées, en présent, aux Mousses qui étoient le moins en état de s'en procurer. La vente a monté à une cinquantaine d'écus. Il y a eu quelques grains la nuit suivante; & nous avons continué notre route du S. $\frac{1}{4}$ S. O. & Sud 5 degrés Ouest.

31.

Des grains, & de l'orage qui se sont fait sentir de tems en tems, nous ont obli-

obligés de carguer quelque fois, jusqu'à midi que la route a vallu le S. 1=30 O.

Latitude N. estimée 6=43.
— — observée 6=49.
Longit. - 25=17.
Chemin - 29 li. $\frac{1}{3}$.
Variation estimée 5 deg. N. O.

Les grains & les orages ont continué, comme par foucade, toute l'après-midi, & la plus grande partie de la nuit. A chaque grain succédoit un calme presque entier. Dans ces intervalles nous avons pris, en moins de deux heures, deux Requins, qui pesoient environ cent livres chacun. Ils avoient l'un & l'autre des poissons cramponnés sur leur corps, près de la tête. On nomme ces poissons Succets. J'en ai peint un au naturel, en deux figures, pour faire voir le côté du succoir qui est sur la tête. Voyez les fig. 11 & 12 de la planche I. L'autre figure 12. de la même planche représente le même poisson du côté du ventre. Il avoit sept pouces de long.

Quelques heures avant, une centaine de Marsouins dont on trouve la figure dans la planche II. fig. 1. vinrent se promener à une portée de pisto-

let

let du Navire, & sembloient y être venus pour nous divertir. Ils faisoient des bonds singuliers hors de l'eau. Plusieurs, dans ces cabrioles, sautoient au moins trois à quatre piés de haut, & tournoient jusques à trois tours en l'air, comme s'ils avoient été à la broche dans toute leur longueur. On peut juger delà qu'elle est la force de ce poisson.

1 Novembre.

De tous les vents qui ont amené ces grains, celui qui a le plus régné est l'E. S. E. Il a toujours été accompagné d'une pluye abondante, quoiqu'il fut assez foible. La route a vallu le Sud $\frac{1}{4}$ S. O. 5 deg. O. & dans les 24 heures nous n'avons fait que 9 lieuës $\frac{1}{3}$.

Latitude N. estimée 6 = 29.
Longit. - - 25 = 23.
La Route S. $\frac{1}{4}$ S. O. 2 deg. O.

Toute la soirée, il y a eu quelques vents variables, mais si legers qu'ils étoient presqu'insensibles, & entremêlés de calmes tout plats de maniere qu'aujourd'hui

2.

A midi nous n'avions fait que 6 lieuës $\frac{2}{3}$. Route S. S. O. 5 deg. S.

La-

Latitude estimée 6=0.
— — observée 6=5.
Longitude estimée 25=29.

Sur les trois heures après-midi, il s'est élevé de la partie du Sud-Est un orage très-vif, avec une pluye abondante. On a cargué promtement toutes les voiles, excepté celle de misene. Pendant cet orage, un Matelot m'apporta un poisson volant, de huit pouces & demi de longueur, qui venoit de se jetter sur le gaillard d'avant. Nous avions vû avant l'orage différentes troupes de Thons & de Bouites, en si grand nombre qu'il sembloit y en avoir un banc. Ils sautoient hors de l'eau, & faisoient écumer la mer, comme s'ils s'étoient livré un combat.

3.

Du Sud-Est le vent a passé au S. S. E. petit frais, & calme suivis de grains, pluye & orages avec des éclairs, mais sans tonnerre. Nous avons toujours tenu la bordée du Sud, jusqu'à midi.

Un Requin de moyenne grandeur, & du poids d'environ cent-cinquante livres, est venu se promener sur l'arriere du Navire.

vire. Il a mordu à l'émerillon, auſſitôt qu'on le lui a préſenté. Lorſqu'il étoit déja enlevé hors de l'eau, il s'eſt donné une ſecouſſe, qui l'a d'égagé de l'émerillon moyennant un morceau de ſa machoire, qu'il a laiſſé pour gage. Sans s'étonner ni ſe rebuter de cet échec, le Requin ayant apperçu le même morceau de lard, qu'on lui avoit tendu pour appât, la premiere fois, ſa gloutonnerie l'y a rappellé; & en effet il a gobé, & le lard, & le morceau de ſa machoire; ſans être accroché par l'émerillon. On a mis un autre morceau de lard; le Requin avoit, ſans doute, bon appétit; il eſt revenu pour le ſaiſir. Mais, comme il faiſoit dans ce moment, un calme plat, que d'ailleurs ce poiſſon n'eſt pas d'une nourriture ſaine, ni appetiſſante, au lieu de chercher à la prendre, on s'eſt amuſé près d'une heure à lui laiſſer flairer l'appât. Lorſqu'il vouloit l'engeuler, on le retiroit promtement de l'eau; ce que l'on a répété une douzaine de fois au moins, ſans qu'il ſoit arrivé au Requin de s'élancer hors de l'eau pour la ſaiſir: ce que l'on dit cependant qu'il fait ordinairement.

Je

Je ne l'ai pas vû non plus, ſe tourner ſur le dos pour engouler l'appât; mais ſeulement ſe tourner tant ſoit peu ſur le côté. Mr. de Bougainville, pendant cet amuſement, lui a tiré deux coups de fuſil à balle; mais, ſoit qu'il l'aît manqué, quoique preſqu'à bout portant, ſoit que la balle n'aît pu pénétrer la peau du poiſſon, le Requin ne s'en eſt pas ému davantage; Il a continué de roder autour de l'appât, & a enfin avallé ce ſecond ſans avoir été accroché. Un grain étant ſurvenu, on a laiſſé le Requin pour s'occuper ailleurs.

Nous étions alors par la

Latit. N. obſervée	ς = 38.
—— eſtimée	ς = 41.
Longit eſtim.	2ς = 47.
Chemin	11 lieuës.
Route le S. O. $\frac{1}{4}$ S.	1 deg. S.

Dans la ſoirée, le vent a paſſé au S. S. O. le tems toujours ſombre, avec grains & pluye abondante, la Mer calme excepté un gros houl ſourd, qui nous ſurprenoit ſouvent, parce qu'il ne ſe montroit guere à la ſurface de la mer, qu'au moment qu'il ſe faiſoit ſentir, & qu'il cauſoit de grands roulis.

4.

Ce matin nous avons tenu le plus près du vent, avec même tems qu'hier à midi la route a vallu le S. O. ¼ S. 4 deg. O.

Latitude eſtimée	4=54.
Longit. eſtimée	26=22.
Chemin	19 li.

Continuation d'orages, grains & pluye, avec un vent de S. E. ou S. S. E. ce qui ne nous a pas cependant empêché de tenir la bordée du Sud, parce que le vent étoit ſi foible, que les voiles battoient quelquefois contre les mâts. C'étoit proprement un calme. Nous avons vû quanté de Bonites & de Thons; mais aucun n'a mordu aux hameçons que nous avons tendus. Les Oiſeaux de mer ſe ſont auſſi montrés en aſſez grand nombre.

5.

Du Sud-Sud-Eſt le vent a ſauté ce matin a l'E. S. E. mais il y a reſté très-peu de tems, & il faiſoit ſi petit frais que depuis hier midi nous n'avons fait que dix lieuës, les différentes routes compriſes. Route a vallu le S. O.

La-

Latitude eſtimée 4=33.
— — obſervée 4=29.
Longitude 26=43.

Toute la ſoirée & une grande partie de la nuit, les vents ont été variables du S. S. E. au S. E. petit frais, & preſque toujours calme, de tems à autre, calme tout plat, accompagné de beaucoup de pluye.

6.

Vers l'Aurore, le vent s'eſt élevé petit frais à l'E. N. E. avec une pluye abondante: après qu'elle a eu ceſſé, quantité de poiſſons, & de gros oiſeaux, ſe ſont montrés, & nous avons tenu la bordée de basbord amure juſqu'à midi que la Route a vallu le S. O. 3 deg. S.

Latitude eſtimée N. 4=6.
Longit. 27=11.
Chemin en toutes routes 8 l. $\frac{2}{3}$.

Juſqu'à 8 heures du ſoir, le vent a varié du N. E. au S. E. petit frais, & toujours de la pluye. A dix heures, un petit grain, qui a éclairci le tems. Quelques étoiles ſe ſont alors montrées. Nous n'en avions pas vû depuis cinq a ſix

jours, le tems ayant toujours été ſombre & couvert.

7.

Ce matin, le Soleil s'eſt levé aſſez beau, mais au milieu de quelques nuages épars. Avant que de paroître, ſes rayons dardés ſur ces nuages, préſentoient un des plus beaux aſpects du monde, par la variété & l'éclat des couleurs. J'ai été, on ne peut pas plus, mortifié de ne pouvoir peindre une aurore ſemblable, qui auroit fait un des plus brillans tableaux. Je n'ai pu conſerver qu'une très-foible eſquiſſe d'un ſoleil couchant, que nous avions admiré tous, pendant près d'une demi-heure. Mais il n'eſt pas poſſible d'en préſenter avec des couleurs à la gomme un tableau, ſur lequel on puiſſe s'en former une idée exacte. Ces couleurs ſont trop mattes, & ne ſçauroient exprimer le brillant & l'éclat que les rayons du ſoleil répandent ſur les bords des nuages. Les couleurs à l'huile l'exprimeroient, ſans doute, beaucoup moins mal; mais je n'en avois pas: & d'ailleurs il faudroit un habile peintre pour faire un tel tableau, & je ne le ſuis pas. La route corrigée, le S. O. ¼ S.

La-

Latit. N. eſtimée 3=38.
— — obſervée 3=35.
Longit. eſt. 27=15. Corrigée 27=19.

Sur la correction faite de notre eſtime par la hauteur priſe à midi, nous avons corrigé à 21 lieuës $\frac{1}{2}$ le chemin cinglé que nous avions eſtimé être de 18 lieuës $\frac{1}{3}$.

Le beau tems ayant continué avec une chaleur vive, on a fait faire *branle-bas*, pour faire ſécher les hardes de l'équipage, qui avoient été toutes mouillées pendant ces jours pluvieux. Cette humidité des hardes eſt une cauſe prochaine du ſcorbut & de pluſieurs autres maladies, bien plus que la nourriture ſaline que l'on donne aux Equipages. Un Capitaine ne ſçauroit avoir trop d'attention à entretenir la propreté parmi l'équipage, & à faire prendre l'air aux hamacs, aux quadres &c. s'il vent prevenir les maladies. Notre Capitaine m'a fait faire cette obſervation ſur ſa propre expérience, dans les divers voyages qu'il a faits à la Chine, aux Indes, au Pérou & en Canada. Il a toujours eu, me diſoit-il, cette attention, à laquelle, jointe au choix des bons alimens, il attribuoit le peu de maladies dont ſes équi-

pages ont été affligés pendant ſes voyages.

L'après-midi, nous avons vû un gros oiſeau nommé Goellan par les uns, & Caignard par les autres. Sur le ſoir, une hirondelle eſt venue ſeule ſe percher ſur la vergue du grand mâts; elle volloit encore ce matin autour du Navire.

8.

Pendant la nuit, pluſieurs poiſſons volants ſe ſont jettés à bord de notre Frégate. Ils étoient tous de l'eſpece de ceux qui ont les nageoires qui leur ſervent d'aîles, longues juſqu'à la queue.

Depuis hier, même vent de l'E. S. E. au S. E. bon frais, & beau tems, excepté quelques grains legers accompagnés d'un peu de pluye. Un gros houl du Sud nous a empêché de faire autant du chemin que nous aurions pu en cingler; car la mer étoit d'ailleurs aſſez belle. A midi l'eſtime nous a donné, route le S. S. O. 3=30 S.

Latit. N. eſt. 1=58.
— —obſ. 2=4. Von. eſt. 3. d. N. O.
Longit. 27=50.
Chemin eſtimé 32 lieuës.

Bon

Bon frais & beau tems pendant la soirée, parfois cependant quelques petits grains, & la mer un peu grosse, avec un gros houle qui venoit du S. S. E. pendant que le vent regnoit du S. E. $\frac{1}{4}$ Sud.

9.

Il y a eu quelque peu de pluye pendant la nuit; mais la matinée a été assez belle, & nous avons toujours tenu la bordée basbord amure à bonne voiles, jusqu'à midi que nous étions.

Latit. N. estimée	0=54.
— — observée	0=54.
Longit.	29=3.
Chemin estimé	27 li.
Route S. O. $\frac{1}{4}$. S. 30 min. S.	
Variation occase obs.	2=30. N. O.

Pendant la soirée le vent a continué au S. E. bon petit frais; avec quelques grains & la mer très-houleuse. Nous avons continué la route du plus près, l'amure à basbord à bonnes voiles.

Sur les cinq heures du 9, un oiseau, à peu près gros comme un pigeon, mais plus allongé, étant venu se percher sur la vague du mâts de Misene, un Mate-

lot l'a pris à la main. Cet oiſeau, que j'ai peint, moitié grandeur naturelle, & dont on voit la figure pl. II. fig. 2. eſt d'un brun clair-rougeâtre, preſque de couleur de noiſette. Les plus grandes plumes des aîles & de la queuë ſont d'un brun plus foncé, même un peu noirâtre. Son bec eſt noir, droit, percé de part en part au milieu, menu avec un petite groſſeur en deſſous, auſſi long que la tête de l'oiſeau. Le deſſus de la tête eſt blanc près du bec, & d'un blanc perlé de plus en plus foncé juſqu'au cou, qui eſt aſſez long pour la groſſeur. Ses pattes ſont d'un gris noir, palmées comme celles de la Poule d'eau. Après avoir fait de cet oiſeau l'uſage que nous dirons ci-après, Monſieur de Bougainville me le donna pour le peindre. Je le mis dans une petite armoire de ma Dunete, où je le trouvai le lendemain bien vivant, & ſi peu effarouché de ſe voir pris, que l'ayant poſé ſur ma table, il s'y plaça dans l'attitude, où je l'ai peint. Je lui préſentai de la nourriture; il mangea; toujours accroupi, & demeura ainſi pendant trois jours; ce qui me donna tout le tems de le peindre au naturel. Quelques uns de nos ma-

rins

rins on dit que c'étoit une eſpece de *fou* parce qu'il s'étoit laiſſé prendre à la main, & qu'il étoit apprivoiſé auſſitôt que pris; mais il n'avoit cependant pas le bec de corbeau, ce qui a fait donner au *fou* le nom de Canard à bec étroit. Nos Marins donnoient auſſi le nom de *fou* à un Oiſeau preſque ſemblable; mais qui a le bec recourbé à peu près comme le Perroquet.

Le matin, ſur les dix heures, la mer ayant paru moins bleue qu'à l'ordinaire, & ſa couleur d'un vert-blanchâtre, qui s'étoit manifeſtée, étant encore la même à ſix heures du ſoir, on ſoupçonna que ce pouvoit être l'effet du voiſinage de quelque terre, ou quelque haut fond; on prit le parti de jetter la ſonde à la mer, on fila cent-vingt braſſes (600 pieds) & l'on ne trouva pas de fond. Nous fumes par là débarraſſés de l'inquiétude que nous avions; inquiétude fondée ſur l'erreur des Cartes, qui, preſque toutes, reculent à l'Oueſt la côte du Breſil, près de cinquante lieuës plus loin que les obſervations de nos Marins ne les mettent. On étoit déterminé à jetter la ſonde une ſeconde fois, ſi la mer eût conſervé cette couleur blan-

châtre; mais, comme le lendemain matin on lui trouva ſa couleur bleue ordinaire, nous continuâmes notre même route ſans avoir ſondé.

Depuis ſept à huit jours, les Maîtres, les Contremaîtres, & les Matelots, qui, dans d'autres voyages avoient paſſé la ligne, s'étoient diſpoſés à ce qu'ils appellent *la cérémonie du Baptême*, qui ſe donne de la part & au nom du *Bon-homme la Ligne*, à tous ceux qui ne l'ont pas paſſée, ſans diſtinction de grade, ni de qualité, & ſans exception de perſonne.

Il étoit près de ſept heures, & nous étions à ſouper, lorſque nous entendimes claquer un fouët; qui nous annonça l'arrivée du Courier du Bon-homme la Ligne; ce qui ſe pratique toujours la veille de la cérémonie du Baptême, dont je viens de parler. C'étoit le Maître Canotier, en courier très-proprement mis. Il heurta à la porte de la Chambre: on demanda qui heurtoit? C'eſt, répondit-il, un envoyé du Bon-homme la Ligne, Seigneur, & Préſident de ces parages. Qu'on lui ouvre, dit Mr. de Bougainville. On ouvrit, l'envoyé mit pied à terre, entra, & ſa

ſa monture reſta à la porte. Cette monture étoit formée de deux Matelots, attachés l'un à l'autre cul contre cul, marchant à quattre pattes. L'un avoit ſur la tête un *faubert* *) pour repréſenter la queuë de l'animal; l'autre en avoit auſſi un, pour former la criniere, & un maſque de carton figuré en tête de Cheval. Les harnois, étoient le pavois du grand canot, c'eſt-à-dire un tapis ou grande bande d'étoffe bleue, parſemée de fleurs de lys d'étoffe jaune.

L'Envoyé ayant été introduit adreſſa la parole à notre Commandant: en ces termes: *Le Seigneur Préſident de ces Parages, le Bon-homme la Ligne*, ayant appris que Mr. le brave Chevalier de Bougainville, Commandant de la Frégate l'Aigle, y étoit arrivé, m'a ordonné de venir le ſaluer de ſa

*) Le Faubert eſt une eſpece de balay, compoſé de fils de carret, noués enſemble par un bout, attaché à un manche de bois gros & long comme un bâton. Ces fils de carret ſont pris des vieux cordages; ainſi noués & liés enſemble, ils répréſentent à peu près une groſſe & longue queuë de cheval. Ce balai ſert à éponger l'eau de deſſus le gaillard & les ponts, quand on les lave & qu'on les nettoye.

ſa part, lui témoigner la joye qu'il reſſent de ſa venue, lui ſouhaiter une bonne ſanté & lui remettre une lettre, dans laquelle mon Maître exprime lui-même ſes ſentimens.

Mr. de Bougainville lut la lettre, qui étoit conçue en ces termes: *Brave Chevalier, vos hauts faits ont rendu le nom François très-celebre dans le Canada: Votre réputation eſt parvenue dans les parages de ma domination, ſur les aîles de la Renommée, & votre nom eſt en telle vénération dans le cœur de mes ſujets, que les Dorades, les Bonites, les Thons & les Marſouins ayant apperçu la Frégate l'Aigle que vous commandez, ſont venus en bandes, m'annoncer dès-hier votre arrivée. Ils ont exprimé la joye que votre préſence a répandu dans leurs cœurs, par les bonds & les ſauts multipliés, qu'ils ont fait longtems en paſſant auprès de votre Navire. Je vous envoye cet Ambaſſadeur pour vous témoigner la mienne, en vous remettant la préſente, & j'eſpere vous dire moi-même demain, combien je ſuis charmé de la viſite que vous me rendez.*

Signé Le Bon-homme la Ligne.

A la

A la 54 minute du I. degré de latitude, longitude 29 degrés 3 min. de ma domination ſeptentrionale, le 9 Novembre de l'an 7763. de mon regne.

Mr. de Bougainville dit enſuite à l'Envoyé qu'il comptoit avoir l'homneur de ſe préſenter le lendemain devant le Bonhomme, & de lui faire ſa réponſe de vive voix. Que l'on donne un coup à boire au Courier, ajouta-t-il, & que l'on ait ſoin de ſon cheval: il doit-être beau; faites l'entrer; je ſuis curienx de le voir. On l'introduiſit; il fit des cabrioles, il piaffa, battit du pied & hennit. Comme il pouvoit être fatigué du voyage, & qu'il pouvoit avoir ſoif, on lui préſenta un verre de vïn: il le but. Le Courier dit qu'il avoit deux têtes, l'une à l'avant, l'autre à l'arriere, on donna donc un verre de vin à la tête de l'arriere.

Sur le point de ſe retirer, le Courier préſenta de la part du Bon-homme la Ligne, un oiſeau au Commandant; comme un témoignage de la bienveillance de l'illuſtre Préſident de ces parages. C'étoit l'oiſeau que l'on venoit de prendre à la main, duquel j'ai parlé ci-devant. Mais, com-

comme nous ignorions tous ſa priſe, nous ne fûmes pas peu ſurpris de ce préſent. on le prit d'abord pour un oiſeau artificiel. Il fit voir, en pinçant avec ſon bec, qu'il étoit non ſeulement naturel, mais plein de vie. On l'examina, & voyant que c'étoit un oiſeau d'eau, la ſurpriſe n'en fut que plus grande.

Après-ſouper, on monta ſur le gaillard d'arriere, on y danſa au ſon du Tambourin; puis au ſon de deux violons, des menuets, des contredanſes, &c. juſques à près de dix heures, que l'on ſe retira.

Jeudi 10 *Novembre.*

Nous avons paſſé la ligne ſur les cinq heures du matin, au 29 degré 3 min. de longitude eſtimée, avec un vent de Sud-Eſt, petit frais, & quelques grains, la mer très-houleuſe, & nous avons fait route S. S. O. 4 deg. au plus près l'amure bâbord à bonnes voiles. Nous avons vû ſur les dix heures un oiſeau, nommé *Frégate*. *) A midi la route a vallu le S. S. O. 5 deg. O.

La-

*) On trouve aſſez communément cet Oiſeau à 400 lieuës de terre, quoique l'on diſe qu'il ne peut

Latit. eſtimée Sud 0 = 13.
— — obſervée 0 = 10.
Longitude eſtim. 29 = 3.
Chem. eſtim. 23 li. $\frac{1}{3}$.
Variat. eſt. 1 d. N. O.

Baptême de la ligne.

Vers les deux heures après-midi, l'on commença ſur le gaillard d'arriere, à diſpoſer une baignoire pleine d'eau de mer, & des ſeaux: on tendit à bâbord & à ſtribord une corde nommée la *ligne*, qui ſert à ſonder; & le tambourin battit pour faire aſſembler tout le monde ſur le même

peut ſe repoſer ſur l'eau, ſans y périr, comme il arrive à ceüx qui n'ont pas l'habitude d'y vivre. Ses jambes ſont courtes, groſſes & ramaſſées. Ses piés ne ſont pas palmés, mais armés de griſes fortes & aigues. On en voit qui ont neuf piés d'envergûre du bout d'une aile au bout de l'autre. Au moyen de la grandeur de ſes aîles déployées, il ſe ſoutient facilement en l'air, en leur donnant un mouvement preſqu'inſenſible. Il s'éleve quelquefois ſi haut que l'œil le plus pénétrant le perd de vûë. Lorſqu'il s'approche des Navires, il voltige autour des girouettes, s'en éloigne & s'en rapproche bien des fois; mais ſans ſe poſer. Sa groſſeur eſt à peu près celle d'une poule. Son regard eſt perçant & aſſuré. Il fond ſur ſa proye

me gaillard. Le tems étoit fort propre à la cérémonie: car il faiſoit très-chaud. On plaça auprès de l'eſcalier qui deſcend à la chambre, un banc couvert du pavois, qui avoit ſervi, la veille, de caparaçon à la monture du courier; & l'on diſpoſa ainſi un ſiege, ou Thrône, au Seigneur Préſident de la Ligne, à ſon Chancelier & au Vicaire qui devoit adminiſtrer le bâtême.

Tout le monde étant aſſemblé, on demanda de la grande hune, avec un porte-voix; *Comment nomme-t-on le Navire, que*

proye avec une viteſſe incroyable, & s'en ſaiſit avec ſes griffes & ſon bec, dont la partie ſupérieure eſt arquée. Les mâles ont une membrane rouge & boutonnée, qui leur deſcend du bec juſques vers le milieu du cou. Les plumes du ventre ſont d'un gris blanc, qui le fait paroître blanc à une certaine hauteur. Celles du dos & des aîles ſont brunes. Il vit de poiſſons volans, qu'il ſaiſit adroitement en raſant la ſurface de la mer, lorſqu'ils volent, pour éviter d'être la proye des Bonites & des autres poiſſons leurs ennemis. On dit qu'il pourſuit auſſi les Goëlans, & les autres oiſeaux de mer, pour leur faire dégorger les poiſſons qu'ils ont avalés, & pour s'en ſaiſir lui-même.

Je

que je vois là-bas, dans mes parages? On le nomme l'Aigle, répondit le Capitaine. — *Qui le commande?* — Mr. le Chevalier *de Bougainville.* — *J'en ſuis charmé; je le verrai avec plaiſir dans ma ſociété, avec les cérémonies accoûtumées. Je reçus hier de ſes nouvelles; & je vais lui en marquer ma ſatisfaction, en deſcendant dans ſon Navire, avec toute ma Cour. A la bonne heure*, répondit Mr. de Bougainville. (Expreſſion marine, pour dire que l'on a entendu l'interter-

Je ne ſçai trop pourquoi on a nommé *Frégate* cet oiſeau-là, amoins que ce ne ſoit par comparaiſon de la viteſſe de ſon vol avec la legereté des Navires qui portent le même nom, & qui ordinairement ſont meilleurs voiliers que les autres.

N'ayant pu en voir de plus près que le haut du mâts, je ne puis en donner le deſcription que d'après ceux qui en ont vûs & touchés. Le Pere Labat, (Nouveaux Voyages, Tom. VI. pag. 395.) ajoûte à ce que j'en ai dit, que cet oiſeau a les yeux noirs & grands. Il deſcend rarement à terre, & ſe tient perché, parce que la grandeur de ſes aîles, & l'eſpace qu'il lui faut pour les mettre en mouvement, lui donneroient trop de difficultés pour s'élever de terre. Il dit que les plumes du dos & des aîles de cet oiſeau ſont noires, groſſes & fortes; que celles

terrogation, & qu'on y applaudit en donnant ſon conſentement.)

Dans le moment, un Matelot, ayant pour tout habillement une culotte gaudronnée, ſur les épaules une peau de mouton avec ſa laine, barbouillé de rouge & de jaune par placards, un bonnet ſur la tête, fait auſſi de peau de mouton peinte, ſurmonté de deux cornes de bœuf, parſemé de quelques morceaux de bois noircis, de plumes de dindes & de poules; la poitri-

qui couvrent l'eſtomach & les cuiſſes, ſont plus délicates & moins noires: celui que j'ai décrit, eſt peut-être la femelle, ou un jeune. J'en tuai, ajoute-t-il, quelques uns dans l'Ile où nous étions, pour avoir leur graiſſe..... On dit que cette graiſſe eſt admirable pour les douleurs de la goute-ſciatique, pour les engourdiſſemens des membres, & autres accidens, qui arrivent par des humeurs qui ne circulent pas. On doit faire chauffer la graiſſe; & pendant qu'elle eſt ſur le feu, faire de fortes frictions ſur la partie affligée; afin d'ouvrir les pores, & mêler de bonne eau de vie, ou de l'eſprit de vin avec cette graiſſe, au moment que l'on veut en faire l'application.

On peut mettre un papier broüillard imbibé de ce mélange, ſur la partie, avec des compreſſes & une bande, pour les tenir en état.

trine, les bras, le ventre, les jambes & le visage également barbouillés de rouge & de jaune, détrempés à l'huile, & une grande mouſtache noire. Ce Matelot ainſi accoûtré deſcendit de la grande hune par les hautbans de bâbord, ayant une chaine de fer autour de corps, en façon de ceintnre. Il en tenoit le bout d'une main; de l'autre il portoit le croc du coq, qui ſert à tirer la viande de la marmite.

Six Mouſſes le précédoient nuds, peints de jaune, & de rouge depuis les pieds juſques par deſſus la tête, les uns par placards, les autres par bandes croiſées à la maniere des Sauvages.

Arrivés ſur le gaillard, le Matelot les arrangea, leur fit mettre le pouce ſur la ligne ou corde tendue, & les contraignit de danſer, au ſon du tambourin, pendant un demiquart d'heure. Ils s'approcherent enſuite de la baignoire, & le Matelot leur jetta quelques ſeaux d'eau ſur la tête.

Alors on annonça la deſcente du Seigneur Préſident de la Ligne, par des haricots blancs, que l'on jetta en guiſe de dragées, de la grande hune ſur le gaillard. Le *Bon-homme la Ligne*, précédé de toute

ſa Cour, prit la même route que le Matelot & les Mouſſes; il deſcendit lentement, & majeſtueuſement. Sa Cour étoit compoſée du ſecond Maître, des Contremaîtres, du Pilote, & du Canonier. Le premier Maître repréſentoit le Bon-homme la Ligne. Il étoit couvert de peaux blanches de mouton avec leur laine, couſues enſemble, pour former un habillement d'une ſeule piece. Son bonnet de même étoffe lui deſcendoit juſques ſur les yeux. Un paquet d'étoupes mêlées avec la laine, lui ſervoit de perruque, & de barbe. Il avoit un nés poſtiche de bois peint. En guiſe de cordon il portoit d'une épaule à l'autre un chapelet de pommes de racage, groſſes comme des œufs d'oyes.

Les gens de ſa ſuite étoient affublés à peu près de même, excepté que quelques uns avoient les bras les jambes nues, peintes de rouge & de jaune, ainſi que le viſage, décoré de grandes mouſtaches noires, & de longs nés poſtiches de bois. L'un portoit une maſſe, ou caſſe-tête à la Sauvage, l'autre un arc, celui-là une hache, celui-ci un calumet. Auprès du Seigneur Préſident étoit ſon Chancelier, portant

tant ſon Sceptre, fait d'une eſpece d'écouvillon (inſtrument qui ſert à laver le canon, quand on le rafraîchit après qu'il a tiré.) Le Maître Canotier, habillé en femme, & fardé avec du gros rouge à l'huile, ſe tenoit auprès du Bon-homme, qui l'appelloit ſa fille. Le Vicaire à ſon côté étoit vêtu d'une eſpece de robe de toile, pleine de brais & de gaudron; une corde groſſe comme le pouce, lui ſervoit de ceinture. Il portoit un bonnet carré de carton noirci, un masque de même, une étole de toile, peinte en rouge, & tenoit un livre à la main. Un Mouſſe ayant un bonnet carré rouge & noir, un autre Mouſſe portoit un encenſoir de bois, auquel étoit des ficelles en façon de chaines, & de l'autre main un réchaut avec du feu pour mettre les parfums, compoſés de brais & de gaudron. Un troiſieme Mouſſe tenoit un arc & une fléche; enfin un quatrieme portoit un baſſin & un pot à l'eau plein d'eau de mer pour ſervir au Baptême.

Tout ce monde deſcendu ſur le gaillard, & l'équipage y étant aſſemblé, le Seigneur Préſident demanda à parler au Commandant, qui ſe préſenta auſſitôt pour le recevoir. *Soyez le bien venu; je ſuis char-*

mé de vous voir, Mr. le Chevalier, dit le Bon-homme la Ligne: *excuſez-moi ſi je ne vous fais pas de longs complimens; j'ai la poitrine ſi foible, qu'à peine puis-je parler. N'en ſoyez pas ſurpris; je ſuis âgé de* 7763. *ans; je ne puis même preſque plus écrire. J'ai chargé mon Sécretaire de le faire pour moi; & voila une lettre, qui ſuppléera à ce que j'aurois pu vous dire, ainſi que mon Chancelier. Je ſuis deſcendu de mon Palais exprès pour vous recevoir dans ma ſocieté. J'eſpere que vous ne ferez pas difficulté de vous ſoumettre à la cérémonie du Baptême en uſage pour cet effet.* Mr. de Bougainville prit la lettre, la lut, & lui répondit: *à la bonne heure.* Il ſalua enſuite la fille du Bon-homme; & après l'avoir félicité d'avoir une fille ſi jolie, il s'approcha de la Ligne, ou corde tendue. Les Officiers du Bon-homme l'y accompagnerent, & le Seigneur Préſident fut s'aſſeoir ſur ſon thrône pavoiſé, ainſi que ſa fille & ſon Chancelier.

Les Officiers lierent le pouce de la main gauche de Mr. de Bougainville ſur Ligne, avec un ruban rouge. Nous nous y plaçames enſuite en rang d'oignon, Mrs. de Nerville, de Belcourt,

L'huil-

L'huillier & moi, & on nous attacha auſſi le pouce de la main gauche avec le même ruban.

Ayant un air grave, & ſon livre à la main, le Vicaire s'approcha de Mr. de Bougainville. A la gauche du Vicaire étoit le Porte-Sceptre du Sr. Préſident; à ſa gauche deux Mouſſes en Sauvages, l'un portoit une aſſiette couverte d'ue ſerviete pliée, pour recevoir le tribut, qu'ils appellent *rachat*, parce que l'on ſe contente de verſer un peu d'eau de mer ſur la tête de ceux qui ſe rachetent, au lieu de les plonger dans la mer, comme l'on fait quand on donne la cale. *) L'autre

 Mouſſe

*) La cale eſt une punition que l'on fait ſubir à ceux de l'équipage, qui ſont convaincus d'avoir volé, blasphémé, ou excité quelque révolte. Il y a deux ſortes de cale, l'ordinaire & la ſeche. La cale ordinaire conſiſte à conduire le criminel vers le platbord, ou paſſe-avant, au deſſous de la grande vergue. Là on lui paſſe un bâton entre les jambes ſur lequel on le fait aſſeoir, pour le ſoulager. Il embraſſe un cordage attaché à ce bâton, & qui paſſe par une poulie ſuſpendue à un des bouts de la vergue. Trois ou quatre Matelots hiſſent cette corde, le plus promptement qu'ils peuvent, juſqu'à ce qu'ils ayent guindé le patient à la hau-

Mouſſe tenoit un arc d'une main, & de l'autre un encenſoir. C'étoit un morceau de bois, creuſé en forme d'écuelle à trois anſes, ſuſpendue à trois bouts de corde. On ne plonge plus dans la mer pour donner le Baptême; parcequ'on a fait réflexion que cette cérémonie deviendroit très-dangereuſe, à cauſe des Requins qui pourroient roder autour du Navire, & emporter une cuiſſe au moins à celui qui auroit le malheur d'en être mordu. On a ſubſtitué à ce baptême celui de la bagne, ou baignoire, ſur le bord de laquelle on fait aſſeoir celui qui ne s'eſt pas

hauteur de la vergue. Ils lâchent enſuite le cordage tout à coup, ce qui précipite le criminel dans la mer. Quelquefois pour augmenter la peine en augmentant la rapidité de la chûte, on lui attache un boulet de canon aux piés. Ce ſupplice ſe réitere autant de fois que la ſentence le porte; ce qui va même juſques à cinq.

On l'appelle *cale ſeche*, quand le criminel eſt ſuſpendu à une corde raccourcie de maniere, que dans ſa chûte, il ne deſcend que juſqu'à la ſurface de l'eau, & n'eſt pas plongé dans la mer. C'eſt une eſpece d'eſtrapade. Ce châtiment eſt rendu public par un coup de canon, pour avertir tous ceux de l'Eſcadre d'en être les ſpectateurs.

Les

pas racheté, ou à qui l'on veut faire piece; comme nous le verrons ci-après.

Les choſes ainſi diſpoſées, le Vicaire dit à Mr. de Bougainville: „ Pour être „ reçu dans la noble & puiſſante ſocieté „ du Seigneur Préſident de la Ligne, il „ faut prendre, au préalable, quelques en- „ gagemens, que vous promettrez d'ob- „ ſerver. Ces engagemens n'ont pour ob- „ jet que des choſes raiſonnables. A la „ bonne heure, répondit Mr. de Bougain- „ ville. Promettez-vous, dit alors le Vi- „ caire, d'être bon Citoyen, & pour cet „ effet de travailler à la population, & de

„ ne

Les Hollandois pratiquent une autre cale, qu'ils appellent *la grande cale*. Pour la donner, on conduit le coupable au bord du Navire, on lui lie une corde au milieu du corps. Un bout de cette corde eſt attachée au bord du Vaiſſeau: ou au bout de la vergue amenée; l'autre bout paſſe ſous la quille, & eſt tenu de l'autre côté du Navire par quelques uns des plus forts & des plus robuſtes Matelots. On met quelque choſe de peſant autour du corps, ou aux piés du criminel, pour le faire plus enfoncer dans l'eau.

Le coupable étant jetté à la mer, à l'ordre qu'en donne le Quartier-Maître, ceux qui tiennent la

corde

„ ne pas laiſſer chômer les filles, toutes „ les fois que l'occaſion favorable s'en „ préſentera? — Je le promets. — Pro- „ mettez-vous de ne jamais coucher avec la „ femme d'un marin? — Je le promets. — „ Promettez-vous de faire prendre les „ mêmes engagemens, & d'employer les „ mêmes, ou de ſemblables cérémonies, „ à l'égard de ceux qui n'auront pas paſſé „ la Ligne, quand ils s'y trouveront avec „ vous? — Je le promets.“ Mettez donc la main ſur ce livre ſacré, en témoignage de vos engagemens. Mr. de Bougainville y toucha ſur une eſtampe, qui repréſen-

corde au bord oppoſé, la tirent le plus vîte qu'ils peuvent, de ſorte que le patient paſſe rapidement ſous la quille. On réitere autant de fois que la ſentence le porte.

Ces châtimens ſont rudes, & dangereux pour la vie-même; ſurtout la grande cale. Car le moindre défaut de diligence, ou d'adreſſe, de la part de ceux qui tirent la corde, ou quelqu'autre accident, peut être cauſe que celui que l'on tire ſe rompe un bras, ou une jambe, & même le cou, ou quelqu'autre partie du corps froiſſée contre la quille. Auſſi met-on cette cale au nombre des peines capitales. Nos Matelots François regardent les deux autres au moins comme infamantes.

ſentoit, un Génie ou Ange & une jeune fille qui s'embraſſent tendrement. C'eſt celle de la 47. page du livre qui a pour titre *Sentimens d'un Chrétien, touché de l'amour de* Dieu. Au bas de cette eſtampe eſt écrit: *quis mihi det te fratrem meum ſugentem ubera matris meæ, & inveniam te foris, & deoſculer te. Cant.* &. Le Vicaire fut rendre compte au Seigneur Préſident, de la Ligne des engagemens de Mr. de Bougainville: & le Bon-homme répondit: *dignus eſt intrare in noſtro docto corpore: admittatur.* Alors le Vicaire retourna à Mr. de Bougainville, & lui dit: Le Seigneur Préſident de la Ligne vous juge digne d'être admis dans la ſociété dont il eſt le Chef, & m'a chargé de vous y recevoir par l'adminiſtration de ſon Baptême. Comment vous nommez-vous? Louis, répondit Mr. de Bougainville. Hé bien; *Ego, nomine Reverendiſſimi Domini Domini & Sereniſſimi Præſidentis Æquatoris, te, Ludovice, admitto in ſocietate ejus.* En prononcant ces paroles, il lui verſa ſur la tête quelques gouttes d'eau de mer. On délia le pouce de Mr. de Bougainville, qui mit de l'argent dans l'aſſiette, ſous la ſerviette,

&

& le Vicaire l'encenſa. On paſſa à Mr. de Nerville à qui le Vicaire fit les mê. mes queſtions; & ainſi ſucceſſivnment aux autres Paſſagers & Officiers avec les mêmes cérémonies.

Etant parvenu à un Garde-Marine ou Pilotin, aſſez mauvais ſujet, & haï de presque tous, le Vicaire lui dit que le Seigneur Préſident ordonnoit qu'il fut reçu avec toutes les cérémonies en uſage. En conſéquence, il lui poſa un bout de ſon étole ſur la tête, marmotta quelques paroles, & puis lui fit baiſer cette étole peinte à l'huile tout fraîchement. Il prit enſuite du noir à l'huile dans un petit pot, que tenoit un Mouſſe, & lui en appliqua au front & aux joues. On le délia de la Ligne, & on le conduiſit à la bagne, ſur les bords de laquelle étoit poſé, dans des entailles, un bâton ſur lequel on le fit aſſeoir. A peine s'y fut-il placé que l'on retira preſtement le bâton, & le Pilotin ſe trouva le cul enfoncé dans l'eau, dont la bagne étoit à demi pleine. A cette bagne eſt auſſi ajuſté une corde, de maniere qu'en en tirant un un bout, au moment que le Catécume-

ne

ne enfonce dans la bagne, cette corde le saisit par le milieu du corps, & l'y tient assujetti, sans qu'il puisse s'en débarrasser, que lorsqu'il plait de lui donner le liberté. Dès que le Pilotin s'en trouva saisi, on lui barboüilla de noir & de rouge toute la tête & le visage: on lui versa au moins cinq ou six seaux d'eau sur la tête: puis on le laissa aller.

On en vint ensuite à deux Demoiselles Acadiennes, auxquelles le Vicaire demanda si elles étoient pucelles? elles répondirent, oui. Promettez-vous, leur dit-il ensuite, de ne pas manquer à la foi conjugale, si vous épousez un Marin. La promesse faite, il leur mit tant soit peu de noir au front, au nez, aux joues & au menton; & après leur avoir versé de l'eau sur la tête, elles se retirerent. La sœur de l'une des deux s'étoit cachée pour n'être pas exposée à recevoir de l'eau sur le corps. On la trouva, & l'on voulut la contraindre à venir recevoir le baptême; mais le Vicaire averti qu'il y avoit des raisons pour qu'elle ne s'exposât pas au batême de l'eau, lui dit qu'il se contenteroit de lui mettre des mouches aux visage. Elle se présenta, & il tint parole.

role. Deux femmes mariées ne furent pas baptiſées, parce que leurs enfans dans le bas âge qu'elles ne pouvoient pas abandonner, crioient & ſe cachoient par la peur que leur inſpiroient les figures grotiſque des gens de la ſuite du Seigneur Préſident de la Ligne.

Quelques autres furent enſuite baptiſés & barboüillés de noir & de rouge, mais on ne les fit pas placer ſur la bagne; parce qu'ayant commencé à jetter quelques ſeaux d'eau ſur les baptiſés, ceux-ci, pour avoir leur revanche en jetterent auſſi. Ceux qui avoient été moüillés, voulurent moüiller les autres; ce fut à qui plus en jetteroit; de façon que tous ceux qui ſe trouverent ſur le gaillard furent auſſi moüillés que s'ils étoient tombés dans la mer. On ne ſe contenta pas de s'inonder d'eau; ceux qui avoient été noircis frotterent leur viſage à celui des autres qui ne l'étoient pas; tout l'Equipage ou preſque tous furent ainſi barboüillés, & ils ne ceſſerent la farce, que lorsqu'ils en furent las. Ce contretems fit perdre au Bon-homme, & à ſa ſuite une partie du tribut, que lui auroient payé quelques uns de deux, qui ne furent pas baptiſés avec

avec les cérémonies ordinaires. Le reſte de la ſoirée ſe paſſa en danſes, & à différens jeux.

Cette farce eſt en uſage dans les Navires de toutes les Nations de l'Europe qui paſſent ſous la Ligne. Mais il n'y a pas d'uniformité déterminée pour les cérémonies uſitées en ce cas-là. Chaque Nation en imagine de conforme à ſon génie & à ſon caractere. Chaque Navire ſe comporte même dans cette occaſion, ſuivant le plus ou moins d'eſprit de ceux qui y préſident. Quelquefois celui qui bapriſe donne à chaque baptiſé un nom pris de quelque Baye, de quelque Cap, ou de quelque Morne remarquable ſur une Ile, ou ſur une côte; mais on tâche d'aſſortir ces noms de maniere qu'ils expriment le caractere, l'humeur, la figure ou l'inclination de celui, ou celle, à qui on le donne. En général on appelle cette cérémonie le *Baptême* ou le *rachat:* le baptême, à cauſe de l'eau dont on inonde ceux qui paſſent la Ligne pour la premiere fois; le rachat, à cauſe du tribut que payent ceux qui ne veulent pas être inondés Ce tribut eſt ordinairement volontaire de la part de celui qui paye. Quelque-

quefois ce ſont les farceurs-même qui l'impoſent, en gardant néanmoins la proportion convenable aux facultés des Tributaires. Quand ils n'impoſent pas le tribut en argent, c'eſt en vin, en eau de vie, en jambons, & autres choſes de cette eſpece; quand le Capitaine du Navire, qui n'en eſt pas plus exemt que les autres, paſſe la Ligne pour la premiere fois.

Lorſque le Navire dans ſa route ne doit pas paſſer la Ligne, mais ſeulement le Tropique, ceux des Equipages qui l'ont déja paſſé, ne voulant pas perdre ce droit de tribut, ſe ſont aviſés de nommer le Tropique, le *fils aîné du Bon-homme la Ligne, héritier préſomptif de ſes droits.* Ils jouent en conſéquence, au paſſage du Tropique, la même farce que les autres ſous l'Equateur. Ils ont même imaginé de faire cette cérémonie, quand un Navire double, pour la premiere fois, le Cap St. Vincent, pour paſſer le Détroit de Gibraltar. Les Navires qui vont à les pêche de la Morue, obſervent la même pratique, lorſqu'ils approchent du Grand banc de Terre-Neuve.

Les vents regnerent dans l'après-midi au S. E. & au S. E. $\frac{1}{4}$ S. aſſez bon petit frais.

frais. Sur le soir le tems devint un peu nébuleux; mais quelques petits grains & un peu de pluye le nettoyerent.

11 *Novembre.*

Pendant la nuit il a fait beaucoup d'éclairs sans tonnerre, & la mer étoit agitée d'un gros houl venant du S. E. Nous avons tenu la route au S. O. $\frac{1}{4}$ S. 4 deg. 30 min. S. elle nous a vallu par estime dans les 24 heures le S. O. 2 deg O.

Chemin	26 $\frac{1}{3}$ lieuës
Latit. estimée Sud	1 = 14.
— — observée	1 = 6.
Longit.	29 = 52.
Variation ortive N. O.	30 minutes.

A midi nous avons viré de bord, le Cap à l'E. $\frac{1}{4}$ N. E. Sur les six heures du soir, le vent étant revenu au S. E. nous avons repris notre route, en remettant bâbord amure. Quelques grains ont fait passer le vent du S. E. à l'E. S. E. bon frais ce matin.

12.

Nous avons fait route S. $\frac{1}{4}$ S. O. 5 d. a vallu le S. 5 deg. O.

Latit. obſervée Sud	1 = 46.
— — eſtimée	1 = 54.
Longitude.	29 = 56.
Chemin	26 li. $\frac{1}{3}$.

Continuation de beau tems, le vent à l'E. $\frac{1}{4}$ S. E. bon frais, la mer aſſez belle, quoiqu'avec un gros houl du S. S. E. ce qui nous a fait aller au plus près, à bonnes voiles.

13.

Ce matin, ſur les 8 heures, nous avons vû un de ces Oiſeaux nommés Frégate. Il a ſuivi le Navire, & a voltigé autour de la girouette, pendant près d'une heure. La Route a vallu le S. S. O. 5 deg. O.

Latitude obſervée	3' = 20.
— — eſtimée	3 = 27.
Longitude	30 = 28.
Chemin	38 li. $\frac{2}{3}$.
Variat. ortive N. O.	53 minutes.

Toujours vent à l'E. S. E. puis à l'E. bon frais, beau tems, mais la mer agitée d'un houl du S. E. qui a continué ce matin Lundi.

14.

Nous avons fait bonnes voiles, & gouverné au Sud cinq dégrés. L'eſtimé &

& l'obſervation ont fait ſoupçonner que les Marées, ou les Courans, portent ici au S. comme l'a remarqué l'Auteur du Voyage de l'Amiral Anſon. La route a vallu le S. 5 deg. O.

Latit. eſtimée Sud	5=6.
— — obſervée	5=20.
Longit.	30=39.
Chem. corr.	41 l. $\frac{1}{3}$.
Chemin eſtimé	33 lieuës.

Le bon frais a continué l'après-midi, de l'E. à l'E N. E. beau tems, la mer belle, & bonnes voiles, les bonnetes mêmes grayées, gouvernant au S. $\frac{1}{4}$ S. O.

Sur les 8 heures du ſoir, un oiſeau ſemblable à celui dont j'ai donné la figure Pl. II. fig 2. s'eſt laiſſé prendre à la main ſur ma Dunete. On l'a fermé dans une loge à poules.

15.

Ce matin un des Contremaîtres l'ayant tiré de ſa priſon, pour le mettre ſur ſon poing, l'oiſeau a pris ſon eſſor, & s'eſt envollé. Peu de tems après nous avons vû une Frégate; cet oiſeau a rodé autour de la girouette, & a paru la becqueter plus d'une fois. Même obſervation ſur

les Courans que le jour précédent. Route S. $\frac{1}{4}$ S. O.

Latitude eſtimée S.	7=6.
— — obſervée	7=20.
Longitude	31=3.
Chemin eſtimé	36 lieuës.
— — corrigé	40 $\frac{2}{3}$.

L'obſervation faite au coucher du Soleil a donné un degré de variation N. E. Continuation de bon frais de l'E. N. E. beau tems & la mer belle, nous avons gouverné au S. S. O. bonnettes, haut & bas, ainſi que ce matin Mercredi.

16.

A midi nous nous ſommes trouvés moins Sud que mon point, par la raiſon, ſans doute, dont j'ai parlé ci-devant. Route

Latit. obſervée	9=18.
— — eſtſtimée	9=12.
Longitude	31=57.
Chemin	40 l. $\frac{2}{3}$.

Variation eſtim. 2 deg. 30 min. N. E.

Toute la ſoirée le vent a continué à l'E. N. E. ſur le ſoir il a paſſé à l'E. S. E. Il a calmé enſuite, & nous avons continué notre route au S. S. O. avec un très-petit frais. Le tems étant enſuite devenu ſom-

ſombre, il s'eſt élevé un petit grain avec de la pluye. A midi aujourd'hui

17.

Nous eſtimions être par la

Latitude Sud	10=56.
— — obſervée	10=58.
Longit. eſtim.	32=38.
Route le S. S. O.	
Chemin	35 lieuës.
Variation 3 deg. N. E.	

28.

Depuis hier midi le vent a regné Eſt & E. S. E. bon frais, beau tems, la mer belle, toutes voiles dehors, même les bonnetes. L'obſervation a donné un différence conſidérable de l'eſtime.

Latitude eſt. Sud	12=56.
— — obſervée	13=6.
Longit. corrigée	33=32.
Chemin corrigé	44 l.
Route S. S. O.	
Variation occaſe Nord-Eſt 2 deg.	

Le vent a continué petit frais & variable de l'E. à l'E. S. E. beau tems mêlé de tems à autre de quelques petits grains, accompagnés d'un peu de pluye.

19.

L'obſervation nous a donné à midi 26 min. de différence. Route S. S. O.

Latit. eſt. S. 14=36.
—— obſ. 15=2. V^on. eſt. 2=30.
Long. corr. 34=22.
Chem. corr. 43 l.
— — eſtimé 32 l. $\frac{2}{3}$.

Juſques à préſent nous nous ſommes trouvés dans ce climat comme au mois de Mai en France, les matinées & les ſoirées même aſſez fraiches, malgré que nous ſoyons ſous la Zone torride. Nous n'avons eſſuyé aucunes de ces chaleurs brûlantes, dont tant de Voyageurs ſe plaignent dans leurs Rélations. Il eſt vrai que depuis que nous avons paſſé la Ligne équinoctiale, nous avons toujours eu au moins un peu de vent, que nous n'avons point été ſurpris de calmes, & que les nuages nous ont garantis des rayons du Soleil. Soit propreté, ſoit que notre Frégate fut neuve, nous n'avons pas été inquiétés de ces inſectes, dont parlent les mêmes Rélations. Il n'y a eu juſqu'ici aucun malade dans l'Equipage. Pour contribuer à entretenir la ſanté, tous les ſoirs, après-ſouper, on fait danſer

ſer les les Matelots ſur le gaillard d'arriere Ils ſont même ſi portés à la joye, qu'ils jouent à la main chaude, au cheval fondu, à faire courir la ſavate, & le ſiflet, ou enfin à quelque autre jeu, qui donne de l'exercice, & nourrit la gayeté. Quelques uns, aſſez comiques de leur naturel, s'habillent, ſe maſquent ſous des figures les plus groteſques, & ſe préſentent ſucceſſivement, on entrent par bandes, ſur le gaillard, où ils danſent des Menuets, des Contredanſes, des Gavottes Allemandes, Angloiſes & Matelotes. La plûpart ont appris ces danſes, pendant qu'ils étoient priſonniers de guerre dans les ports de la Grande Bretagne. Le plus grand nombre s'en eſt échappé aux riſques de leur vie, dans des Vaiſſeaux neutres, dans des bâteaux de pêcheurs, & même dans des petits canots, qu'ils enlevoient des ports. Pluſieurs m'ont aſſuré que les Anglois favoriſoient ces fuites, tantôt en traitant pour le paſſage de ces priſonniers avec les Capitaines des Vaiſſeaux neutres; tantôt en leur vendant leurs bâteaux. Quelques uns prêtoient des habits pour le déguiſement, d'autres avançoient de l'argent, d'autres en donnoient par chari-

té, d'autres enfin les chargeoient de lettres de recommandation pour leurs amis de Londres, on pour ceux des Ports où ils penſoient que ces Priſonniers pourroient s'embarquer avec moins de riſques. Ils faiſoient plus encore; pour leur faciliter un certain bien-être dans les priſons où ils étoient détenus, ils les encourageoient par des libéralités, payoient très généreuſement les petits ouvrages de main, que quelques-uns de ces priſonniers faiſoient. juſqu'à acheter d'eux des petites figures de la Vierge, de Saints &c. faites de bois, ſculptées auſſi mal qu'on peut le faire avec un couteau & un canif, & quand on ne l'a pas appris. Un de nos Matelots qui s'en mêloit, m'a dit plus d'une fois, qu'on les lui payoit la valeur d'un écu de trois livres, & qu'on lui recommandoit ſeulement de ne s'en pas vanter parmi les Anglois. Belle leçon d'humanité & de charité!

La gayeté & la propreté ſont des choſes auxquelles les Capitaines devroient donner beaucoup d'attention. Elles ne contribuent pas peu à prévenir toutes les maladies, qui affligent ordinairement les Marins. C'eſt dans la même vûë, que l'on

l'on doit toujours mêler un peu de vinaigre dans l'eau qu'ils boivent journellement; & que l'on met dans un tonneau, nommé *charnier.* On mettoit celle de la chambre, ou que l'on ſervoit à la table des Officiers, dans de grands vaſes de terre, au fond deſquels on avoit mis des petits cailloux à la hauteur d'un demi-pié on davantage. Après qu'elle avoit été tranſvaſée des tonneaux dans ces grands vaſes, nommés *jarres*, expoſés à l'air ſur le gaillard, ou auprès, on les y laiſſoit dépurer pendant trois ou quatre jours, avant que d'en boire. On prétendoit que ces cailloux en attiroient le limon.

Il eſt bon d'obſerver que l'eau que nous avons embarquée à St. Malo, n'a pas ſouffert la moindre altération, comme il arrive ordinairement entre les deux Tropiques. Le biſcuit s'eſt également très-bien conſervé. Il n'y a eu que quelques choux marinés, & quelques petits tonneaux de daubes de veaux, qui ayent été un peu gâtés: ce qui, vraiſemblablement, doit être plûtôt attribué au défaut d'apprêt qu'au climat des Tropiques.

20.

Le vent a continué à l'E. N. E. & à l'E. ce matin Dimanche 20. la mer belle, toutes les voiles dehors, faisant route du S. S. O. du compas. A huit heures du matin nous avons pris un Marsouin, pesant environ 100 livres. Je l'ai peint au naturel, sans cependant garder de proportion pour sa grandeur. On le voit à la figure I. Planche II. On nous en a servi un plat à diner, & je l'ai trouvé, ainsi que plusieurs autres convives, beaucoup moins mauvais que l'on ne le disoit *) J'a-

*) Plusieurs regardent le Marsouin, comme une espece de Baleine, & le nomment aussi *Soufleur*. Il y en a différentes especes. Les uns ont le dos gris presque noir, & le ventre d'un gris beaucoup plus clair. D'autres sont d'un gris presque blanc, ce qui leur a fait donner le nom de *Marsouins blancs*. Ceux que nous avons pris, & dont je donne ici la figure, avoient la tête faite, non comme le grouin d'un cochon, mais presque semblable à la tête d'un oiseau, revêtue d'une peau épaisse & grise, ainsi que le bec armé d'un bout à l'autre de dents aigues, blanches & de la forme de celles du brochet. Ils avoient une ouverture (A) sur la tête par laquelle ils lançoient de l'eau, après quoi, il en sortoit de l'air, qui rendoit un son à peu-

J'avois fait l'anatomie de la tête & des nageoires, que je voulois conſerver. Mais les ayant ſuſpendues ſur nos Dunetes, près du bâton de Pavillon, quelques Matelots, en faiſaut la manœuvre, les firent, par mégarde, tomber à la mer. A midi la hauteur priſe a donné.

Latit. obſervée Sud	16 = 44.
— — eſtimée	16 = 43.
Longitude corr	35 = 10.
Route eſtimée le S. S. O.	4 deg. O.
Chemin -	37 lieuës $\frac{1}{3}$.
Variation eſtim.	3 deg. N. E.

De

à peu près ſemblable au grognement d'un Cochon. Leur queuë étoit diſpoſée horiſontalement, contre l'ordinaire des autres poiſſons, chez qui elle eſt perpendiculaire, quand ils ſont poſés ſur le ventre. Elle ſert ſans doute de point d'appui au Marſouin pour s'élancer ſi haut hors de l'eau, & lui donner la facilité de faire en l'air les tours de broche, dont j'ai parlé dans un autre article. Il leur ſuffit, pour cela, de s'appuyer plus ſur un côté de la queuë que ſur l'autre, en s'élançant. De cette diſpoſition de leur queuë vient apparemment auſſi leur maniere de nager, comme s'ils ſortoient de l'eau, & s'y replongeoient à l'alternative. Celui, dont je donne ici la déſcription, (& tous ceux que nous avons pris lui reſſembloient,)

eſt,

De l'E. N. E. où le vent avoit regné depuis midi, il a paſſé au Nord, bon petit frais, beau tems, mais la mer agitée d'un aſſez gros houl venant du Sud-Eſt.

Ayant apperçu un changement de couleur dans l'eau de la mer, on a pris le parti de jetter la ſonde: précaution d'autant plus néceſſaire dans les parages où nous ſommes, que l'on ne peut gueres compter ſur les Cartes. Les Hollandoi-

eſt, je penſe, de l'eſpece de ceux que l'on nomme *Moine de Mer*. Car la partie autérieure de la tête ſe termine en bourlet près de la racine du muſeau, ou bec, & y forme comme les bords d'un coqueluchon. Il a le dos noirâtre & le ventre d'un gris de perle, un peu jaunâtre, moucheté de taches noires & d'autres gris de fer. Il a trois nageoires arquées & très-épaiſſes, une ſur le dos, deux autres ſous le ventre. Elles ſont, ainſi que la queuë, recouvertes d'une membrane, ou peau groſſe, & épaiſſe, laquelle enlevée, laiſſe apercevoir cinq cartilages blancs, diſpoſés comme les doigts de la main, & articulés en phalanges.

Les Marſouins vont preſque toujours en troupes, & nagent de front, comme s'ils étoient rangés en ordre de bataille. Il ſemblent aller chercher le vent. Nous avons remarqué qu'ils prenoient

doiſes rapprochent les côtes du Breſil à l'Eſt près de 60 lieuës plus que les Cartes Françoiſes. Nous nous trouvons d'ailleurs, ſuivant notre eſtime, & la hauteur du Soleil obſervée, au travers, ou bien près des bancs de rochers & de gravier nommés los Abrollhos, dont la longueur, la largeur & le giſſement ne ſont pas aſſez exactement connus, ni déterminés dans les Cartes, pour que l'on puiſſe s'y fier.

On jetta donc la ſonde, ſur les 7 heures $\frac{1}{2}$ du ſoir. Nous filâmes cent-trente-cinq

noient toujours leur route du côté d'où le vent s'élevoit peu de tems après qu'ils avoient paſſé. Il n'eſt point de poiſſon qui ait, peut-être autant de force que le Marſouin, proportionellement à ſa groſſeur. Dans le nombre de ceux que nous avons harponnés, deux ou trois ſe ſont débaraſſées du harpon, ſoit en ſe déchirant le dos, ſoit en briſant le harpon-même; quoique la barre de fer, dont il étoit compoſé, fût groſſe comme le pouce. Ceux que nous avons pris ont toujours forcé cette barre, & l'un d'eux l'avoit tordue, comme le commencement d'une vis. La chair de ce poiſſon exhale une odeur ſi forte & ſi tenace, que mes mains, après l'anatomie que j'en ai faite, ont conſervé cette odeur plus de trois jours, quoique je les euſſe lavées bien des fois avec du vinaigre. Il en eſt de même de celle du Requin.

cinq braſſes de ligne, ſans trouver de fond. Un moment après, un troiſiéme de ces oiſeaux, dont j'ai donné la figure dans la Pl. II. fig. 2. & que je croit être un de ceux que l'on nomme *oiſeaux du Tropique*, vint ſe poſer ſur le bâbord du gaillard d'arriere, où on le manqua. Il fit le tour du Navire, & s'étant poſé à bâbord ſur le gaillard d'avant, un Matelot l'y prit à la main. On l'enferma dans une loge de la cage à poules, dans le deſſein de lui attacher le lendemain un ruban au Col, ſur lequel on ſe propoſoit d'écrire: *j'ai été pris ſur la Frégate Françoiſe l'Aigle le* 20 *Novembre* 1763. *à la hauteur* de 16 deg. 44 min. longitude 35 = 10, & remis en liberté *le* 21 *au matin.* A minuit on a ſondé une ſeconde fois, ſans trouver de fond.

21.

Ce matin lundi 21. ſur le ſix heures ½, un des Maîtres ayant voulu examiner l'oiſeau pris la veille, ne l'a pas tenu avec aſſez de précaution; il lui a échappé, & nous a privé du plaiſir que nous aurions en de lui attacher le ruban dont j'ai parlé. Depuis que nous avions donné la liberté au ſecond de cette eſpece d'oiſeaux, tous

les

soirs sur les huit heures, il en venoit un roder & voltiger autour de nos Dunettes. A midi la route à vallu par estime le S. S. O. 4 deg. 30 m. O.

Latitude estimée Sud 18=33.
Longitude — 36=7.
Chemin 40 li. $\frac{1}{3}$.
Variation estimée 4 deg. 30 min. N. E.

De l'Est-Nord-Est le vent a passé au N E. bon frais, avec un tems sombre, & la mer assez belle. Ayant encore reconnu du changement dans la couleur de la mer, dès le matin du même jour 21, & ayant continué toute la journée, on a jetté la sonde à huit heures du soir. A 35 brasses on a trouvé fond, & la sonde a raporté du corail, des morceaux de coquillages & de la pierre pourrie. A dix heures on a sondé de nouveau, & l'on a trouvé même fond à 30 brasses. A minuit aujourd'hui

22.

On a sondé sans trouver fond: à deux heures encore sondé, & à 40 brasses même fond que ci-devant. A 4 heures, sans fond. Le Banc des Abrolhos s'érend plus au Sud que ne le marque la Carte Françoise.

Il

Il faut obſerver que l'Auteur du Voyage de l'Amiral Anſon, ſe trouvant dans la même latitude & même longitude eſtimées, avoit ſonde & trouvé même fond que nous, ce qui nous a un peu ſervi de renſeignement. Cette différence de ſonde ſucceſſive avec fond & ſans fond eſt d'autant plus à remarquer, que nous n'avions pas changé de route à l'eſtime d'une demi-lieuë; que depuis midi nous faiſions la route du S. O. du compas, juſqu'à ſept heures & trois quarts que nous avons ſondé: enſuite celle de S. $\frac{1}{4}$ S. O. juſqu'à dix heures, puis celle du Sud juſqu'à minuit, que nous ſommes revenus au S. S. O. après avoir fait deux lieues deux tiers; à deux heures trouvé fond, & à quatre, faiſant même route, & même chemin de cinq à cinq mille & demi par heure, ſans fond.

A midi nous avons obſervé le Soleil au Zenit, & nous n'avons pu qu'eſtimer la hauteur. Nous avons même obſervé quelques minutes après que nous avons eu dépaſſé le Soleil, & lorſque nous avions l'ombre au Sud. On a donc eſtimé

La

La latitude Sud 19=48.
— — observée 20=11.
Longitude 37=4.
Chemin estimé 30 li. $\frac{1}{3}$.
Route S. O. $\frac{1}{4}$ S. 3 deg. O.

Environ les trois heures après-midi, nous avons fait signal à un Navire que nous voyions depuis quelques heures, parce que nous pensions que ce pouvoit être la Corvette le Sphinx. Il sembloit venir à nous, & faisoit route O. S. O. Alors nous avons diminué de voiles pour l'attendre. Mais voyant qu'il ne répondoit pas au signal, & ayant observé qu'il n'avoit que deux mâts, nous avons jugé que c'étoit un Senau Négrier, qui alloit à Rio-Janeyro. Le vent étoit au N. E. bon frais & beau tems, quoiqu'un peu sombre. Nous avons tenu la route du S. O. jusqu'à neuf heures du soir, que nous sommes revenus au S. O. $\frac{1}{4}$ S. A minuit nous avons sondé, sans trouver fond. A quatre heures, nous avons fait route au S. O. $\frac{1}{4}$ O. & à sept heures du matin, aujourd'hui

Mercredi 23 Novembre.

Nous avons vû la Terre du Bresil à 6 heures du matin dans l'Ouest & O. N. O.

environ à quinze lieues de distance. Nous sommes alors revenus au vent, pour accoster cette Terre; mais, à dix heures, le tems s'étant engraissé, nous l'avons perdue de vûë. La mer nous ayant aussi paru changée, nous avons sondé & trouvé fond de sable fin à quinze brasses. A onze heures sonde de rechef, & trouvé même fond. A midi la route a vallu par estime le S. O. $\frac{1}{4}$ O. 2deg 15 min. O.

Latitude estimée Sud	21 = 34.
— — obs. douteuse	21 = 8.
Longitude est.	38 = 56.
Longitude corrigée,	43 = 0.
Chemin estimé	40 li. $\frac{2}{3}$.
— — corrigé	54 -

En pointant la carte on s'est trouvé à soixante-dix lieuës éloignés de la côte du Bresil, Est & Ouest de la pointe de Sud de l'entrée de la Riviere du Saint Esprit, en suivant la longitude corrigée. Nous avions alors vûë de terre: & nous nous trouvons cependant soixante lieuës plus Ouest que l'estime: ce qui confirme les observations de l'Auteur du Voyage de l'Amiral Anson, que les marées portent sur le Sud-Ouest. Il est donc très-à propos de se défier de ces marées, ainsi que des

Car-

Cartes, ſurtout de la Françoiſe depuis la Ligne juſqu'à Rio de la Plata.

Notre premiere ſonde pourroit bien avoir été faite ſur un banc de ſable, qui n'eſt pas marqué dans la Carte Françoiſe, au large de terre, mais que l'on trouve dans la Carte Hollandoiſe de Wan-Culen, marqué *bon fond*, à 15 ou 16 lieuës au large. C'eſt celui où nous avons ſondé à dix & à onze heures. Celle de Peter-Goos eſt plus ſure; une de Mr. Buache eſt encore meilleure.

Le vent étant enſuite du N. N. E. venu au N. E. bon frais, avec un tems brumeux, une mer très-groſſe & brouillée, nous avons ſondé de quart-d'heure en quart-d'heure, & ſur les trois heures ne trouvant que neuf braſſes, nous avons mis le Cap au S. $\frac{1}{4}$ S. O. Le fond ayant encore diminué, nous ſommes revenus juſqu'au S. $\frac{1}{4}$ S. E. pendant une demie heure, mais voyant que la mer diminuoit encore de profondeur, & que nous ne trouvions plus que ſix braſſes d'eau, quoique nous portions au large, nous avons arrivé, & mis le Cap au S. S. O. Alors la profondeur a augmenté peu à peu, de maniere qu'à cinq heures nous

avions 25 braſſes d'eau même fond de ſable, couleur de ſon, mais un peu plus vaſeux que ſur le haut du banc. A 8 heures, nous avons mis en travers & ſondé par 35 braſſes, fond de ſable très-blanc & brillant. A dix heures, 40 braſſes, fond de coquillages pourris & un peu de corail.

24.

Quoique la derniere ſonde nous eût preſque tirés de l'inquiétude où nous étions, par l'erreur des Cartes ſur le giſſement des Côtes du Breſil, & l'omiſſion de ce banc de ſable, ou haut fond que nous venions de trouver, nous avons cru devoir continuer à ſonder pour plus grande ſûreté. Ainſi à minuit nous avons trouvé à cinquante braſſes, même fond, mais ſans corail. A 4 heures, 60 braſſes même fond que le dernier; à cinq heures & demie, nous avons couru ſur le S. O. juſqu'à midi.. Ce haut fond eſt les Baſſes de St Thomas, fort dangereuſes de mauvais tems. Elles mettent 16 à 17 li. au large, & le haut du Banc n'a que 3 ou 4 braſſes d'eau. Il y a paſſage près de terre. Les Navires Portugais, qui font le Caboтage de la côte du Brèſil, & qui en ſont pra-

pratiques, paſſent en terre de ces Baſſes; mais il eſt arrivé à pluſieurs d'y toucher.

Le fond entre la terre & ces Baſſes eſt de ſable comme criſtal pilé, & ſur le Banc il eſt de pierre pourrie.

Il eſt bon de remarquer que la Carte Hollandoiſe dont j'ai parlé ci-devant, ne donne pas aſſez d'étendue au banc de ſable, qui y eſt nommé *Bon-fond*, & qu'il ſe prolonge juſques par les 23 degrés de latitude. J'ignore ſon étendue de l'E. à l'O. A midi la route a vallu, par eſtime, le S. S. O. 2 deg. O.

Latitude eſt. Sud	23 = 24.
— — obſervée	23 = 52.
Chemin eſtimé	44 li.
— — corrigé ſuivant la hauteur	60 li. $\frac{2}{3}$.

Par où l'on pent voir combien les Marées & les Courans portent au Sud & à l'Oueſt. Hier à ſix heures du ſoir, le Cap ſaint Thomé nous reſtoit à peu près au N. O. du compas à 14 ou 15 lieuës.

Longit. eſt. depuis mon relevement d'hier 44 = 13.

Le vent a regné au N. N. E. grand frais, le tems ſombre & couvert, & nous avons fait route le Cap au S. O. juſqu'à ſix heures du matin aujourd'hui

Vendredi 25.

Alors nous avons gouverné à l'O. S. O. Hier à ſept heures du ſoir, nous ſondâmes, & nous ne trouvâmes pas de fond à 80 braſſes. Aujourd'hui à midi, la route a vallu le S. O. $\frac{1}{4}$ O. 5 deg. S.

Latitude eſtimée Sud	25 = 10.
— — obſervée	25 = 32.
Longitude eſtimée	42 = 21.
— — corrigée	42 = 29.
— — ſuivant la terre vûë	46 = 29.
Chemin eſtimé	46 li. $\frac{2}{3}$.
— — corrigé	52.
Variation occaſe Nord-Eſt	8 d. 30 m.

Le vent a paſſé au N. E. petit frais, le tems parfois un peu couvert, & nous avons fait la route de l'O. S. O.

26.

Depuis quatre heures du matin, il a fait calme juſques à ſix. On a profité de ce calme pour ſonder, & l'on n'a pas trouvé fond. Un petit vent s'eſt levé du Sud,

Sud, & a soufflé jusqu'à huit heures. Il a sauté ensuite à l'E. N. E.

Latitude estimée Sud 25 = 42.
Longitude estimée 43 = 25.
— — corrigée 47 = 26.
Chemin corrigé 19 li. $\frac{1}{2}$.
Route suivant le Compas O. $\frac{1}{4}$ S. O.
Variation occase N. E. 10 d. 30 m.

Jusqu'à huit heures du soir le vent a regné de l'E. N. E. au N. E. petit frais. Il a fraîchi ensuite jusqu'à minuit, avec beau tems, & la mer belle.

Dimanche 27.

Après un calme de peu de durée, le vent a passé du N. E. au N. & puis au N. N. O. petit frais, jusqu'à huit heuree du matin. Nous avons sondé trois fois pendant la nuit. A dix heures, sans trouver fond; à minuit, fond de sable gris à 90 brasses. A deux heures, 85 brasses fond de sable gris un peu vaseux. Route O. S. O. 2 deg. S.

Latitude estimée Sud 25 = 59.
— — observée 26 = 37.
Longitude estimée 44 = 59.
— — corr. suiv. la terre 48 = 59.
Chemin 46 li. $\frac{1}{3}$.

De-

Depuis midi juſqu'à 8 heures du ſoir le vent a regné du N. E. bon frais. Le vent eſt enſuite un peu tombé, & il faiſoit preſque calme à quatre heures du matin Lundi.

Un calme plat a ſuccédé juſqu'à ſix heures. Alors il s'eſt élevé un petit frais, qui s'eſt augmenté à dix heures, avec beau tems, & la mer aſſez belle, mais agitée d'un houl du N. E.

Au Soleil couchant, quoique l'horiſon fut un peu gras, nous avions vû la terre devant nous. En faiſant toujours route, nous avons ſondé à ſept heures du ſoir, & nous avons trouvé, à trente-cinq braſſes, fond de vaſe molle, griſe-noirâtre, mêlée de quelques petits coquillages. A minuit ſondé encore, 31 braſſes, même fond. Depuis la premiere ſonde, nous, étions reſtés ſous les deux huniers & les voiles en pointe juſqu'au jour, le Cap au N. O. $\frac{1}{4}$ O. Au jour, nous avons fait de la voile, mais il ventoit peu. Au Soleil levant, nous avons vû la terre ſe prolonger, & nous avons gouverné deſſus, pour la reconnoitre. A huit heures,

28. J'ai

28.

J'ai reconnu un Islot, que quelques ques Cartes nomment *Aracari*. Il nous restoit au N. O. 5 deg. O. du compas, distant d'environ cinq ou six lieuës. Alors la pointe que j'ai pu distinguer la plus près de nous, étoit la pointe qui s'avance le plus à l'Est dans cette partie, formant une Presqu'Ile. Elle nous restoit à l'O. $\frac{1}{4}$ N. O. du compas, distante d'environ 3 lieuës. Route depuis hier midi, par estime, l'O. $\frac{1}{4}$ S. O.

Chemin estimé 19 li.
Latitude est. S. 26=57.
— —observée 26=58. Variat. occase
Longit estimée 45=58. 10=30m. N.E.
— du relevem. 49=58.

Ce qui quadre très-bien avec la vue de terre à midi.

Nous avons ensuite continué la route du S. E. $\frac{1}{4}$ S. jusques à quatre heures, avec un vent de Nord au N. N. E. bon frais, beau tems & la mer un peu houleuse. Un Orage formé dans le Sud nous a donné des éclairs & un peu de tonnerre. Le vent est ensuite tombé, &

il a paſſé du Sud au Sud-Sud-Oueſt; où il a reſté toute la nuit, en calmiole.

Le 28. A huit heures du ſoir j'ai relevé la pointe du Sud de l'Ile de Gal, à O. S. O. la pointe du Nord de l'Ile Ste. Catherine au Sud-Oueſt. Nous avons enſuite couru dehors, le Cap à l'Eſt quart Sud-Eſt, puis au Sud-Eſt, juſqu'à quatre heures du matin du Mardi

29.

Suivant mon eſtime, nous étions deux lieuës plus au large qu'hier au ſoir à huit heures. Ayant fraîchi vers les quatre heures & demie, nous avons viré le Cap à O. $\frac{1}{4}$ S. O. & O. S. O. pour accoſter la terre. Mais voyant qu'à peine pouvions-nous doubler l'Ile de Gal, à huit heures nous avons fait un bord au large d'environ deux lieuës; enſuite reporté à terre. A midi nous étions entre l'Ile de Gal & la pointe de celle de Ste. Catherine. Le vent étant toujours du Sud au Sud-Sud-Oueſt, nous nous ſommes trouvés dans la néceſſité de faire pluſieurs petits bords, pour gagner le moüillage, où nous ſommes arrivés à

qua

quatre heures après midi, par les ſix braſſes d'eau, fond de vaſe verte très-coulante.

Marques du Moüillage.

Affourché Sud-Sud-Eſt & Nord-Nord-Oueſt.

Dans cette Baye, qui forme un Canal autour de l'Ile St. Catherine, il y a trois Forts, & une batterie de Canon près du goulet, en arrivant à la Ville du côté de notre moüillage. Le premier Fort ſe préſente à bâbord en entrant dans la Baye. Il eſt placé ſur une pointe de l'Ile, en dedans d'un petit llot nommé *l'Ile aux Perroquets*, au Nord-Eſt $\frac{1}{4}$ Eſt, & à l'Eſt Nord-Eſt. On le nomme *le Fort de la pointe groſſe*. Un peu plus avant, & preſque vis-à-vis, eſt le ſecond Fort, ſur un llot, près de la terre ferme, au Nord-Oueſt $\frac{1}{4}$ Nord du Compas. On l'appelle, le *Fort de l'Ile Sainte-Croix*. En entrant il ſe préſente bien, bâti en terraſſes, ſoutenues par des arcades. Le Commandant y fait ſon ſéjour. Le troiſieme Fort plus avancé du côté de la Ville, eſt auſſi placé ſur un Ilot, diſtant preſqu'également de la terre-ferme, & de l'Ile: On le nom-

me

me, le *Fort de l'Ile Ratonne*. On voit les plans de ces Forts dans la Pl. IV. Nous étions mouillés entre ces trois Forts; & le Commandant nous fit entendre par des ſignaux, que c'étoit le meilleur mouillage: Il avoit ſes vûës; car le mouillage un peu plus avancé du côté de la terre ferme, eſt beaucoup plus commode.

En entrant dans la Baye, nous apperçûmes le pavillon Portugais au milieu des bois, élevé au deſſus des arbres, ſur une hauteur de l'Isle, & placé de maniere qu'il peut être vû des deux premiers Forts. On arbore ſans doute ce pavillon dès que l'on apperçoit quelque Navire en mer, pour en donner avis aux aux Forts qui ſont dans la Baye. Car nous le vîmes arborer, & on le retira, après que que nous eûmes mouillé, & ſalué le Fort de Ste. Croix.

Avant que d'affourcher, étant au travers de ce Fort, lequel ainſi que les deux autres, avoient arboré le pavillon Portugais, nous avons mis notre Canot à la mer, pour conduire au Fort Mr. Alexandre Guyot, notre ſecond Capitaine, qui ſçait la langue Portugaiſe, ſaluer le Commandant, & lui

& lui demander, ſi, au ſalut de notre Canon, il nous rendroit le ſalut coup pour coup. Le Commandant a fait accompagner Mr. Guyot à ſon retour, par un Officiers de la Garniſon du Fort, pour nous rendre la politeſſe, & voir qui nous étions. Dès qu'ils ont été rendus à bord, nous avons mouillé, & ſalué le Fort de neuf coup de canon, qui nous ont été rendus en même nombre. L'Officier a ſoupé & couché à bord, pour aller le lendemain avec Monſieur Guyot ſaluer le Gouverneur de cette partie du Breſil, qui fait ſa réſidence dans une petite Ville, ſituée au fond d'une anſe de l'Ile St Catherine, à cinq lieuës au Sud de notre mouillage, & lui demander la permiſſion de faire de l'eau & du bois. Le ſoir même, le Commandant du Fort de Ste. Croix nous envoya des rafraichiſſemens; & le lendemain dès les quatre heures du matin, Mr. Guyot partit avec l'Officier dans notre grand canot.

Le Gouverneur, nommé Don Antonio Franciſco de Cardoſo y Menezes y Souza, Colonel & Chevalier de Chriſt; d'une très illuſtre famille de Portugal, fit un accueil très gracieux à Mr. Guyot, & accorda tout ce que nous demandions.

No-

Notre canot partit de la Ville ſur les neuf heures du matin, & ne pût être de retour qu'à ſept heures du ſoir, à cauſe des vents contraires.

Dès que les habitans de la côte eurent apperçu notre Frégate à l'ancre, trois ou quatre vinrent à bord, dans des Pirogues, *) nous apporterent des citrons, des oranges, & quelques choux. Le Commandant du Fort de Sainte Croix s'en étant apperçu, envoya des ordres dans toutes les Caſes **) avec défenſe de porter quoique ce fût à notre Frégate, & mê-

*) C'eſt une ſorte de bateau fait d'un ſeul arbre creuſé, dont les Sauvages de l'Amérique méridionale ont accoûtumé de ſe ſervir. Certaines grandes pirogues ont des planches ajoûtées, ſurtout au derriere, pour en élever les bords. Quelquefois ils y peignent des figures de Sauvages ou des groteſques. J'ai vû juſqu'à douze hommes dans une de ces pirogues, que quelques uns nomment auſſi *piragues*. On dit qu'il y en a de grandes, qui portent juſqu'à cinquante perſonnes, avec leurs munitions de guerre & de bouche.

**) Les Caſes dont je parle, ſont des bâtimens, qui n'ont que le rez de chauſſée, comme les maiſons de

& même d'en approcher; de nous rien vendre, ni acheter de nous. Il envoya auſſi des Soldats dans les Caſes les plus voiſines, pour obſerver la conduite des habitans à cet égard, & pour nous empêcher de nous répandre dans les environs. Il nous faiſoit à l'extérieur mille proteſtations de bienveillance, & n'étoit pas avare de politeſſes.

Sans doute que dès le moment de notre arrivée, il avoit dépêché une pirogue au Gouverneur pour lui en donner avis. Le lendemain matin, pendant que Mr. Guyot étoit en route pour aller voir le Gouverneur, l'Oïdor, ou Chef de la Juſtice, arriva à bord de notre Frégate, pour faire un procès-verbal de notre mouillage, de la qualité & notre Navire, & des motifs qui nous avoient amenés. Mr. de Bougainville le ſatisfit ſur tous ces

de nos Payſans de France. Ils ſont ordinairement couverts de cannes & de feuilles de Bananiers, ou d'autres grandes feuilles d'une eſpece de canne ou de roſeau. Il n'y a pas communément de cheminée. Les Négreſſes Eſclaves apprêtent les mêts ſur un feu allumé au milieu de leur appartemcnt: de façon que la fumée s'y répand par tout.

ces articles, & il repartit environ midi. Nous le saluâmes, à son départ, de sept coups de canon, que le Fort de Ste Croix nous rendit aussitôt.

Après le diner, Mr. de Bougainville accompagné de Mrs. de Nerville, de Belcourt & L'huillier de la Serre, fut voir la Commandant de ce dernier Fort. Ils y trouverent un Officier général de Rio Janeyro, détenu prisonnier depuis quatre ans, avec défense au Commandant lui laisser mettre le pied hors du Fort, pour n'avoir pas exécuté ponctuellement les ordres qu'il avoit reçus de la Cour de Lisbonne au sujet de l'expulsion des Jesuites du Bresil, & pour les avoir favorisés. Ce Prisonnier a pour Intendant de ses affaires, & pour Sécretaire, un Portugais, homme d'esprit, qui avoit été Page d'un Ambassadeur de Portugal en France, & avoit demeuré quatre ans à Paris. Il fut charmé de revoir des François, & se fit un plaisir de servir de Truchement à Mr. de Bougainville. L'attachement qu'il avoit pour cet Officier prisonnier, lui avoit fait sacrifier sa liberté, il s'étoit enfermé avec lui & lui tenoit compagnie. Cet Intendant accompagna Mr. de

de Bougainville, & les autres à leur retour. Dans le narré qu'il nous fit des causes de la détention du Prisonnier, il le disculpa autant qu'il put, & nous dit en présence même de deux autres Officiers, venus à bord avec lui, qu'il étoit coupable à la verité de n'avoir pas exécuté les ordres de sa Cour, aussitôt qu'il les eût reçus; mais que l'Archevêque, qui favorisoit les Jésuites, l'en avoit empêché, assurant qu'il avoit reçu des ordres contraires: & que lui, Officier Commandant, ne devoit pas conséquemment exécuter les siens, qu'il n'en eût reçu la confirmation. Soit par respect pour l'Archevêque, soit par d'autres motifs que j'ignore, il mit trop de délai dans l'exécution, & en fut puni par la perte de sa liberté. Il voulut engager Mr. de Bougainville de se charger d'un Mémoire justificatif, pour le remettre à l'Ambassadeur de Portugal en France, après notre retour, pour le faire passer de là à la Cour de Lisbonne. Mais je pense qu'il n'a pas été donné à Mr. de Bougainville.

Lorsque Mr. Alexandre Guyot fit sa visite au Gouverneur, celui-ci l'invita, & le pria d'inviter de sa part à diner pour le

lendemain, Mr. de Bougainville & les Officiers ainſi que les principaux Paſſagers de notre Frégate.

Nous partimes donc dès le matin Jeudi 1 Décembre, Mrs. de Bougainville, de Nerville, de Belcourt, Lhuillier, Alexandre Guyot, & moi, & nous nous rendimes, ſur les une heure & demie après midi, à la Ville, dont le nom Portugais, s'interprête en François, *Notre Dame de l'exil*, ou *la Vierge exilée*.

Preſque tous les Officiers de la Garniſon étoient venus au devant de nous ſur le bord de la mer, pour nous recevoir. Ils nous accueillirent à la deſcente de notre canot, avec toute la politeſſe imaginable, & nous accompagnerent juſqu'au Gouvernement, au milieu de beaucoup de peuple.

Le Gouverneur vint nous recevoir à la porte extérieure, & nous introduiſit dans une grande ſalle, où nous trouvames le couvert mis, & la table ſervie. Le Gouverneur, ſon fils *) qui parle aſſez bien le

*) Ce fils étoit Capitaine dans le Régiment du pere, & l'un des quinze enfans qu'il nous dit avoir

le François, le Major de la Place qui en ſçais aſſez pour ſe faire entendre, l'Oidor, deux autres Officiers & un Pere Franciſcain, dînerent avec nous. Beaucoup d'autres Officiers de la Garniſon ſe tinrent debout, & quelques uns nous ſervirent. Ces Officiers *ſervans* le font, ſuivant le dire d'un Officier de la Garniſon du Fort de Ste. Croix, pour faire leur cour au Gouverneur, qui les invite tour à tour à manger avec lui; & ils ſe ſervent les uns & les autres.

Les mets étoient apprêtés à la mode du Pays, aſſez mal pour des François. La ſoupe ſe mangeoit à la fourchette, auſſi ne ſervit-on pas de cueillers. C'étoit une eſpece de colle ſolide. Le pain, des plus mau-

avoir eus, non de ſon épouſe légitime, car il n'a jamais été marié, mais d'une ou pluſieurs Maitreſſes. Ses autres enfans vivans ſont à Lisbonne, où ils ont, ſuivant les loix, les mêmes honneurs & les mêmes prérogatives que les enfans nobles & légitimes. Les bâtards y ſont, dit-on, Gentilshommes nés. Une des filles de ce Gouverneur a épouſé un des Miniſtres de la Cour de Portugal, & un autre de ſes fils y occupe une des premieres places.

mauvais, gris, lourd, gras ou, plûtôt une pâte, ayant la forme d'un petit pain rond d'environ trois pouces de diametre, & d'un pouce & demi de hauteur, dont la superficie n'étoit qu'un peu desséchée, & avoit à peine senti le feu. L'intérieur n'étoit pas oeilleté, & ressembloit à cette bouillie consolidée de blé noir qui fait la nourriture de beaucoup d'habitans du Limosin, où on la nomme *gallette*.

L'entremets étoit composé de beaucoup de plats, tous apprêtés au sucre. Ils en mettent presque dans toutes les sausses, ainsi que du Cartame, ou fleur de Saffran bâtard. Les assiettes étoient d'étain, mal écurées, & d'une forme antique. Les couverts d'une très ancienne mode, mais d'argent, & très-pesans, ainsi que les plats, & quelques vases pour boire, ayant la forme d'un cylindre octogone, haut de sept à huit pouces. On nous servit d'abord à boire dans de très petits verres, semblables à ceux où l'on buvoit autrefois de la liqueur, montés sur un pié très élevé, & dont la coupe se termine en pointe par le bas. Comme avec de tels vases il eut fallu boire un coup au moins à chaque morceau que l'on mangeoit, j'en de-

demandai un plus grand, pour pouvoir y mêler de l'eau avec le vin. Alors on m'apporta un de ces cylindres d'argent, plein d'eau & de vin. Une autrefois on me servit plein un grand gobelet de criſtal, le ſeul qui parut, & qui tenoit près d'une bouteille, meſure de Paris. Les autres convives furent ſervis de même. Ces grands vaſes paſſoient de l'un à l'autre juſqu'à ce qu'il n'y reſtoit plus de liqueur. Le vin étoit de Porto; & très-bon.

Après le diner on fit lever la nape; on reſta autour de la table, pour prendre le caffé, & faire la converſation. Je m'apperçus alors que le Pere Franciſcain n'étoit plus dans la compagnie. Mon deſſein étoit de l'accoſter pour raiſonner avec lui ſur le Pays, & ſur ſes habitans, dans la perſuaſion que, lui ignorant la langue Françoiſe, & moi la Portugaiſe, je pourrois converſer avec lui en Latin. Je communiquai mon deſſein au fils du Gouverneur: je lui demandai pourquoi ce Pere Franciſcain s'étoit retiré. Il me répondit que j'avois dû m'appercevoir, dès notre arrivée, que ce Pere affectoit de s'éloigner de moi, parce qu'il avoit prévû mon deſſein; que ne ſachant pas le Latin,

il avoit mieux aimé ne pas ſe trouver avec moi, que d'avoir la confuſion d'ignorer cette langue. Cependant, ajouta-t-il, c'eſt un défaut qui lui eſt commun avec preſque tous les autres Eccléſiaſtiques de ces pays-ci.

Pendant que l'on verſoit le caffé, une douzaine d'Officiers de la Garniſon entrerent, & l'on nous régala d'un petit concert de muſique inſtrumentale. Pluſieurs de ces Officiers jouerent, les uns de la flûte traverſiere, d'autres du par deſſus de flute, d'autres du violon, un du violoncelle, & un d'une eſpece de hautbois. Les mêmes jouerent ſucceſſivement de divers inſtrumens. Deux Négres donnerent du cor; tous s'en acquitterent fort bien. Ils avoient preſque toutes les pieces de nos meilleurs Muſiciens François. Les chanterelles des violons étoient des cordes de ſoye.

Nous nous promenâmes enſuite dans la Ville, qui me parut compoſée d'environ cent cinquante maiſons n'ayant que le rez de chauſſée, & le toit par deſſus. La Garniſon en occupe une partie, elle eſt compoſée de Blancs pour la plûpart. Les autres habitans ſont preſque tous Negres,

gres, ou Mulâtres; on en voit de toutes les nuances, depuis le noir juſqu'au blanc. Ces Mulâtres ſont le plus grand nombre dans les deux ſexes, & ſont généralement d'une figure laide, & d'un air ſauvage, comme s'ils venoient d'un mêlange de Braſiliens & de Négreſſes.

Ils vont preſque tous piés nuds, tête nue & très-mal peignée; une chemiſe, une culote, & quelques uns un manteau par deſſus qu'ils jettent ſur l'épaule à la mode Eſpagnole. Aſſez communément cette chemiſe & la culote ſont trouées, & déchirées en plus d'un endroit; ce qui leur rend le manteau fort néceſſaire. On en voit de ceux qui ſont ſans doute plus à leur aiſe, la tête couverte d'un chapeau à forme très-haute, ayant des aîles d'environ dix pouces de hauteur, & rabattues horiſontalement. Ceux-ci ſont chauſſés, & portent une veſte, ſous un vaſte & ample manteau, qui leur deſcend juſqu'au ſoulier, & dont ils relevent quelquefois les pointes ſur l'épaule oppoſée, & s'en couvrent même le viſage. Au lieu de chapeau, quelques uns ont un chaperon de la même étoffe que le manteau, auquel il eſt attaché, pour ſe cou-

voir la tête; de sorte que l'on ne peut souvent reconnoître la personne, si ce n'est à sa démarche, ou à quelqu'autre marque distinctive, telle que la couleur du manteau, ou la façon de le porter.

Le Gouverneur, les Officiers & la Garnison sont vétus de drap, & à la Françoise. Je fus même très surpris de voir, dans un pays aussi chaud, des Officiers habillés d'un drap aussi grossier au moins que celui de nos Soldats.

L'Oidor & les Officiers de justice se font distinguer par une grande canne ou bâton, au par un rotin plié en cerceau, que les principaux portent au bras gauche, au dessus du conde: les subalternes le portent attaché à la boutonniere de la poche gauche de leur habit.

Les Esclaves vont nuds, à l'exception d'une culote ou caleçon pour les hommes, & quelquefois une très-mauvaise chemise; souvent même ils ne sont couverts que d'un simple pagne autour des épaules. Il est rare d'en voir qui ayent une chemise, & une veste. Mais, lorsqu'ils ont reçu leur liberté, ils peuvent porter l'habit & le man-

manteau d'étoffe, comme les Blancs. Les Négresses Eſclaves ſont nues à l'exception d'une bande de toile, qu'elles attachent par les deux bouts autour d'elles, & qui les couvre depuis la ceinture juſqu'à mi-cuiſſes au plus. Etant libres, elles ſont comme les autres femmes, vêtues d'une jupe, & d'une chemiſe dont le haut eſt ouvert par devant, à peu près commes nos chemiſes d'hommes: lorſqu'elles ſortent de la maiſon elles mettent un grand pagne; c'eſt une piece d'étoffe fine de laine, le plus ſouvent blanche, & bordée d'un ruban d'or, d'argent, de ſoye ou de fil, ſuivant l'état & les facultés de la perſonne. Cette piece d'étoffe a environ deux aunes de long ſur une de large. On l'ajuſte de maniere qu'un des angles ſe trouve au milieu du dos, & produit un effet à peu près ſemblable à celui du coqueluchon des Grands Carmes. L'angle oppoſé s'affuble ſur la tête; les deux autres, après avoir couvert les épaules & les bras, juſqu'au coude, viennent ſe croiſer ſur la poitrine, comme le mantelet de nos Dames Françoiſes. Quelquefois auſſi, au lieu de les croiſer ſur la poitrine, elles paſſent ces bouts ſous le bras, qui en eſt couvert, & laiſſent voir

leur gorge. Cette maniere de s'habiller eſt très incommode; il faut être ſans ceſſe à le rajuſter tantôt ſur la tête, tantôt ſur les bras, parce qu'il ſe dérange au moindre mouvement du corps.

Les Portugaiſes établies, ou nées dans l'Isle ſainte Catherine, & ſur les côtes de la Terre-ferme que nous avons parcourues, ſont très blanches de peau, malgré la chaleur du climat. Elles ont communément de grands yeux bien fendus; mais le viſage peu coloré. Ils vivent généralement, hommes & femmes, dans une grande oiſiveté; & laiſſent à leurs eſclaves le ſoin du ménage, & du peu de travail qui ſe fait dans le pays. La terre leur produit preſque tout ce qui leur eſt néceſſaire pour vivre, ſans qu'ils ſe donnent la peine de la cultiver.

Dans la Ville on ne voit preſqu'aucunes boutiques de marchands. Je n'y apperçus que celle d'un Serrurier, & celle d'un Apotiquaire. Les Négreſſes libres portent ſur leurs têtes des fruits dans de grands paniers, pour les vendre par la Ville, ou ſe tiennent accroupies aux coins des rues, avec leurs paniers devant elles.

Pen-

Pendant que nous étions agréablement occupés à entendre de la Muſique, Mr. le Gouverneur envoya chercher un Perroquet ſingulier par la beauté & la variété des couleurs de ſon plumage. Comme il vit que nous l'admirions tous, il pria Mr. de Bougainville de l'accepter. Tout ſon plumage, ſurtout la tête, le col, le dos & le ventre étoient parſemés de plumes, les unes d'un jaune de jonquille, les autres d'un jaune de citron; d'autres étoient d'un beau rouge de carmin, d'autres d'un rouge cramoiſi: Et toutes entremêlées de plumes d'un verd plus ou moins foncé, & d'un bleu vif; particulierement aux deux oreilles. Le Gouverneur nous dit que cette variété étoit due en partie à l'art, & en partie à la nature. Que lorſque cet oiſeau eſt fort jeune, & n'a preſque encore que les tuyaux des plumes ſortis après le duvet, on lui arrache ces tuyeux en différens endroits, & qu'auſſitôt on inſere à la place une eſpece de poiſon en liqueur: que les plumes qui ſuccédoient aux tuyaux venoient jaunes ou rouges, au lieu de vertes qu'elles ſeroient venues naturellement; mais que ſur cent de ces oiſeaux

à qui l'on faiſoit cette opération; à peine cinq ou ſix n'y perdoient pas la vie.

Le Gouverneur joignit à ce préſent une cinquantaine de peaux de Toucans, arrachées depuis le bec juſqu'aux cuiſſes, & ſéchées avec les plumes, qui ſont partie couleur de citron, partie rouge-incarnat, & partie noires; par bandes transverſa lesd'une aîle à l'autre.

Ce généreux Gouverneur promit auſſi à Mr. de Bougainville deux Guaras vivans, l'un mâle, l'autre femelle; & offrit même de donner ceux qu'il nous montra, s'il n'en trouvoit pas d'autres avant notre départ de l'Ile. Le vent contraire l'ayant empêché de retourner à la Ville, la veille du jour que nous partimes, il ne put accomplir ſa promeſſe.

Cet oiſeau eſt gros comme une grande Pie de France. Il a le bec long, & recourbé par le bout; les cuiſſes, & les piés longs. Les premieres plumes qui le couvrent après qu'il eſt éclos ſont noires. Cette couleur s'évanouit inſenſiblement, & devient cendrée. Lorſqu'il commence à voler, toutes ſes plumes deviennent blan-

blanches; elles prennent enfin la couleur de rose; & de jour en jour devenant plus rouges, elles acquierrent la couleur d'écarlate la plus vive, qu'elles conservent toujours. Quoique voracé, & vivant non seulement de poisson, mais de toute autre chair qu'il ne mange qu'après l'avoir trempée souvent dans l'eau, il niche & pond ses œufs sous les toicts des maisons, & dans les trous des murailles, comme nos Moineaux. Il vole en troupe; & les Sauvages employent ses plumes pour leurs ornemens de tête. Les deux que Monsieur le Gouverneur avoit promis à Mr. de Bougainville, commençoient à peine à rougir.

Vendredi, deux de Décembre, on mit à terre les Acadiens, leurs femmes, leurs enfans & leurs belles-sœurs, & on les logea dans une Case de la Terre-ferme, que le Commandant du Fort de Ste. Croix avoit fixée. Ils s'y sont occupés à faire la lessive, & à laver le linge de la Chambre, & celui de plusieurs Officiers de la Frégate.

Le Commandant nous avoit indiqué un endroit près de son Fort, pour faire

de

de l'eau & du bois. On y envoya l'équipage pour procéder à cette opération; mais, après plusieurs tentatives, on trouva beaucoup de difficultés pour puiser cette eau, qui couloit d'un petit torrent. D'ailleurs une petite Baleine, depuis quelque tems échouée tout auprès, exhaloit une odeur si puante, que l'on prit le parti de demander au Gouverneur la permission de faire eau dans l'Ile. Il l'accorda très-gracieusement, ainsi que celle de pêcher, de chasser, & de nous promener par tout où nous voudrions. Un habitant nous montra auprès de sa case l'eau de source formant un petit ruisseau, dans lequel l'Amiral Anson avoit fait son eau, & un four bâti à quelques pas de là, depuis sept à huit ans, par des François qu'il y avoit aussi vûs en relâche. L'eau en est très-bonne: nous nous en sommes pourvûs abondamment. Quant au bois, nous l'avons fait dans l'endroit indiqué en terre-ferme, parce que le lieu est des plus commodes pour cela. Après l'avoir coupé sur la pente de la montagne, il est très aisé de le faire couler jusque sur le bord-même de la mer, pour en charger les chaloupes. Presque tout celui que

nous

nous avons coupé étoit du Cedre, du Saſſafras, du Canelier, & du bois de Breſil, que l'on employe pour la teinture; Il y en avoit peu d'autres eſpeces dans cet endroit.

Après avoir dîné le Samedi 3 du mois, nous deſcendimes en Terre-ferme, & nous nous promenâmes le long de la côte, dans le deſſein d'y chaſſer. Nous trouvames deux ou trois ſoldats, poſtés par le Commandant, dans la caſe la plus près de celle de nos Acadiens. Ils voulurent nous empêcher de paſſer outre, diſant que le Gouverneur leur avoit donné des ordres pour cela. Nous feignimes de ne pas entendre ce qu'ils nous diſoient, parce qu'ils nous parloient en langue portugaiſe, & nous continuâmes notre route; ils ne firent pas de réſiſtance. En effet, le Gouverneur n'avoit pas donné de tels ordres, mais le Commandant du Fort de Ste. Croix. Nous avançames plus d'une lieuë ſur le chemin neuf auquel on travailloit, pour aller par terre à Rio-Janeyro, & le long de la liſiere des bois, dont toutes les hauteurs ſont couvertes. Ils ſont ſi touffus, qu'il n'eſt poſſible qu'aux bêtes feroces & aux ſer-

ſerpens d'y pénétrer. On tua des Toucans *), des Perroquets, des Criards, des Tiepirangas & une Tourterelle.

Dimanche 4, Mr. de Bougainville avec quatre ou cinq Officiers, fut diner chez le Gouverneur, qui nous avoit invité Jeudi dernier. Je reſtai à bord pour dire la Meſſe à l'Equipage. Ces Meſſieurs y furent encore reçus & traités ſplendidement. Le vent & la marée contraire les ayant empêché de revenir à bord ce jour là, malgré tous les efforts qu'ils firent, ils prirent le parti de retourner à la Ville. Le Gouverneur les en avoit prévenus, & avoit fait tout ſon poſſible pour les retenir. Il leur repréſenta les risques qu'ils couroient de s'expoſer ainſi dans un canal remplis de hauts-fonds, de bancs de ſable, & de roches, dont ils auroient toutes les peines du monde à ſe garantir, s'ils ſe trouvoient ſurpris par la nuit, dont l'obſcurité les empêcheroit de voir les *baliſes* plantées de diſtance en diſſtance pour indiquer le canal. Il s'étoit même propoſé de leur donner le plaiſir d'un

*) Voyez la deſcription de cet oiſeau & des ſuivans, après le Journal de ce relâche.

d'un Bal, & y avoit déja invité pluſieurs Dames, Epouſes des Officiers de la Garniſon. Voyant la partie rompue par le départ de nos Meſſieurs, il avoit déjà démandé tous les invités. Sitôt qu'il eut appris le retour de Mr. de Bougainville, & de ceux qui l'avoient accompagné, il envoya au devant d'eux, & ſans les en avertir, il fit de nouvelles invitations pour le ſouper, & le bal qui devoit ſuivre.

Le ſouper fini, auquel les Dames n'aſſiſterent pas; le Gouverneur, ſans prévenir nos Meſſieurs ſur le Bal, ſe contenta de les engager à aller paſſer quelques heures dans la maiſon d'un des Officiers de la Garniſon, où il ſe trouveroit, dit-il, une aſſez jolie aſſemblée. Nos Meſſieurs y conſentirent d'abord par complaiſance; mais ils furent agréablement ſurpris d'y trouver pluſieurs Dames, dont ils furent parfaitement bien accueillis. Ils ne s'étoient pas imaginés, ſur la réputation que les Portugais ont d'être extrémement ſuſceptibles de jalouſie, qu'ils euſſent permis aux Dames de ſe trouver ainſi dans de telles Aſſemblées. On tint donc une eſpece de Bal, où les Dames figurerent comme les Meſſieurs, & l'on ſe retira ſur

les deux ou trois heures après minuit; très contens les uns des autres.

Dans cette entrevue, Mr. de Bougainville se plaignit au Gouverneur des procédés du Commandant de Ste. Croix à notre égard. Il en obtint une permiſſion générale de prendre tous les arrangemens qu'il jugeroit convenables, pour la chaſſe, la pêche, pour faire de l'eau & du bois partout où nous voudrions. Mr. de Bougainville l'invita enſuite à venir diner à bord avec l'Oïdor & ceux des Officiers qu'il voudroit amener avec lui.

En conſéquence de cette permiſſion, on a envoyé à la pêche preſque tous les jours, & notre Canot en eſt toujours revenu chargé de poiſſons de bien des eſpeces, & en aſſez grande quantité pour en diſtribuer à tout l'Equipage. On voit la figure de quelques uns dans la Planche II. fig. 4. 7. & 8.

On alloit auſſi tous les jours à la chaſſe, ou en Terre-ferme, ou dans l'Ile. On abandonna bientôt la premiere, parce que l'on n'y trouvoit gueres que des Perroquets, des Toucans & quelques Tourterelles. Dans l'Ile, outre ces oiſeaux, les

Alouet-

Alouettes de mer, les Pluviers, les Bécaſſines & quelques autres y étoient aſſez abondans. Soit par défaut de courage, ſoit par nonchalance, ſoit en effet par les riſques qu'il y a à courir de la part des bêtes féroces, & des ſerpens, qui ſont en grand nombre dans les bois & les marais, les Officiers de la Garniſon & les habitans du Pays ne vont pas à la chaſſe, & nous exhortoient à les imiter. Il faut avouer auſſi que les habitans des Caſes ne ſont pas pourvûs d'armes; & le peu qu'on y en trouve, ſont anciennes, la plûpart à rouet, & fort mauvaiſes. Ils n'avoient même preſque ni poudre ni plomb.

Moins craintifs qu'eux, &, à la vérité mieux armés, nous avons pénétré plus d'une fois dans les endroits acceſſibles de l'Ile. Au moyen de nos bottes molles, nous avons ſurmonté les obſtacles que nous préſentoient dans les bois & les brouſſailles, une eſpece d'Aloës épineux, dont ils ſont tout farcis. Nous n'y allions jamais ſeuls, mais toujours deux ou trois enſemble; afin de nous ſecourir l'un l'autre, en cas d'attaque de quelque ſerpent monſtrueux, ou de quelque bête féroce, ſurtout des Onces, dont on nous avoit

montré quelques ongles enchaſſés dans de l'argent, & que les habitans nous diſoient y être fort communs, & plus cruels que les Tigres-mêmes.

Un jour que nous étions allés chaſſer dans l'Ile, & que nous nous étions partagés en différentes bandes, je ſuivis, avec Mr. de Belcourt & ſon Domeſtique, le bord d'une anſe qui entre beaucoup dans les Terres, & que nous appellions *la Riviere.* Mr. de Belcourt s'amuſa à tirer ſur quelques oiſeaux d'eau. En côtoyant toujours le bord, j'apperçus ſur le ſable les traces fraîches d'un animal à quatre piés, qui, à en juger par ces traces, devoit être fort grand, & paroiſſoient être celles d'un Tigre. Nous ſuivimes ces traces juſqu'à un endroit très-marécageux, où nous n'oſâmes pas avancer, n'en connoiſſant ni le fond ni la Carte. En retournant par le chemin où nous étions venus, j'apperçus Mr. de Belcourt qui venoit à nous. Je lui montrai cette trace.

Il faut, me dit-il, que ce ſoit celle d'un animal que je n'ai qu'apperçu ici presqu'au moment qu'il s'enfonçoit dans les brouſſailles. Il eſt haut ſur ſes piés comme

me le plus grand chien Danois, & d'une couleur grisâtre. Il y est entré par-là, allons-le chercher? Volontiers, lui répondis-je. Nous pénétrâmes comme nous pûmes, dans des brouſſailles marécageuſes, & ſi remplie d'une eſpece d'Aloës piquant, dont les feuilles avoient quelquefois juſqu'à cinq piés de hauteur, que nous eumes toutes les peines du monde à nous en tirer. Nous cherchâmes en vain l'animal pendant près de deux heures: nous n'apperçumes que le train de derriere d'un autre, dont le poil nous parut d'un gris verdâtre; haut comme un chien barbet de la grande eſpece. Sa queuë paroiſſoit auſſi verte que les feuilles des plantes dont il étoit environné. Elle ſembloit groſſe & longue comme celle d'un Renard. Les brouſſailles nous le déroberent au moment que Mr. de Belcourt alloit le tirer.

Il faiſoit alors une chaleur étouffante. Nous fimes halte, aſſis ſur des bouts de branches, le dos appuyé contre un arbre. Nous avions quelques oranges, & du biſcuit de mer. Nous nous en régalâmes, étourdis ſans ceſſe par le ſifflement des ſerpens, dont nous étions environnés; ce

qui nous obligeoit d'être toujours ſur nos gardes avec le ſabre nud à la main. Après ce déjeuné, dont nous avions grand beſoin, nous continuames notre chaſſe, & nous apperçumes une caſe ſur la hauteur où nous arrivâmes enfin; & y trouvâmes Mr. de Bougainville, avec ſon Domeſtique. Deux Portugaiſes, dont la figure n'avoit pas de grands attraits, nous y reçurent, & nous montrerent, pendant près de deux heures, un maintien très-aiſé & des manieres fort libres. Elles avoient un Perroquet privé, aſſez beau, & qui parloit bien. Nous leur propoſâmes de l'acheter; elles refuſerent de s'en défaire. Tout ce que nous avions leur faiſoit envie, mouchoirs, couteaux, chapeaux, les fuſils mêmes & les ſabres: elles nous demandoient tout ſans façon, & ſi nous avions voulu les en croire, nos habits & la chemiſe même ne nous auroient pas embarraſſés dans le retour. Nous nous contentâmes de quelques oranges, & nous partimes pour aller diner à bord. En rentrant dans le bois, nous nous ſéparâmes encore de Mr. de Bougainville & de ſon domeſtique, ſans le vouloir. Le chemin que nous primes, Mr. de Belcourt & moi,

& moi, nous conduisit dans un marais, où les arbres se trouverent heureusement assez éloignés les uns des autres. Nous y vimes plusieurs serpens de la grosseur du bas de la jambe; & d'autres plus petits, les uns rougeâtres, les autres rouges & jaunes, quelques uns gris ressemblant assez à de très-grosses couleuvres; mais, loin de nous attaquer, ils fuyoient devant nous. Etant près d'arriver au canot, Mr. de Belcourt tira un oiseau, nommé *la Spatule*, & lui cassa seulement une aîle. Il le prit & l'apporta à bord. C'étoit un jeune, & tout son plumage étoit de couleur de rose tendre; l'extension du tuyau, d'où naissent les barbes des plumes des aîles, étoit d'un rose vif. Ses jambes étoient hautes d'un pié, les cuisses compriſes, d'un blanc-gris ainsi que les piés, qui étoient palmés, comme ceux des oyes. Son bec avoit six pouces de longueur, plat tant la partie inférieure que la supérieure, gris vers sa racine, & blanc vers le bout; il commençoit à s'élargir vers les deux tiers de sa longueur, & son extrémité finissoit en spatule, de deux pouces & demi de diametre dans sa plus grande largeur. Nous le portâmes à bord, où

il vécut trois jours, au moyen de quelques petits poiſſons, & de quelques morceaux de viande fraîche, qu'on lui faiſoit avaller de force; car il ne voulut pas manger de lui-même. Lorſque l'on approchoit de lui, il faiſoit claquetter ſon bec avec le même bruit que ſi l'on frappoit deux palettes de bois l'une contre l'autre. Je le deſſinai ainſi à mon aiſe, tel qu'on le voit dans la Pl. II. fig. 3. Quelques uns de nos Marins lui donnoient le nom de *Flamand*; mais celui de *Spatule*, ou *Palette*, lui convient mieux à cauſe de la forme de ſon bec, bien différent de celui du Flamand, qui eſt preſque fait comme le bec le plus ordinaire des oiſeaux.

Le lendemain, nous retournames dans l'Ile pour chaſſer l'animal que nous n'avions pu rencontrer la veille. Pluſieurs pénétrerent dans le même bois. Mr. Lhuillier y trouva un autre animal de la groſſeur de celui dont je viens de parler, mais ayant à peu près la forme & la couleur fauve du Lion. Il lui tira trois coups à balles, dont deux le percerent ſans l'arrêter, & ſans qu'il en fit un pas plus vîte, ni plus rallenti. On le

ſuivit

suivit à la trace du sang; mais il s'enfonça dans les broussailles, & on ne le vit plus. La chaleur étant très-vive, & n'ayant gueres plus que le tems qu'il nous falloit pour aller dîner à bord, on se contenta de tuer des Perroquets, des Pluviers, des Bécassines, & quelques autres oiseaux. Comme j'étois curieux d'avoir un oiseau-mouche, dont j'en voyois assez souvent passer autour de nos oreilles, ne pouvant, ou ne sachant comment les prendre vivans, je hazardai de tirer un coup de fusil sur un qui voltigeoit comme un Papillon, & planoit de même sur une petite branche d'arbre. Soit de peur, soit par l'air violemment agité par le plomb, le petit oiseau resta sur le coup. Après l'avoir cherché longtems, je le trouvai enfin mort sur une feuille de la même branche. On en voit la figure de grandeur naturelle dans la Pl. III. fig. 1.

Quelques-uns nomment cet oiseau *Lisongere* ou *Becquefleurs*, parce qu'il voltige sans cesse sur les fleurs, comme le Papillon, & qu'il en pompe également le suc. Tout le volume de son corps avec ses plumes, n'est pas plus gros qu'une noisette commune. Il a la queue

près de trois fois plus longue que le corps; le cou assez petit, la tête proportionnée, & les yeux fort vifs. Son bec est un peu blanchâtre à la racine, & noir dans tout le reste, aussi long que son corps, menu & très pointu. Ses aîles sont longues, déliées, très amples en proportion; l'extremité de leurs plumes atteint jusqu'au tiers, on environ, de la queue. Elle est, ainsi que les aîles, d'un brun pourpré. Le reste du plumage d'un verd doré, comme si l'on avoit couché sur une feuille d'or, une couleur verte presque transparente. Le col & la tête sont d'un bleu turquin, également doré. Ces couleurs varient suivant que la lumiere y frappe plus ou moins vivement. Quelquefois tout le plumage de cet oiseau paroît comme la gorge des pigeons, ou les plumes vertes des aîles des canards sauvages; tantôt d'un beau bleu, tantôt d'un beau verd, tantôt d'un pourpre, qui se marient toujours avec l'éclat d'un or vif, éclatant & bruni. La langue de cet oiseau en miniature, est fourchue, ressemblante à deux brins de soye rouge. Ses piés sont courts, noirs, armés d'ongles très-longs.

Il y en a de plusieurs especes, qui diffèrent en grosseur & en couleur. Un de la petite espece, que j'ai conservé dans de l'eau de vie, a des plumes blanches, depuis la poitrine jusques à la queue. La couleur du reste de son plumage est semblable à celle des autres.

La femelle ne pond que deux œufs, de la grosseur d'un petit pois. Ils font leur nid sur les orangers, avec les plus petits fétus qu'ils peuvent trouver. L'habitant Portugais auprès de la case duquel nous faisions notre eau, nous donna un de ces nids avec deux petits dedans, qui n'avoient encore que le premier duvet. Il venoit de le prendre avec le pere & la mere, à deux pas de son habitation. Nous le posâmes sur un banc de pierre à la porte de la maison, pendant que nous mangions une orange: à peine eumes-nous le dos tourné, qu'un chat emporta le nid & les petits. Ces nids sont d'un travail admirable, & grands comme un petit écu. Les Brasiliens donnent à cet oiseau les noms de *Guainumbi*, *Guinambi*, *Aratica*, *Arataratagnacu*. Les Portugais le nomment *Pégafrol*.

Nous en eumes encore un d'un troiſieme eſpece, un peu plus groſſe que celles que je viens de décrire, mais beaucoup moins que nos plus petits Roitelets de l'Europe. Les plumes de leur tête commencent vers le milieu de la partie ſupérieure du bec. Elles ſont extrémement petites à leur naiſſance, rangées en écailles, augmentant toujours en grandeur, juſqu'au deſſus de la tête, où elles forment une petite hupe d'une beauté ſinguliere, par l'éclat de l'or qui y brille, & la variété des couleurs qui s'y diverſifient, ſelon qu'elle eſt frappée des rayons de la lumiere, ou ſuivant les différentes poſitions de l'œil qui la regarde. Tantôt le plumage de cet oiſeau paroît d'un noir égal à celui du plus beau velours noir; tantôt d'un verd naiſſant, tantôt couleur d'aurore. D'autres fois, c'eſt un drap d'or nuancé de toutes ces couleurs. Tout le dos eſt d'un verd obſcur doré. Les grandes plumes des aîles ſont d'un violet foncé, tirant quelquefois ſur le pourpre. La queue eſt compoſée de neuf plumes, auſſi longues que tout le corps, & d'un noir mêlé de brun, de pourpre & de violet, dont le mêlange for-

forme l'aſpect le plus agréable, ſuivant la poſition de ſpectateur. Tout le deſſous du ventre eſt auſſi un mélange de noir, de violet, de verd & d'aurore, qui frappent toujours différemment l'œil de l'obſervateur, ſuivant que l'oiſeau ou lui changent de point de vue. Le jais poli n'eſt pas d'un noir plus vif & plus brillant que l'œil de cet oiſeau, dont les jambes ſont courtes, noires ainſi que les piés, qui ſont compoſés de quatre doigts, dont trois ſur le devant, tous armés d'un ongle courbé, pointu & noir, très-long par proportion au reſte du corps. Quand il vole, ſes aîles font un bourdonnement à peu près ſemblable à celui de certaines groſſes Mouches, que nous voyons en France, voltiger de fleurs en fleurs. Il ſuſpend ſon nid entre les grandes herbes, à des branches d'Orangers, ou de petits arbres. Dans nos Iles Françoiſes on le nomme *Colibris*, quelques uns *Quinde*, & les Eſpagnols *Tomineios*, parceque le nid & l'oiſeau ne peſent qu'un Tomins d'Eſpagne.

En arrivant à bord, nous y trouvâmes un Eſpagnol établi dans le pays, à qui, le jour-même que nous mouillames, nous avions confié un mouton aſſez ma-

lade,

lade, & très maigre, pour le reſtaurer, en le faiſant paître autour de ſa caſe. Cet Eſpagnol nous avoit apporté quelques cents d'huîtres. Elles étoient beaucoup plus groſſes que les huîtres blanches de Saintonge: car leurs écailles avoient au moins cinq pouces de diametre. On n'en mange pas de plus graſſes & de meilleures en France. C'étoit une véritable crême nouvelle, pour le goût & la blancheur. Nous fimes tout notre poſſible pour engager l'Eſpagnol à nous découvrir le lieu où il les pêchoit: nous n'y réuſſimes pas. Il nous promit ſeulement de nous en apporter encore; & ne tint parole que deux jours avant notre départ. Nous cherchames ſa caſe inutilement, il nous l'avoit mal indiquée; & il garda notre mouton: mais il nous en dedommagea bien, au moment que nous appareillions, par quelques milliers d'oranges & de citrons, & par ſept à huit cents des mêmes huîtres dont il nous fit préſent.

Un Portugais étoit auſſi venu à bord, dans une grande, & belle Pirogue, que Mr. Duclos-Guyot notre Capitaine avoit achetée pour Mr. de Bougainville, qui pen-

penſoit alors qu'elle ſeroit très-utile dans les Iles Malouines, que nous allions chercher & reconnoître. Elle étoit armée de ſes pagaïes, ou *Pagalles*, comme les nomme le P. Labat dans ſes nouveaux Voyages. Cette Pirogue étoit faite d'un ſeul tronc d'un arbre canelier creuſé, de dix-neuf pieds & quelques pouces de longueur, ſur trois pieds de large en dedans, & preſqu'autant de profondeur. Quelques uns de nos Officiers de terre & de mer, qui avoient été en Canada, ſçavoient les manœuvrer. On s'en ſervit pour la pêche. Mais, lorſque nous relachâmes à Montevideo, Mr. de Bougainville la céda à un Officier Eſpagnol, pour la ſomme de huit piaſtres. Elle lui avoit couté environ dixhuit livres de France,

Sur les quatre heures après-midi, nous paſſames en Terre-ferme; nous parcourumes quelques Caſes de la côte, où nous fimes proviſion de Citrons, d'Oranges, & de quelques Ananas, que nous trouvames meurs. Ce fruit, & la plante qui le porte, ſont connus aujourd'hui en Europe puiſqu'elle y vient aſſez bien; mais il s'en faut de beaucoup que ce fruit aît en France, même en Provence,

& en

& en Languedoc, la ſaveur & l'odeur ſuave de celui du Breſil. Il y croit de lui-même ſans culture, & en grande abondance. Il noircit & gâte les coûteaux avec leſquels on le coupe: ce qui peut-être a fait dire à quelques Auteurs que l'écorce de ce fruit eſt ſi dure, qu'elle en émouſſe le tranchant. Il eſt vrai que ſi, après avoir coupé l'Ananas en tranches, on ne lave & on n'eſſuye pas bien le couteau, au bout de quelques heures la lame ſe trouve altérée & rongée, preſque comme ſi l'on y avoit mis de l'eau forte, un peu foible. Son jus ou ſuc eſt eſt un ſavon excellent pour ôter les taches des habits. Celui du Breſil eſt, dit-on, un préſervatif contre le mal de mer.

En me promenant, je cueillis quelques graines de Plantes, & des Grenadilles, avec un petit fruit, rouge couleur de cinnabre, reſſemblant aſſez à la pomme d'amour. Un Portugais, qui étoit avec nous, me le nomma *Maracuja*; on en voit la figure dans la Pl. III. fig. 2. La plante qui le porte eſt épineuſe, la feuille approche beaucoup de celle du *Stramonium furioſum*, mais elle eſt plus petite. La pelure du fruit couvre une pulpe de deux

deux lignes d'épaiſſeur, blanche & de la conſiſtance de celle de la pomme calville, d'un goût un peu doux, mais aſſez fade. Tout l'intérieur eſt rempli d'une graine applatie, ſemblable à celle du grand piment, ou poivre long. Ce Portugais me dit que le fruit Maracuja ne ſe mangeoit pas, quoiqu'il ne lui connût pas de qualités dangereuſes.

La Grenadille du Breſil eſt ronde, cependant un peu applatie par les deux bouts, groſſe comme un œuf de poule. L'écorce en eſt très-liſſe, luiſante en dehors, & de couleur incarnate, lorſque le fruit eſt dans ſa maturité. En dedans elle eſt blanche, & molle; ſon épaiſſeur eſt d'environ une ligne & demie. La ſubſtance qu'elle renferme eſt viſqueuſe, d'une ſaveur aigre-douce, rafraîchiſſante, & cordiale. On peut en manger beaucoup, ſans en reſſentir aucune incommodité. On y trouve une quantité de petits grains ou pepins, faits à peu près comme la graine de lin, & moins durs que ceux des grenades ordinaires. Toute cette ſubſtance eſt ſéparée de l'écorce par une pellicule extrémement fine. La plante qui porte ce fruit, grimpe le long

des arbres, & reſſemble par ſes feuilles & par ſa fleur à celle que l'on nomme *fleur de la Paſſion.* Elle répand une odeur fort douce. Pour manger la Grenadille bonne, il ne fut pas la laiſſer meurir parfaitement ſur la plante; elle s'y flêtriroit, & deſſécheroit. On la cueille un peu avant qu'elle ſoit mêure, & on la garde quelques jours.

Depuis notre arrivée au Breſil, nous cherchions des Perroquets, & nous ne pouvions en trouver de privés à acheter. Dans la courſe que nous avons faite, nous avons eu le bonheur de rencontrer quelques Portugais complaiſans, qui en céderent un à Monſieur Lhuillier; cet Officier en fit auſſi avoir un à Mr. de Belcourt. De retour à bord, un Eſpagnol qui parloit un peu François, & que nous avions chargé de nous en trouver, nous en offrit quatre, dont deux tout élevés, & parlant la langue portugaiſe ainſi que les deux dont j'ai parlé. Les deux autres avoient été pris dans leur nid tout nouvellement, & ne mangeoient pas encore ſeuls. Je donnai pour avoir un de ces derniers, un ruban rayé, de tête; & je le préférai dans l'idée qu'il apprendroit la langue fran-

françoiſe avec plus de facilité. Je l'ai conſervé juſqu'au commencement de May, qu'il eſt mort d'un catharre dans la tête. Ce catharre lui avoit fait enfler les yeux. Il tomba dans la poitrine, & l'ayant rendu aſthmatique, je ne pus le ſauver.

Dans le nombre de ces Perroquets il y en avoit de trois eſpeces, qui différoient par le plumage & par la groſſeur. Un des deux qu'avoit Monſieur Lhuillier, avoit les plumes du cou & de l'eſtomach d'un rouge tanné & changeant, mêlé d'un peu de gris; le deſſus du devant de la tête d'un rouge de cinnabre un peu paſſé, & éteint; les bouts d'aîles d'un rouge plus vif que celui de roſe, & pluſieurs plumes des aîles & de la queuë d'un beau rouge de carmin; d'autres d'un très-beau bleu d'azur, & d'autres noires: tout le reſte du corps étoit verd. Il parloit très bien portugais, & apprenoit aiſément le françois. Il mourut dès les premiers jours de notre arrivée aux Iles Malouïnes. Le ſecond étoit plus gros qu'aucun de ceux que nous avions. Le deſſus de ſa tête étoit d'un rouge de cinnabre, les deux côtés

d'un bleu vif vers les oreilles, & qui s'affoibliſſoit juſqu'à devenir gris, à meſure que les plumes s'en éloignoient. Les aîles & la queuë étoient comme celles du premier. Les autres étoient près de moitié moins gros; d'ailleurs ils lui reſſembloient pour le plumage, excepté que le rouge de leur tête étoit beaucoup plus vif, Peut-être étoient-ils plus jeunes. Le Perroquet de Monſieur de Bougainville périt de la même maladie que le mien, pendant notre ſéjour aux Iles Malouïnes; celui de Mr. de Belcourt tomba à la mer, & s'y noya, de maniere que de ſept nous n'en avons apportés que deux en France, le gros de Mr. Lhuillier, que je lui rendis ſain & ſauf à Verſailles, & un de la petite eſpece, qui n'avoit pas de queuë, parce qu'il s'en arrachoit les plumes à meſure qu'elles repouſſoient. Le Matelot à qui il appartenoit, n'en avoit pas pris, à beaucoup près, tout le ſoin que nous avions eu des nôtres, & le conſerva. Il parloit on ne peut mieux, & imitoit, à y être trompé, les cris des enfans que nous avions à bord, ceux des Mouſſes quand on les fouette lorſqu'ils ont commis quelques

fau-

fautes, ceux des poules, & de tous les autres animaux que nous avions dans la Frégate.

En paſſant auprès de l'habitation où nous avions logé nos familles Acadiennes, nous entendimes un bruit ſemblable à celui d'un Bucheron qui abat du bois. Nous demandames à un Negre affranchi ce que ce pouvoit être? C'eſt, dit-il, un Singe, qui rode autour du jardin pour en manger les fruits, & le Mays; & avertit ſes camarades de venir lui aider. Mais ſi j'avois un bon fuſil, comme les vôtres, je l'aurois bientôt délogé de là. Il y a trois ou quatre jours qu'il fait ce tintamare. Un de nos Contremaîtres lui prêta ſon fuſil; le Négre le chargea de gros plomb, alla au bruit, tira le ſinge deux fois ſans qu'il prît la fuîte: au troiſieme il tomba mort au pié de l'arbre. Le Contremaître apporta le ſinge à bord de la Frégate, où nous eumes tout le tems de le conſidérer à loiſir. Il avoit deux piés & près de huit pouces de haut étant debout ſur ſes jambes de derriere; ſon poil étoit long & d'une couleur brune-fauve par tout le corps, excepté ſous le ventre, qui tiroit ſur le fauve clair.

Sa barbe brune lui prenoit depuis les oreilles, & deſcendoit près de cinq pouces ſur la poitrine; ſes piés & ſes mains noirs; ſes oreilles, ſans poil, étoient bien détachées, & ſa face couverte d'un duvet bazané, ſi raz qu'à peine le diſtinguoit-on de la peau. Ses ſourcils plus noirs étoient ſaillans. Sa queue étoit auſſi longue que ſon corps, la tête compriſe.

Je ne ſçai à quel jeu il avoit perdu l'œil gauche. Il fallut l'examiner de près pour s'appercevoir qu'il étoit borgne. Au globe de ſon œil perdu, il avoit ſubſtitué une boule, compoſée d'une gomme qui nous étoit inconnue, de bois pourri & d'un peu de mouſſe très-fine, le tout paîtri enſemble. La paupiere recouvroit cette boule, comme elle auroit fait le globe de l'œil. Avoit-il imaginé cet oeil poſtiche pour paroître moins difforme, ou pour ſe guérir de ſon oeil malade, ou pour le garantir de l'inſulte des mouches, & autres inſectes? Je le laiſſe à deviner. Ce ſinge d'ailleurs paroiſſoit vieux; car il avoit la peau du viſage aſſez ridée, & quelques poils blancs à la barbe. Nous n'avons vû que celui-là pendant notre ſéjour à l'Ile Ste. Catherine, quoique l'on

nous

nous dit qu'il y en avoit beaucoup, que l'on mangeoit les jeunes, & qu'ils étoient fort bons. On a même voulu me perſuader qu'un des ragoûts dont je mangeai chez le Gouverneur, & que je pris pour du très-bon lapin, étoit du vrai ſinge. Quoiqu'il en ſoit, bien d'autres en mangerent comme moi, & parurent le trouver de leur goût.

Le Maitre de l'habitation auprès de laquelle nous faiſions notre eau, ayant vû que Mr. le Roy, Lieutenant ſur notre Navire, avoit grand envie d'un joli petit oiſeau que le Portugais avoit en cage, & qui chantoit très-bien, lui en fit préſent. Cet oiſeau ſe nomme au Breſil *Guranhé-Engera.* Il eſt de la grandeur d'un Sérin de Canarie. Il a les aîles, le dos, le col & la queue bleus, quelques taches blanches au milieu des grandes plumes des aîles, & à celles de la queuë, diſtribuées comme ces taches le ſont à celles du Chardonneret. Depuis le deſſous du bec en ſuivant la poitrine juſqu'au deſſous de la queuë, toutes les plumes ſont d'un beau jaune doré, vif, éclatant, ſon ramage eſt varié, comme celui du ſérin, & il imite le chant des autres oiſeaux. Il y en a

de p'uſieurs eſpeces. Les Braſiliens le nomment auſſi *Teitei.* Voyez-en la figure Pl. III. fig. 3.

En me promenant dans les champs avec notre Capitaine, je lui vis cueillir une aſſez grande quantité d'une plante à fleurs jaunes, que je pris au premier coup d'œil pour l'immortelle jaune, très-abondante ſur les hauteurs de la côte de la Terre-ferme. La curioſité me porta à lui demander l'uſage qu'il vouloit en faire. Il me répondit que c'étoit de la *Doradille;* qu'étant à Valparaiſo, il l'avoit entendu nommer ainſi, & que dans cette Ville, ainſi que dans les autres du Perou, où il avoit été, on en uſoit beaucoup en infuſion, pour guérir les maux d'eſtomach. Notre Capitaine s'en plaignoit de tems en tems. J'en amaſſai une aſſez grande quantité, & nous en avons pris quelquefois en guiſe de Thé. Le goût en eſt aſſez agréable. D'autres la nommoient *Vira-Verda*, c'eſt auſſi le nom que l'on lui donnoit à Montevideo. Frézier, dans la Rélation de ſon Voyage de la Mer du Sud, dit qu'un Chirurgien François en faiſoit uſer avec beaucoup de ſuc-

ſuccès pour guérir la fievre tierce. Mais la *Doradilla* des Eſpagnols eſt une eſpece de Ceterach dont la feuille eſt toute friſée; ils lui attribuent de grandes vertus. La Vira-Verda dont il eſt ici queſtion a la tige & les feuilles cotoneuſes & ſemblables à l'immortelle jaune; la fleur eſt un aſſemblage de petits fleurons jaunes, dont les feuilles ſont pointues. Les fleurs de l'immortelle ſont faites en roſe, & les feuilles en ſont diſtribuées de même.

Au retour de la pêche, qui fut très-abondante à l'ordinaire, nous examinames différentes ſortes de poiſſons, & nous y trouvames celui que l'on nomme au Breſil *Panapana*. Celui dont je donne ici la figure Pl. III. fig. 4. avoit deux pieds & demi de longueur de la tête à la naiſſance de la queuë, d'un oeil à l'autre dix pouces. Sa peau étoit rude & dure comme celle du Requin; mais le grain en étoit beaucoup plus fin, & à peu près le même que celui de la peau d'une eſpece de Requin communément de médiocre longueur & menu, que nos Marins nommoient *Demoiſelle;* nous en avons pêché trois ou quatre pendant notre relâche a

l'Ile Sainte Catherine, & deux aux Maldonades, à l'embouchure de *Rio de la Plata.*

La tête du Panapana eſt plate, difforme, & faite en marteau. Ses yeux ſont fort éloignés l'un de l'autre; car ils ſont placés aux deux extrémités de la tête. Il a la gueule & la queue ſemblables à celles du Requin, les dents fort tranchantes; mais je n'y en trouvai pas ſept rangs. Nos Marins lui donnoient le nom de *Marteau*, qui lui convient très-bien rélativement à ſa forme.

Dans le nombre des Plantes que je ramaſſai, étoit une eſpece de poivre, ou piment, aſſez commune dans les champs, le long de la liſiere des bois. Son goût eſt infiniment plus mordicant que celui des piments ou poivres longs que nous connoiſſons en France. Auſſi nos Marins le nommoient-ils *piment enragé.* Ce fruit eſt de la longueur, de la forme & de la couleur, mais du double au moins plus gros, que celui de *l'epine-vinette.* Il eſt d'abord verd & devient rouge dans ſa maturité. La fleur auquel il ſuccede reſſemble à celle des pimens. La plante qui la porte, s'éleve à la hau-

teur d'environ deux piés. Elle eſt branchue & noueuſe; la tige ronde, verte, aſſez grêle. Les feuilles ſont ſemblables, pour la forme, à celles du *Solanum hortenſe*, ou Morelle des jardins; mais auſſi petites que celles du *Chenopodium fœtidum*, ou *Vulvaria*, dont elles approchent beaucoup. Un des petits fruits du piment enragé, mis dans une ſauſſe, en releve autant le goût qu'un fruit entier des plus gros piments. C'eſt ce qui engagea nos Matelots à en faire une grande proviſion.

Je m'étois auſſi muni de toutes les graines meures des plantes que je trouvai, & ayant rencontré dans une caze des Portugaiſes qui épluchoient du coton, pour le ſéparer de ſa graine, elles me donnerent une poignée de ces dernieres. Elles me firent d'autant plus de plaiſir, que je deſirois beaucoup en avoir, & que je n'aurois pu en cueillir ſur pié, l'arbriſſeau n'étant alors qu'en fleur. Le bois en eſt tendre & ſpongieux; l'écorce mince & griſe. Ses feuilles ſont d'un verd gay, quand elles ſont nouvelles; mair ce verd devient plus foncé, à meſure qu'elles approchent de leur maturité, ou que l'arbriſſeau vieillit.

lit. Elles ſont grandes, diviſées en cinq parties, qui finiſſent en pointe. Celles qui approchent de la fleur ne ſont partagées qu'en trois, & reſſemblent aſſez à celles du Ricin. Ses fleurs ſont preſque ſemblables à celles du petit arbriſſeau, qui fait aujourd'hui la décoration de nos Parterres, & que l'on nomme *Althea*. Elles ne ſont cependant pas tout à fait ſi évaſées, jaunes par le bout & tachées de rouge dans le fond. Ses pétales ſont au nombre de cinq, ſoutenues par un calice à petites feuilles vertes, dures & pointues. Au piſtile ſuccede un bouton, ou fruit ovale, qui dans ſa maturité eſt de la groſſeur d'un œuf de canne. Ce fruit eſt diviſé en trois, quelquefois en quatre loges, remplies d'une ſubſtance filamenteuſe, blanche, qui enveloppe dix ou douze graines d'un brun-noir, attachées enſemble deux à deux, comme le froment dans l'épic. Ces grains ſont de la groſſeur d'un pois, mais longues de trois ou quatre lignes.

Cette ſubſtance filamenteuſe eſt celle que nous connoiſſons ſous le nom de *Coton*. Elle ſe gonfle, & fait tellement reſſort dans la coque qui la renferme, qu'elle

qu'elle la force de s'ouvrir, lorſque le fruit eſt meur. Alors les graines, pleines d'une ſubſtance huileuſe, ſe détachent avec les floccons qui les enveloppent, & tombent du fruit, ſi l'on n'a pas ſoin de les cueillir auparavant.

Les Portugais ignorent ſans doute les machines dont on ſe ſert dans nos Iles Antilles, pour ſéparer le coton des grai-nes qui y ſont renfermées, & auxquelles il eſt adhérent; ou les Portugaiſes, que j'ai vuës occupées à cet ouvrage, s'en faiſoient un pur amuſement; car elles le ſéparoient brin à brin, en le pinçant avec les doigts ſeulement. Elles le filent enſuite, pour en faire de la toile, mais j'ignore avec quel inſtrument; je ne les y ai pas vû travailler.

Ce Cotonier eſt la ſeule eſpece que j'ai trouvée cultivée dans l'Ile Sainte Catherine, & ſur les côtes de la Terre-ferme, qui ſont dans le Voiſinage. Elle eſt bien différente du Cotonier du Breſil, dont parle Dampier en ces Termes: „ la „ fleur eſt compoſée de petits filamens „ preſqu'auſſi déliés que des cheveux, de „ trois ou quatre pouces de long, & d'un

„ rou-

„ rouge obſcur; mais leur ſommité eſt „ de couleur cendrée. Au bas de la tige „ il y a cinq feuilles étroites & roides, de „ ſix pouces de long.“ L'eſpece dont parle Frézier, eſt ſemblable en tout à celle que j'ai décrite, excepté que les graines de celle-ci ne ſont pas ſéparées les unes des autres, & diſperſées dans le coton, comme le dit cet Auteur, & comme il l'a fait repréſenter dans la figure du fruit qu'il en donne. Il paroît que le Pere Labat a fait copier d'après cette figure de cotonier, celle qu'il a inſérée dans le ſecond Tome de ſes Nouveaux Voyages aux Iles de l'Amérique; ou Frézier l'auroit-il priſe du P. Labat? Les figures données par l'un & l'autre ſont abſolument ſemblables.

Dans une caze un peu plus éloignée, où nous fûmes demander de l'eau pour boire, la femme qui nous en donna, étoit occupée à déchirer des feuilles, à longues & menues épines ſur la côte, d'une eſpece de roſeau, très-commun le long des bois & des chemins. Elle en tiroit une ſorte de filamens verds & très fins, reſſemblant preſque à de la ſoye décruée, & teinte en verd pâle. Elle nous dit qu'elle

qu'elle filoit enſuite cette ſubſtance filamenteuſe, pour en faire des lignes, & des filets à pêcher, & qu'ils duroient fort longtems. Peut être pourroit-on auſſi l'employer à d'autres uſages.

Non loin de là je vis auſſi, pour la premiere fois, une eſpece d'Aloës nommé *Pithe*, dont la feuille ſe rouit comme le chanvre, & donne une ſubſtance propre à être filée, dont on fait des toiles en Orient. Du milieu d'une vingtaine de feuilles, hautes d'environ cinq piés, épaiſſes dans le bas au moins de trois pouces, épineuſes dans leurs bords, finiſſant en pointe, creuſées en canal, & d'un beau verd, s'élevoit une tige verte, d'environ huit pouces de diametre dans le bas, diminuant inſenſiblement en s'élevant, & montant à la hauteur de trente piés au moins. Environ à la hauteur de vingt piés, ſortoient de côté & d'autres de cette tige, juſqu'au ſommet, des branches, au nombre de douze ou quinze, garnies de jets amoncelés, preſque ſemblables à la tige naiſſante de la plante du lys, lorſqu'elle eſt deux pouces ou environ hors de terre. Ces toufes de jets ſont placées irrégulierement le long

de

de ces branches, qui ſont dénuées de tout autre feuillage, & s'étendent preſque horiſontalement. Sans doute lorſque ces jets ont caquis une certaine maturité, ils ſe détachent d'eux-mêmes, & prennent racine ſur le terrein où ils ſont tombés. J'en amaſſai une quinzaine, avec leurs racines, & je les portai à bord, où nous les plantames dans des caiſſes placées ſur nos Dunetes. Ils y prirent très-bien, & nous en aurions vraiſemblablement conſervé le plus grand nombre, ſi, malgré tous nos ſoins, deux Chats que nous avions à bord, n'avoient été la nuit gratter la terre de ces caiſſes, & l'empoiſonner de leur urine & de leurs excrémens. Nous nous aviſames, mais un peu tard, de les couvrir de filets à pêcher, ſoutenus par des cerceaux, & nous en avons conſervé deux piés, ainſi que quelques cotoniers, venus des graines que nous y avions ſemées. Les uns & les autres furent tranſplantés à notre arrivée à St. Malo, dans le jardin de Beau-ſéjour, à St. Servant, qu'occupoit Monſieur Duclos-Guyot notre Capitaine.

Peut-être les Portugais ont-ils remarqué que les jets de Pithe, qui ont ainſi pris

pris racine d'eux-mêmes, ne prosperent pas si bien que ceux que l'on a soin de mettre dans une terre labourée & meuble. C'est apparemment ce qui les engage à faire, dans le terrein qui se trouve dessous les branches, & aux environs du pié, des trous d'un pied en quarré, où je trouvai cinq ou six de ces jets plantés, & qui sembloient en effet mieux venus que ceux qui avoient été abandonnés aux seuls soins de la Nature. J'ignore si le Pithe porte un autre fruit, & s'il se multiplie par d'autres voyes.

Outre les Citrons & les Oranges, il y a dans l'Ile Sainte Catherine une sorte de rafraîchissement pour les chasseurs. C'est un fruit très-commun que l'on nomme *Pommes de Raquettes*. Ce fruit approche beaucoup de la forme de nos figues. Sa premiere peau est verte: elle jaunit ensuite un peu, & prend enfin la couleur rouge de lacque, sur le côté où elle est frappée des rayons du Soleil. Cette pelure est toute hérissée d'épines extrémement fines. Il faut être adroit pour cueillir ce fruit, & le peler, sans faire de ses doigts une pelote remplie de ces épines, qui sont presqu'imperceptibles. Heureu-

fement elles y cauſent plus d'inquiétude que de mal, juſqu'à ce que l'on ait trouvé le moyen de s'en débarraſſer.

Sous la peau, qui eſt épaiſſe comme celle d'une figue, ou trouve une enveloppe blanche, mince & plus tendre que la premiere. Elle renferme une ſubſtance molle, d'un rouge vif, parſemée de petites graines comme les figues. Cette ſubſtance a une ſaveur aigrelette, un peu ſucrée, fort agréable, qui ſemble réjouir le cœur. Lorſqu'on en mange une certaine quantité, l'urine ſe teint en rouge, preſque comme ſang; mais ſans qu'il en réſulte aucun mal. Ce fruit eſt même rafraîchiſſant. Notre Capitaine, ſes deux fils, & moi avons été preſque les ſeuls, qui en ayent mangé: les autres n'ont pas oſé nous imiter, dans la crainte d'en être incommodés.

Pour cueillir ces figues épineuſes, & les peler ſans courir les riſques dont j'ai parlé, il faut avoir un petit morceau de bois, fait en poinçon, l'enfoncer dans la figue, auprès de la queue; couper cette queue avec un couteau, & tenant ainſi ce fruit au bout du morceau de bois, le peler

ler legerement tout autour, ſans y toucher des doigts.

Le Samedi dix de Décembre, on a été chaſſer dans l'Ile, afin d'avoir du gibier, pour traitter le lendemain Mr. le Gouverneur, que Mr. de Bougainville avoit invité à venir dîner à bord de notre Frégate. On n'a rapporté de cette chaſſe que des Perroquets, des Beccaſſines, & quelques autres oiſeaux.

Nous avons trouvé dans un terrein humide & marécageux, une quantité prodigieuſe d'une eſpece de Crabe, qui ſe tient à terre, & qui s'y forme une retraite dans un trou qu'il s'y creuſe. On lui donnoit le nom de *Tourlourou*. Les plus gros n'ont pas plus de deux pouces de largeur. La forme de leur casque eſt preſque quarrée, d'un rouge-brun, qui s'éclaircit inſenſiblement, juſques ſous le ventre, qui eſt d'un rouge-clair. Cette écaille, on casque, eſt aſſez forte, quoique mince. Leurs yeux ſont d'un noir éclatant, durs comme de la corne. Ils ſortent, & rentrent ainſi que ceux des Ecreviſſes.

Les Tourlouroux ont quatre jambes de chaque côté, compoſées chacune de

quatre articles, dont le dernier eſt plat & terminé en pointe. Ils s'en ſervent pour marcher de côté, comme les Crabes ordinaires, & pour creuſer la terre. Ils ont encore deux jambes ou pinces plus groſſes, mais une ſurtout d'un volume au moins double de l'autre; c'eſt la droite. Ces pinces ou mordans ſont d'un rouge vif, faits comme ceux des Crabes de mer, & leur ſervent à couper les feuilles, & les racines des plantes, dont ils font leur nouriture. Lorſqu'ils voyent quelque choſe qui les effraye, ils frappent ces deux mordans l'un contre l'autre, comme pour effrayer leur ennemi, & levent perpendiculairement le plus gros, marchant ainſi l'arme levée en état de défenſe; mais fuyant néantmoins dans leurs trous. Ces mordans, ainſi que leurs jambes, tiennent ſi peu à leur corps, qu'ils ſe détachent, & reſtent dans la main de ceux qui veulent prendre l'animal, & le Tourlourou s'enfuit.

Les deux ſexes ont la queue repliée ſous le ventre, où elle s'emboëte ſi juſte dans une cavité, qui eſt à l'écaille du ventre, qu'à peine peut-on la diſtinguer. Celle du mâle va toujours en diminuant de

de largeur jusqu'à la pointe. Celle de la femelle est également large jusqu'à l'extrémité. A mesure que la femelle pond ses œufs, ils s'attachent aux poils longs & raboteux, dont la queue est fournie en dessous. Elle les soutient, les enveloppe, & empêche qu'ils ne tombent, & que le sable, ou les herbes, ou d'autres inégalités qui se rencontrent dans sa marche, ne puissent les détacher.

Ces Tourlouroux étoient en si grand nombre dans ce terrein marêcageux, qu'il n'étoit pas possible d'y placer le pied, sans en écraser plusieurs. J'ignore si les habitans des côtes mangent ces animaux, comme l'on fait dans les Iles Antilles, où ils sont d'une grande ressource pour les Caraïbes & les Negres. Les Créoles mêmes, suivant le Pere Labat, en font une espece de regal.

Sur les dix heures du matin, le Dimanche onze de Décembre, nous avons reçu à bord Monsieur le Gouverneur, parti de la Ville, dès les deux heures du matin, dans son Canot, avec son fils, accompagnés d'un Ministre du Roy de Portugal, premier Président du Conseil Sou-

verain de Rio-Janeyro, de l'Oïdor, du Major & de quelques Officiers de la Garniſon. La marée & le vent contraire les avoient empêchés d'arriver plûtôt.

La tente étoit tendue ſur le gaillard d'arriere, que l'on avoit diſpoſé en forme de ſalle; le Navire étoit pavoiſé, & le pavillon François déployé. Dès que tout le monde y fut placé, j'y chantai la meſſe ſolemnellement; & à midi on y ſervit un dîner auſſi ſplendide qu'il étoit poſſible dans les circonſtances. On but à la ſanté du Roy de Portugal, avec une ſalve de onze coups de canon, à laquelle la batterie du Fort de Ste. Croix répondit en même nombre de coups.

Après le dîner quelques bas Officiers, les mêmes qui avoient joué de divers inſtrumens chez le Gouverneur, en jouerent encore, & firent une eſpece de concert, qui dura deux heures ou environ. Pendant cet amuſement le vent s'éleva contraire au retour du Gouverneur, le tems ſe couvrit, & il tomba une pluye ſi abondante, qu'il n'étoit gueres poſſible de penſer à s'embarquer pour regagner la Ville, & même un des Forts. Mr. de Bougainville, pour amuſer ces Meſſieurs, pro-

propoſa une partie de jeu, qui fut acceptée. Il y eut en tout une dixaine de piaſtres de perdues, quoiqu'au Paſſe-dix. La pluye & le vent contraire continuant toujours, Mr. de Bougainville engagea le Gouverneur & ſa compagnie de coucher à bord: il l'accepta. En attendant le ſouper, qui ne fut compoſé que des débris du dîner, & où le Gouverneur, ainſi que preſque tous les autres, ne burent qu'un verre d'eau, je m'entretins toujours avec le Miniſtre de Portugal, à qui il ne manquoit que l'uſage pour parler bien François, & qui ſubſtituoit des mots latins très énergiques, lorſque les termes François ne ſe préſentoient pas à ſa mémoire. Très-au fait du Breſil, qu'il parcouroit alors, pour y faire ſa viſite ordinaire, il eut la complaiſance de répondre à toutes mes queſtions, & me donna ſur le Pays & ſur ſes habitans tous les éclairciſſemens que je détaillerai ci-après.

Mrs. de Bougainville & de Nerville cederent leurs lits au Gouverneur & au Miniſtre de Portugal; L'Oïdor coucha dans la Dunette de Mr. Duclos-Guyot Capitaine, & les autres Officiers voulu-

rent coucher sur la table de la chambre, où on leur étendit des matelats. On passa cette nuit comme l'on pût. Dès les quatre heures du matin, le Gouverneur partit dans son canot, avec sa compagnie, pour aller au Fort de Ste. Croix donner des ordres, de nous procurer tout ce que nout demandions, bœufs, &c. A son départ, on le salua de neuf coups de canon, que le Fort rendit sur le champ.

Avaut que de souper, Mr. de Bougainville pria Mr. le Gouverneur de faire passer en Portugal, & de là en France, les lettres que nous avions écrites pour y donner de nos nouvelles. Quelques jours après un Senau Portugais, qui étoit à l'ancre devant la Ville de la Vierge exilée, devoit partir pour Rio-Janeyre, & nous avoit promis de remettre nos Paquets à quelqu'un des Capitaines de la Flotte, qui devoit partir sur la fin du mois courant. Le Gouverneur s'en chargea avec bien de plaisir: Mr. de Bougainville lui remit nos Paquets. Mais, soit que la Flote de Rio-Janeyro fut partie, lorsque nos lettres y arriverent, soit d'au-

d'autres accidens, elles ne ſont pas parvenues à leurs deſtinations.

Cinq ou ſix heures après que le Gouverneur a eu pris terre au Fort de Ste. Croix, il nous eſt venu en préſent de ſa part, deux Bœufs, deux Vaches, une Geniſſe, deux Dindes, 26 tant Cannes que Canards du Breſil, à grandes crêtes rouges, & d'autres rafraîchiſſemens. Mr. de Bougainville, dès la veille, lui avoit fait la galanterie d'une boëte pleine de tabatieres peintes & vernies du vernis de Martin, & de quelques éventails très beaux.

Les deux jours ſuivans furent employés à completter notre proviſion de bois de chauffage, qui fut compoſée de Saſſafras, de cedre & de bois jaune de Breſil. Je fis mon poſſible pour avoir du Baume de *Copaiba*, connu ſous le nom de Copahu; ayant appris d'un Negre affranchi que l'arbre qui le porte n'eſt pas rare dans le pays: je ne pus réuſſir, parce que le Portugais qui m'avoit promis de m'en ramaſſer, m'aſſura que ce baume ne couloit que pendant la pleine Lune.

Comme notre deſtination étoit pour un Pays où nos Marins n'avoient pas encore été, & dont les mers & le climat

paſſent pour orageux; avant que de partir de Ste. Catherine,, notre Capitaine, toujours prudent & prévoyant, jugea à propos de ſe munir de petits mâts de hunes & de perroquets, pour ſervir de bâtons d'hyver. Il s'adreſſa pour cet effet au Negre affranchi, dont j'ai fait mention plus d'une fois. Il nous rendoit tous les ſervices qui dépendoient de lui, de la meilleure grace du monde; & fit même propoſer à Mr. de Bougainville de l'emmener avec lui; qu'il iroit par tout où nous voudrions le conduire. Il étoit fort, travailloit beaucoup; & Mr. de Bougainville auroit volontiers acquieſcé à ſa demande, s'il n'avoit craint que les Portugais ne ſe fuſſent plaints, que nous avions été relâcher pour débaucher les Negres du Pays; & que ce bruit ou préjugé n'eût fait tort aux Navires François, qui auroient été dans la ſuite relâcher à Ste. Catherine.

Ce Negre fut lui-même chercher dans la forêt les arbres qu'il crut les plus propres au deſſein de notre Capitaine. Lorſqu'il les eut trouvé, il l'en avertit, & nous y conduiſit à travers les halliers, & les brouſſailles au milieu deſquels il fal-

falloit grimper ſur la Montagne, pour parvenir à ces arbres, dans l'intérieur de la Forêt. Nous nous y tranſportames bien armés, en aſſez grand nombre, tant pour couper ces arbres que pour les tranſporter juſqu'au bord de la mer. Nous ne rencontrames dans la Forêt aucune bête féroce; mais ſeulement deux ou trois gros ſerpens, que nous tuames. Chemin faiſant, je coupai ſept à huit cannes de Bambou, eſpece de jonc noueux, dont les nœuds ſont très rapprochés; & plus ils le ſont, plus les cannes en ſont belles. Ces Bambous étoient d'une jolie groſſeur, haut de cinq pieds & demi à ſix piés; mais malheureuſement ils n'étoient pas à leur maturité. En ſéchant ils ſe ſont ridés & devenus comme cannelés. Je les laiſſai à St. Malo.

Pour tranſporter ces bâtons d'hiver, il fallut les attacher avec des cordes, & les traîner, quelquefois même les faire paſſer par deſſus des branches qui nous barroient le chemin. Nous étions ſouvent contraints de le tracer, & de le faire à coups de hache. J'y remarquai des Palmiers d'une hauteur prodigieuſe, d'un pied environ de diametre, & droits comme

me des joncs; une eſpece d'arbre dont tout le tronc & les branches ſont couverts de petites excroiſſances épineuſes, de ſix à huit lignes de diametre dans leur baſe, ſaillantes de quatre ou cinq, & l'épine plantée au milieu en a juſqu'à quatre de longueur. L'écorce de cet arbre eſt griſe & reſſemble à celle du Hêtre. Ne ſeroit-ce pas le même que, dans nos Iles Antilles, on nomme *Bois épineux?*

Dans la matinée du Mardi, un Matelot, après avoir coupé de l'herbe pour nos beſtiaux, s'étant aſſis auprès, les jambes nues, fut mordu près de la cheville du pié par un ſerpent, long, nous a-t-il dit, d'environ un pied & demi, de couleur jaune rougeâtre diſpoſé par bandes. Il ne tint compte de cette morſure; & ſi-tôt qu'il fut arrivé à bord, il dina copieuſement, ſans inquiétude, parce qu'ajouta-t-il, j'avois faim. Une demi-heure après il lui prit un mal de cœur; & voyant ſa jambe très-enflée & douloureuſe, il vint m'en avertir. Je commençai par lui donner de la confiance, pour le guérir de la peur qui s'étoit emparée de ſon eſprit. Pendant que j'en donnai avis aux deux Chirurgiens de la Frégate, il vomit, ce qu'il réitéra en-

encore une ou deux fois dans l'intervalle d'une heure. Nous lui fimes avaler deux gros de Thériaque mêlée avec dix goutes d'eſprit volatil de ſel armoniac, dans un verre de vin. On appliqua ſur la playe déja devenue noirâtre, après l'avoir ſcarifiée, un emplâtre de Thériaque pilée avec de l'ail. Le mal de cœur continua néanmoins; il vomit encore deux ou trois fois. On lui donna le même remede. Sur ces entrefaites vint à bord un Officier Portugais du Fort Ste. Croix, à qui nous racontames ce qui étoit arrivé. Le raport du Matelot, & la deſcription du Reptile, firent juger à l'Officier, que ce ſerpent étoit une des eſpeces de ceux que les Nationaux nomment *Jararaca*.

„ Son venin eſt ſi dangereux, dit-il, qu'il „ cauſe une mort inévitable à ceux à qui „ il n'excite pas le vomiſſement dans les „ vingt-quatre heures. Mais, puiſque vo„ tre Matelot a vomi, vous devez être „ raſſuré ſur ſon compte. Continuez ce„ pendant de lui donner le même reme„ de, & joignez-y un vomitif. Il y a „ pluſieurs autres eſpeces de *Jararaca*, „ dont il faut également ſe défier; une „ ſurtout, qui eſt de couleur de terre,

„ ou

„ ou de couleur cendrée, avec quelques „ rayes plus brunes ſur la tête.“ Le lendemain, la noirceur de la playe n'ayant pas augmenté, ni l'enflure de la jambe, on donna l'émétique au Malade; on appliqua un nouvel emplâtre ſemblable au premier. Dans la ſuite il ne lui eſt pas arrivé d'autres accidens; on a traité la playe comme une playe ordinaire. On l'a auſſi purgé deux fois, & il s'eſt toujours bien porté. Aller dans les bois & les campagnes, c'eſt preſque toujours s'expoſer à la morſure des reptiles dangereux, qui y ſont en grand nombre. Nous avons vû bien des fois des eſpeces de ſillons ondoyés ſur le ſable du bord de la mer, formés par les traces des ſerpens qui y avoient paſſé. Si, lorſque l'on a eu le malheur d'en être mordu, on n'y remédie pas promptement, il faut s'attendre à mourir dans les douleurs les plus cruelles. Quelques eſpeces, ſurtout celles des Jararacas, exhalent une odeur forte de muſc. Cette odeur eſt d'un grand ſecours à ceux qui le ſçavent, pour ſe garantir de leur ſurpriſe.

Le ſeul Lézard que j'aye vû à l'Ile Sainte Catherine, pouvoit avoir deux piés de

de long, & trois pouces & demi, ou quatre de large. Sa peau étoit noire, tachée de blanc de la tête au bout de la queuë. Le ventre étoit à peu prés de même; mais le blanc y dominoit davantage; au lieu que le noir & le blanc étoient distribués presqu'également par taches de figures régulieres sur tout le reste du corps; sa forme étoit d'ailleurs celle de nos Lézards verds de France. Mr. de Nerville qui étoit avec moi, se disposoit à lui tirer un coup de fusil, lorsque je reconnus que l'animal étoit mort. Nous nous en approchames; mais comme il puoit déja assez fort, nous ne jugeames pas à propos de l'examiner avec plus d'attention. Seroit-ce le *Maboya*, ou le *Tejuguacu*, ainsi nommé par les gens du Pays, & *Iguana* par Pison & Margraff?

Le *Serpent à sonnettes* y est très commun: sa longueur va jusqu'à trois piés, rarement passe-t-elle un demi pié de de plus. Sa couleur est un gris de fer cendré, & régulierement ondé. A l'extrémité de sa queue est attaché ce que les Espagnols nomment sa *Cascabelle*, & par la même raison le serpent *Cascabella*. Cette Cascabelle, qu'il nous a plu de nom-

nommer *Sonnette*, à cauſe du bruit qu'elle fait, reſſemble à la coſſe des pois ſéchée ſur la plante. Elle eſt diviſée de même en pluſieurs articles, ou monticules, qui contiennent des oſſelets ronds, dont le frottement produit un ſon aſſez ſemblable à celui de deux ou trois ſonnettes un peu ſourdes, ou grelots. Le jour que Mr. de Belcourt, & moi, cherchions dans le bois l'animal, dont nous avions vû les traces ſur le ſable, il nous ſembloit entendre ce ſon mêlé avec celui de ſifflement; mais ce ſon tenoit auſſi beaucoup du bruit que font les cigales. La morſure de ce ſerpent eſt ſi dangereuſe, que les habitans des lieux où il ſe trouve, ſont bien heureux que la Nature ait donné à ce reptile un ſigne qui les avertit de ſon approche; ſans quoi, ſa couleur différant peu de celle de la terre, il leur ſeroit bien difficile de n'en être pas ſurpris, & de l'éviter. On le nomme auſſi *Boiciminga*.

Pour nourrir les beſtiaux que nous emmenions de l'Ile Ste. Catherine, nous fimes proviſion de tiges de Bananiers, dont nous remplimes tout le tour du gaillard d'arriere, tant en dedans qu'en de-

dehors. Ce fourrage ſe trouvoit plus commode pour le tranſport; parce qu'il tenoit moins de place, & faiſoit par conſéquent moins d'encombrement. D'ailleurs les prairies ſont fort rares dans cette Ile, ainſi que ſur la côte de la Terre-ferme, & le peu d'herbe que s'y trouve, eſt marêcageuſe. Il eut été difficile de s'en procurer une quantité ſuffiſante, laquelle même n'étant pas à ſon point de maturité propre à être conſervée, ſe ſeroit échauffée, & auroit fourni une très-mauvaiſe ſubſtance pour ces Beſtiaux. Les tiges de Bananiers y ſuppléerent parfaitement, tant parce qu'elles ſe conſervent très-bien, que parce qu'elles ſont fort nourriſſantes. Il ne s'agiſſoit que de les couper au coûteau, & les bœufs, les moutons, les mangeoient avec avidité.

Le Bananier eſt une plante, dont la tige n'eſt compoſée que de feuilles roulées les unes ſur les autres, d'un blanc rougeâtre en quelques endroits, jaunâtre & verdâtre en d'autres. Lorſque la racine pouſſe un rejetton, il ne ſort du bord de terre que deux feuilles roulées l'une avec l'autre. Elles s'évaſent en ſe déroulant, pour faire place à deux autres, ſortant du

même centre. Roulées comme les premieres, elles s'épanouiſſent de même, & ſont ſuivies de pluſieurs, qui ſe ſuccédant, s'élevent en hauteur, s'étendent en largeur, toujours ainſi roulées, & compoſent la tige de cette plante arborée, qui monte à huit, dix & juſqu'à douze piés; après quoi elle ne groſſit plus. Alors les feuilles ſortent du haut & du milieu de la tige, à laquelle elles ne tiennent que par une queuë d'un pouce ou environ de diametre; longue d'un pié, ronde d'un côté, de l'autre creuſée en canal dans ſon milieu. Cette queue continuée forme la nervure du milieu de la feuille, qui a quelquefois juſqu'à quinze, & dixhuit pouces de large, ſur ſix à ſept piés de long. Cette feuille eſt d'un beau verd par deſſus, & deſſous d'un verd un peu gris, qui la fait paroître argentée. Son épaiſſeur eſt celle d'un très-fort parchemin; mais ſa délicateſſe & ſa grandeur, qui donne beaucoup de priſe au vent, font qu'elle ſe découpe en beaucoup de lanieres. Elles partent de la nervure du milieu, s'étendent vers les bords, le long des petites nervures, qui ont la même direction, & paroiſſent les unes comme des rubans étroits, &

ar-

argentés, les autres comme des lanieres de même couleur, attachés à cette nervure & roulés sur eux-mêmes.

Lorsque le Bananier a pris sa hauteur naturelle; il a neuf à dix pouces de diametre, & sa tige est si tendre, quoique les feuilles qui la composent soient très-serrées les unes contre les autres, que l'on peut la couper aisément avec un couteau, & même presque d'un seul coup de serpe, en la prenant un peu de biais; parce que ces feuilles sont grasses & pleines de suc: aussi ne vient-il bien que dans les lieux gras & humides.

Parvenu en état de porter fruit, il pousse du centre de la sommité de sa tige, une autre tige d'environ un pouce & demi de diametre, & de trois à quatre piés de long, qui se couvre de différens anneaux de boutons d'un jaune tirant sur le verd. Un gros bouton en forme de cœur, de six à sept pouces de long sur trois de diametre, termine cette tige. Il est composé de plusieurs pellicules couchées les unes sur les autres, dont l'extérieur est rouge, & recouvert d'une enveloppe forte, lisse de couleur gris de lin. La tige se divise en quatre pour

donner iſſue à à ce bouton. Cette tige eſt d'abord droite; mais à meſure que les fruits ſuccedent aux petites fleurs qui garniſſent la tige par anneaux, le poids que que le fruit acquiert en groſſiſſant, la fait courber inſenſiblement, & pencher de plus en plus vers la terre.

Dans nos Iles Antilles, on nomme cette tige, garnie de fruits, un *Régime*. J'ignore le nom que lui donnent les Portugais. Un régime contient quelquefois tant de *Bananes*, qu'il ſuffiroit pour faire la charge d'un homme. Elles ſont attachées aux lieux qu'occupoient les fleurs. On coupe le Régime ſitôt qu'on apperçoit quelques Bananes changer leur couleur verte en jaune. On le ſuſpend à l'air dans la maiſon, & l'on mange le fruit à meſure qu'il meurit; ce que l'on connoit, quand il commence à obéir ſous le pouce, & qu'il jaunit. Nous en attachâmes au moins une vingtaine autour du gaillard d'arriere; & quelques uns de nos Officiers étoient ſi friands de ce fruit, qu'ils en mangeoient preſque ſans attendre qu'elles euſſent aſſez de maturité.

La Banane a près de deux pouces de diametre; les plus longues que j'ai vûës

n'en

n'en avoient que ſix de longueur. Les deux bouts ſont en pointe arrondie, & ſa forme eſt angulaire, mais avec des angles très-émouſſés. La pelure eſt liſſe, ſouple, épaiſſe un peu plus que celle d'une figue, & beaucoup plus ſolide. La pulpe eſt d'un blanc jaunâtre, de la conſtance d'un fromage nouveau bien gras, & ayant ſa crême; ou du beurre nouvellement battu. Auſſi reſſemble-t-elle à ce dernier, quand la Banane eſt cuite.

Elle en a un peu le goût; mais comme ſi on y avoit mêlé de la pulpe de coings un peu trop meurs. On prétend que c'eſt une très-bonne nourriture. Pour moi je n'y trouvai rien d'admirable; & j'en ai mangé de crues & de cuites, de meures & non meures, pour eſſayer leur ſaveur.

Nous avions bien deſiré nous munir d'une proviſion de *patates*, & d'ignames; mais ces racines n'étoient pas encore en état d'être tirées de terre. La Patate eſt une eſpece de pomme de terre, ou de Topinambou, mais beaucoup plus délicate.

L'Igname ou *Iniams* eſt une plante rampante, garnie de filamens, qui prennent racine, & ſervent à la multiplier naturelle-

ment; de maniere que, ſi l'on a pas ſoin de lui en ôter beaucoup, elle couvrira bientôt tout le terrein, dans lequel auparavant on n'en avoit mis qu'une ou deux. La tige eſt quarrée, de la groſſeur du petit doigt, ou environ. Ses feuilles ont la forme d'un cœur, dont le bout eſt allongé & pointu. Elles ſont d'un verd-brun, grandes, comme celles du *Lappa major* ou grande Bardanne. Celles qui ſont plus éloignées de la racine, ſont moins grandes; mais elles ſont liſſes, groſſes, & bien nourries, attachées deux à deux à la tige, par des pedicules courts, quarrés, un peu courbés. De la tige ſortent quelques épics de petites fleurs en forme de cloche, dont le piſtile devient une ſilique remplie de petites graines noires. On ne ſeme pas ordinairement ces graines, parce qu'elle vient de bouture beaucoup mieux & plus vîte. On employe pour cela la tête du fruit, avec une partie de la tige qui le porte.

La racine eſt plus ou moins groſſe ſuivant la bonté du terrein qui la nourrit. Sa peau eſt inégale, rude, épaiſſe, d'un violet foncé, & très-chevelue. Le dedans eſt de la conſiſtance des Beteraves, d'un blanc griſâtre, tirant quelquefois ſur la cou-

couleur de chair. On la mange apprêtée comme la Beterave, cuite dans l'eau, ou fous la braiſe, quelquefois avec la viande. Elle eſt d'un bon goût, très-nourriſſante & de facile digeſtion. Les Negres & les Portugais l'aiment beaucoup.

Un des deux Acadiens mariés que nous avions logés dans une caſe de la côte, étoit tourmenté d'un cours de ventre, qui avoit réſiſté juſques là à tous les remedes que lui avoient adminiſtrés les deux Chirurgiens de notre Frégate. Le Negre affranchi lui propoſa de le guérir avec une ptiſanne, il eut peut-être réuſſi, s'il avoit commencé à en uſer plûtôt; car pour en avoir pris deux jours ſeulement, il en étoit déjà beaucoup ſoulagé. Cette prétendue ptiſanne n'étoit qu'une ſimple décoction de bouts des bourgeons tendres, & de petits fruits du Goyavier, qui ne commençoient qu'à être noués. Si ce fruit avoit été un peu plus avancé, peut-être auroient-ils produit un effet plus efficace. L'Acadien n'ayant pas fait proviſion de ces bourgeons, avant que de partir, il ne put en continuer l'uſage; ſon mal le reprit des plus belles, & lui a continué juſqu'à une quinzaine de jours avant notre départ des Iles

Málouïnes, où il commença à ſe trouver mieux quelques jours après que nous l'y eumes débarqué. La bonté de l'air, &, ſans doute l'exercice qu'il y prit, le fortifierent de plus en plus, & il ſe comptoit guéri à notre départ.

Le même Negre avoit guéri en peu de jours la ſœur de la femme de cet Acadien, nommé *Benoit*, dont les jambes étoient devenues tellement enflées, qu'elle avoit beaucoup de peine à ſe ſoutenir. On prétendoit que cette enflure étoit l'effet du ſcorbut. Quoiqu'il en ſoit, elle ſouffroit, diſoit-elle, de grandes douleurs aux chevilles des piés, qui ceſſerent après que le Negre lui eut fait une fomentation de quelques herbes du Pays, bouillies dans de l'eau pure. Elle fut guérie en ſix ou ſept jours. On m'a aſſure que ce Negre n'avoit employé que le Goyavier.

Le Goyavier eſt un arbre très-connu dans nos Iles de l'Amérique. Ceux que l'on nommoit ainſi à l'Ile Ste. Catherine, n'avoient pas plus de huit piés de haut, & le tronc ſept à huit pouces de diametre: je n'en ai pas vû de plus gros. Son écorce étoit un peu plus blanche que celle du Pom-

Pommier, ſes branches s'étendoient de la même maniere, & ſes fruits, qui étoient très-peu avancés, reſſembloient à des pommes qui ne ſont que nouées depuis un mois. Aux feuilles & à la forme de l'arbre je le pris d'abord pour un Coignaſſier. On me dit que le fruit, dans ſa maturité, eſt excellent; & l'on me le dépeignit ſemblable aux Goyaves de nos Iles Antilles, quoique la deſcription que le Pere Labat fait de l'arbre & de ſes feuilles ne reſſemble pas au Goyavier du Breſil. D'ailleurs les Portugais attribuent au leur les mêmes propriétés que le Pere Labat donne à celui de la Martinique.

Le même Acadien étant de retour à bord ſe trouva beaucoup incommodé d'une petite tumeur qui lui étoit ſurvenue au gros orteil du pié gauche, depuis quelques jours. Cette tumeur augmentoit, ainſi que la douleur qu'elle cauſoit. Il la montra au *Docteur*, (c'eſt ainſi que l'on nomme le premier Chirurgien du Navire, & le ſecond *Major*.) Celui-ci reconnut que c'étoit un *Nigua*, ou *Nigue*, qu'au Pérou l'on nomme *Pique*. C'eſt un Inſecte ſi petit, qu'il eſt preſqu'imperceptible. Voyez la deſcription qu'en fait Mr. d'Ulloa,

dans ſon Voyage du Pérou, & qui convient parfaitement à ce que nous avons vû à l'Ile Ste. Catherine. On guérit notre Acadien par l'extraction du nid, & par l'application de la cendre de tabac. Les jambes de cet Inſecte, dit l'Auteur que je viens de citer, n'ont pas le reſſort de celles des puces; ce qui n'eſt pas une petite faveur de la providence, puiſque s'il avoit la faculté de ſauter, il n'y a pas de corps vivant dans les lieux où ſe trouve cet Inſecte, qui n'en fut rempli. Cette engeance feroit périr les trois quarts des hommes par les accidens qu'elle pourroit leur cauſer. Elle eſt toujours dans la pouſſiere, ſurtout dans les lieux malpropres. Elle s'attache aux piés, à la plante-même & aux doigts.

La Nigua perce ſi ſubtilement la peau qu'elle s'y introduit ſans qu'on la ſente. On ne s'en apperçoit que lorſqu'elle commence à s'étendre. D'abord il n'eſt pas difficile de l'en tirer; mais, quand elle n'y auroit introduit que la tête, elle s'y établit ſi fortement, qu'il faut ſacrifier les petites parties voiſines, pour lui faire lâcher priſe. Si l'on ne s'en s'apperçoit pas aſſez tôt, l'Inſecte perce la premiere peau

ſans

sans obstacle, & s'y loge. Là il suce le sang, & se fait un nid d'une tunique blanche & déliée, qui a la figure d'une perle plate. Il se tapit dans cet espace de maniere que la tête & les piés sont tournés vers l'extérieur, pour la commodité de sa nourriture, & que l'autre partie de son corps répond à l'intérieur de la tunique, pour y déposer ses œufs. A mesure qu'il les pond, la tunique s'élargit; & dans l'intervalle de quatre à cinq jours, elle a jusqu'à deux lignes de diametre. Il est très-important de l'en tirer, sans quoi, crévant de lui-même, il répand une infinité de germes, semblables à des lentes, c'est-à-dire autant de Nigues, qui occupant bientôt toute la partie, causent beaucoup de douleur, sans compter la difficulté de les déloger. Elle pénétrent quelquefois jusques aux os: & lorsque l'on est parvenu à s'en délivrer, la douleur dure jusqu'à ce que la chair & la peau soient entierement rétablies.

Cette opération est longue & douloureuse. Elle consiste à séparer avec la pointe d'une aiguille, les chairs qui touchent la membrane où résident les œufs; ce qui n'est pas aisé, sans créver la tu-

ni-

nique, & à quoi il faut donner toute ſon attention. Après avoir détaché juſqu'aux moindres ligamens, on tire la perle, qui eſt plus on moins groſſe à proportion du ſéjour que l'Inſecte a fait dans la partie. Si par malheur la tunique creve, l'attention doit redoubler, pour en arracher toutes les racines, & ſurtout pour ne pas laiſſer la principale Nigue. Elle recommenceroit à pondre avant que la playe fut fermée, & s'enfonçant dans les chairs, elle donneroit encore plus d'embarras à l'en tirer. On met dans le trou de la perle, un peu de cendre chaude de tabac mâché. Pendant les grandes chaleurs, il faut ſe garder avec un ſoin extrême de ſe mouiller les piés. Sans cette attention, l'expérience a fait connoître que l'on eſt menacé du Paſme, mal ſi dangereux qu'il eſt ordinairement mortel.

Quoique l'Inſecte ne ſe faſſe pas ſentir dans le tems qu'il s'inſinue; dès le lendemain il cauſe une démangeaiſon ardente, & fort douloureuſe, ſurtout dans quelques parties telles que le deſſous des ongles. La douleur eſt moins vive à la plante du pié, où la peau eſt plus épaiſſe.

On observe que la Nigue fait une guerre opiniâtre à quelques Animaux, surtout au *Cerde*, qu'elle dévore par degrés, & dont les piés de devant & de derriere se trouvent tout percés de trous après sa mort.

La petiteſſe de cet Inſecte n'empêche pas qu'on n'en diſtingue deux eſpeces, l'une venimeuſe, l'autre qui ne l'eſt pas. Celle-ci reſſemble aux puces par la couleur, & rend blanche la membrane où elle dépoſe ſes œufs. L'autre eſpece eſt jaunâtre; & ſon nid couleur de cendre. Un de ſes effets, quand elle s'eſt logée à l'extrémité des orteils, eſt de cauſer une inflammation fort ardente aux glandes des aînes, accompagnée de douleurs aigues, qui ne finiſſent qu'après l'extirpation des œufs. C'eſt à Mr. de Juſſieu que l'on doit la diſtinction des deux eſpeces de Nigues. Il eut, comme les autres Académiciens François qui l'accompagnerent au Pérou, le chagrin d'éprouver pluſieurs fois ces douleurs, qu'ils n'ont pu expliquer.

14 *Decembre.*

Ayant nos proviſions à bord, le Mercredi ſur les dix heures du matin, le

vent étant au Sud, nous avons défafourché, & envoyé notre chaloupe à terre, chercher le reſtant de nos effets, & les familles Acadiennes. Avant que de les embarquer dans la Chaloupe, on viſita leurs hardes avec grand ſoin, pour voir s'il ne s'y étoit pas introduit des *Cancrelas*. On en avoit vû dans leur caſe. C'eſt un Inſecte de la groſſeur & tenant quelque choſe du Hanneton, mais un peu plus plat, & plus allongé, ayant un corſet d'un verd noir, moins dur & moins ſolide. Il eſt extrémement à redouter dans les Navires, parce qu'il multiplie beaucoup en peu de tems, & qu'il ſe niche par tout; où il ronge papiers, livres, hardes, biſcuit & le bois-même. Il gâte tout par ſes ordures & ſa mauvaiſe odeur. Comme on en avoit vû quelques uns dans la caſe où logeoient ces familles, on leur avoit recommandé de bien nettoyer leurs hardes. Nous eumes le bonheur d'en être auſſi exemts que des autres Inſectes familiers ſur mer. Aux Iles Antilles on les connoit ſous le nom de *Ravets*.

Nous dépêchames en même tems Mr. Alexandre Guyot au Fort Ste. Croix pour

pour faire nos excuſes au Commandant de ce que nous ne ſaluerions pas en partant, à cauſe des bœufs, taureaux & vaches, qui embarraſſoient notre port.

A onze heures nous avons fait voile, le vent au Sud & Sud-Sud-Eſt petit frais, ſous les deux huniers, le Perroquet de foule & les focs, juſqu'au travers de l'Ile aux Perroquets. Après avoir doublé la pointe de Bon-port, nous y avons mouillé par les ſix braſſes d'eau, fond de vaſe, environ aux deux tiers du chemin d'une terre à l'autre, plus près de la côte du Nord, pour attendre notre chaloupe, notre petit canot, & pour embarquer dix bœufs; ce que nous avons fini à cinq heures du ſoir. Nous ſommes enſuite reſtés ſur une ancre toute la nuit, avec un tems ſombre & brumeux.

Nous fimes ainſi nos adieux à l'Ile Sainte Catherine, ce lieu de relâche, dont l'on voit que nous n'avons pas eu les mêmes ſujets de nous plaindre, que l'Amiral Anſon. Il pourroit devenir une habitation excellente, ſi l'on ſe donnoit la peine de le défricher. A la reſerve de la petite Ville dont j'ai parlé, il n'y a que quelques Cafes on plantations ſur la

Côte

Côte de l'Isle de la Terre-ferme qui en eſt voiſine. Tout le reſte eſt bois de haute futaye, & le pié des arbres y eſt comme étouffé par les halliers & les brouſſailles. Ceux de l'Ile ſont farcis de cet eſpece d'Aloës épineux, qui forme un grand obſtacle à ceux qui veulent y pénétrer. Sur les liſieres, qui approchent le plus de la côte, il y a beaucoup de différentes eſpeces d'arbres de la hauteur & groſſeur des pommiers, mais dont les feuilles de preſque tous ces arbres ſont liſſes, d'un beau verd, & ont la forme des feuilles du Laurier-franc. Elles ne different preſque entre elles que par la grandeur, & le plus ou moins d'épaiſſeur. J'en remarquai un que l'on auroit pris, au premier coup d'oeil, pour un amandier. Sa feuille étoit cependant un peu plus large: ſon fruit paroiſſoit une amande verte; mais lorſqu'on l'obſervoit de près, on voyoit que la forme de ce fruit tenoit un peu de la forme d'un cœur.

Un autre portoit une fleur, ou fruit, de la forme des véſicules ou membranes qui enveloppe le fruit de la plante nommée Alkakenge; ce fruit Braſilien eſt gros comme une petite noix, d'un jaune blan-

châtre en dehors. Il s'ouvre en quatre parties, & se trouve composé de plusieurs écorces semblables, dont la surface intérieure est de la couleur du plus beau carmin. Ces écorces ou parties du fruit, ou, si l'on veut, de la fleur sont disposées de maniere que celle de dessus couvre par son milieu les bords, par lesquels se joignent les quatre divisions intérieures. Elles sont en tout au nombre de huit, quatre extérieures, & quatre intérieures, épaisses chacune d'environ une demi-ligne: dans l'interieur est attaché au milieu, une espece de petite boule blanche, laquelle est sans doute le pistille, si la chose dont je parle est une fleur. J'en montrai à un Portugais, qui ne sçut pas m'en dire le nom, ni les propriétés.

Une plante extrèmement commune dans ces bois, & dont la pluspart des rochers de la Côte sont couverts, est la *Caraguata*. Elle se trouve aussi en abondance sur les branches des grands arbres, & y vient comme le Gui sur nos pommiers & sur nos chênes. La feuille en est longue, pointue, épineuse, presque semblable à celle des Glayeuls, plante à laquelle elle ressemble, & par la forme de ses feuilles, &

par leur ſituation, ſortant toutes de la racine; mais elle pouſſe une tige ronde, garnie de quelques feuilles de la couleur du plus bel incarnat, ainſi que la ſommité de quelques unes des feuilles intérieures de la touffe, les plus proches de la tige. Au haut de cette tige, pouſſent en épics des fleurs d'un rouge vif, auxquelles ſuccede une eſpece de fruit long d'un demi-pouce, gros comme un gros tuyau de plume & violet. Il contient une ſubſtance blanche, visqueuſe, pleine de graines un peu applaties, rouſſâtres, & très-menues. Je croirois la Caraguata une eſpece de Glayeul. Dans un petit ſentier pratiqué ſur la liſiere des bois, nous trouvames quelques piés de la plante que les Braſiliens nomment *Juquiri*, & *Caaeo*, & nous *Senſitive*. Nous en avons vu de deux eſpeces; celle dont je viens de parler, pouſſe ſes tiges à la hauteur de deux piés ou environ, branchues, & à tiges ſtriées, preſque quadrangulaires, vertes, aſſez fournies de petites épines jaunâtres. Ses feuilles ſont oppoſées ſur ſes rameaux ſouples: le deſſous eſt d'un verd blanchâtre, le deſſus d'un verd tendre. Du long de la tige ſortent pluſieurs rameaux, dont

dont le bout eſt orné d'une petite tête ronde, velue, d'un blanc purpurin. C'eſt la fleur, à laquelle ſuccede une gouſſe, ou ſilique mince, recourbée & de couleur marron, couverte de petits poils blancs, quand elle eſt meure.

Le ſeconde eſpece ne s'éleve pas beaucoup de terre, je n'en ai vû que dans les tereins ſablonneux le long de la côte: elle ſemble quaſi ramper, & ne differe pas de la premiere. L'une & l'autre plient leurs feuilles, & laiſſent pancher leurs rameaux, preſqu'au moment qu'on les a touché avec la main, comme ſi elles étoient fannées. Un moment après elles reparoiſſent dans leur vigneur. C'eſt de là ſans doute qu'elle a reçû les noms *d'herbe chaſte*, *herba caſta*, *Mimoſa*. Les feuilles mangées ſont un poiſon mortel, auquel on n'a trouvé d'autre remede que la racine même mangée. Ces mêmes feuilles appliquées en cataplaſme guériſſent les tumeurs ſcrophuleuſes.

La terrein de l'Ile Ste. Catherine & des Côtes de la Terre-ferme eſt d'une fertilité ſi prodigieuſe, que les meilleurs fruits y croiſſent en abondance, preſque

ſans culture. Les forêts ſont pleines d'arbuſtes odorifirans. La Rade fournit d'excellens poiſſons, & très variés. On voit dans les Pl. II & III. les figures de ceux à qui nos marins donnoient les noms de Balaou, Pl. II. fig. 8. Lune, Pl. III. fig. 5. Brune Pl. II. fig. 4. Lame d'épée fig. 7. Crapaux de mer. Le bec allongé que l'on voit au Balaou, me l'avoit fait nommer *Beccaſſine de mer*. L'extrèmité de ce bec, qui eſt très-ſolide, & auſſi dur que le bec d'un oiſeau, eſt de la longueur de deux ou trois lignes, de la couleur du plus beau cinnabre. Son corps eſt preſque diaphane: une bande ou raye d'un bleu verdâtre regne depuis l'ouïe juſqu'à la queue: ſes écailles ſont ſi délicates qu'elles ſont preſqu'imperceptibles. Sa chair eſt ſolide & d'un goût excellent. La Lune de la Pl. III. fig. 5. ſemble couverte d'une feuille dargent.

La Lame d'épée ne pouvoit gueres être mieux nommée, rélativement à ſa figure. Les Crapaux de mer pourroient être nommés *Hériſſons de mer*, car tout leur corps eſt couvert de pointes longues de deux lignes ou environ. Celui qui a la figure plus ordinaire aux poiſſons, avoit la

la gueule armée de dents assez larges & plates comme les dents canines des hommes, & ne ressembloit pas mal à une bouche humaine, même par les levres.

Nous n'y pêchames pas de beaux coquillages; le seul qui mérita notre attention, fut un Casque qui avoit au moins huit pouces de diametre. On trouva un Soldat, & quelques petits Chevaux marins. On pêchoit toujours avec crainte; parce que les Réquins fréquentent beaucoup cette Rade. *)

On avoit fait présent à un de nos Officiers de deux jeunes *Tucans*, que quelques uns nomment *Tulcan*, & les Espagnols

*) Les Réquins que nous avons pris, & dont on voit la fig. Pl. II. fig. 5. n'étoient pas d'une grandeur démesurée; ils étoient de l'espece de ceux que l'on nomme *Lamies*. Nous avons examiné attentivement le nombre des rangées de leurs dents, & nous crumes en compter sept, au lieu de six qu'on leur donne communément. Elles étoient plattes, triangulaires, aigues & découpées dans leurs bords comme l'est une scie. Elles ne paroissoient pas engagées solidement dans la machoire, comme celles des autres animaux. Elles étoient mobiles, s'ouvroient & se fermoient comme les doigts de la main, de façon que chaque rangée se replioit sur sa voisine

gnols de l'Iſthme de l'Amérique, *Prêcheur*, parce que, diſent-ils, que cet oiſeau étant perché au ſommet d'un arbre, pendant que les autres oiſeaux dorment au deſſous, il fait de ſa langue un bruit qui reſſemble à des paroles mal articulées, & le répand de toute part, dans la crainte que les oiſeaux de proye ne profitent du ſommeil des autres pour les dévorer.

La groſſeur du Toucan eſt à peu près celle d'un Pigeon ramier; mais il eſt monté plus haut ſur ſes jambes, qui ſont d'un gris bleuâtre ainſi que ſes piés, armées d'ongles aſſez longues; ſa queue eſt lon-

en recouvrement, de maniere que celle de deſſus en ſe courbant en dedans la gueule, occupoit le vuide ou l'entredeux des dents de la rangée de deſſous. Elles y ſont comme les ardoiſes ſur un toit, ou ſi l'on veut comme les feuilles d'un artichaux.

On dit que le Réquin eſt toujours précédé d'un autre Poiſſon que l'on nomme *Pilote;* nous pouvons aſſurer le contraire, au moins avons-nous vû pluſieurs fois des Réquins ſans cet avant-coureur.

Le Pilote eſt un des beaux & bons poiſſons de la Mer. Il eſt d'un bleu diſpoſé par bandes, les

unes

longue d'environ quatre pouces, quelquefois noire & arrondie à ſon extrémité; mais communément bigarrée de bleu, de pourpre & de jaune, ſur un brun obſcur. Le dos & les aîles ſont de cette derniere couleur, excepté quelques plumes noires aux aîles. Sa tête eſt très-groſſe, mais fort petite à proportion de ſon bec, qui a ſept à huit pouces de ſa racine à la pointe. La partie ſupérieure a, près de la tête, environ deux pouces de baſe, & forme dans ſa longueur une figure, à peu près triangulaire & convexe par deſſus, dont les deux ſurfaces laterales ſont un peu relevées & arrondies. Celle

unes d'un beau bleu très-foncé ſur le dos, qui deſcendent, en s'éclairciſſant inſenſiblement, juſques ſous le ventre, au nombre de ſix. Quatre autres bandes, ainſi que la tête & la queuë, ſont d'un bleu très-clair, ou d'un blanc lavé de bleu. Le globe de l'œil eſt d'une belle couleur d'or, excepté la prunelle, qui eſt noire; les deux extrémités de la queue ſont blanches.

Je n'ai pas reconnu ce Poiſſon à la deſcription que l'on en trouve dans le Dictionnaire d'hiſtoire naturelle de Mr. Valmont de Bomare. Elle paroît mieux convenir à quelqu'eſpece de *Remore*. Se ſeroit-il trompé dans cet article, comme il a fait dans pluſieurs autres; ou m'au-

Celle de deſſus, qui forme l'intérieur de bec, eſt creuſe: ſes bords ou levres ſont découpés en maniere de ſcie. La partie inférieure préſente la même forme que la ſupérieure, mais un peu concave en deſſous. Ces deux parties égales dans leur longueur, s'emboëtent l'une dans l'autre, & diminuent inſenſiblement juſqu'à l'extrémité, qui eſt un peu courbée en deſſous & pointue. La langue eſt une membrane blanchâtre, prèsqu'auſſi longue que le bec, mais très-étroite, & très applatie. Elle n'a pas deux lignes au plus de large, & préſente une barbe de plume découpée; ſes yeux ſont ronds, beaux, vifs

roit-on trompé moi-même, en me nommant, *Pilote*, un poiſſon qui n'eſt pas celui qui doit porter ce nom? Voyez en la fig. dans la Pl. I. fig. 8.

Si nous avons vû des Réquins ſans être précedés de Pilotes, nous n'en avons pris aucun, qui n'eût pluſieurs *Succets* cramponnés ſur lui près de ſa tête. Les Braſiliens nomment le Succet *Iperuquiba*, & *Piraquiba*, les Portugais *Piexepogador*. Le plus grand que nous ayons pris avoit environ huit pouces de long, ſur deux & demi dans ſa plus grande largeur. Sa tête, longue de deux eſt plate dans ſa partie ſupérieure, & reſſemble au palais d'un bœuf, cannelé en travers,

vifs & étincelans, enchaſſés dans deux jouës nues, couvertes d'une membrane azurée. Les uns ont l'Iris de l'oeil bleu-clair, environné d'un cercle blanc; d'autres l'ont tout noir. Il y en a de différentes eſpeces, au moins different-ils entre eux par la couleur du bec, & par celle des plumes. Le bec de quelques-uns eſt verd avec un cercle noir & deux taches blanches vers ſa racine. Le bec des autres eſt noir, rouge en dedans, avec un cercle jaune verdâtre auprès de la tête. Ils ſont très-communs dans le pays. On nous aſſura que l'on y trouvoit auſſi beaucoup de Faiſans; mais nous n'en avons pas vûs. Les Perroquets verds y volent

en

vers, qui y ſeroit collé de maniere que les bords n'y ſeroient pas adhérents. Ces cannelures ſont armées de pointes, ſi dures & ſi ſolides qu'en les paſſant ſur le bois, elles y font l'effet d'une lime fine. C'eſt par leur moyen que le Succet s'attache ſi fermement auprès des ouyes & au ventre du Réquin, qu'il ſe laiſſe prendreavec lui. On ne put même l'en détacher qu'avec un coûteau, ou un autre inſtrument. La machoire inférieure eſt plus longue que la ſupérieure. Il a de petits yeux d'un jaune doré, la prunelle noire. Au lieu de dents, c'eſt une infinité de petits tubercules aſſez ſolides. Auprès de cha-

en troupe, comme les Moineaux en France. Nous en avons tué une assez grande quantité, & nous les trouvions aussi bons que nos Pigeons de voliere. Les Lions, les Pantheres, les Léopards, les Onces & les Tigres infestent les Bois & y rendent les voyages dangereux. Heureusement ils ne s'approchent que très-rarement des habitations. L'eau des rivieres est d'une excellente qualité. Mais tous ces avantages sont effacés par l'incommodité d'un air très-mal-sain, qui est vraisemblablement la cause de la pâleur des Blancs qui habitent ce pays. De ces bois, où le Soleil ne pénétre jamais, s'élevent sans cesse des vapeurs grossieres, qui

que ouye est une nageoire triangulaire, longue d'un pouce, ou environ: deux autres auprès sous le ventre, qui se joignent à leurs racines, & une sous le ventre & sur le dos, qui regnent depuis le milieu du corps jusques à la queue. Sa peau est lisse, gluante, comme celle de l'anguille, & de couleur d'ardoise brune.

Bien des gens se sont trompés, en prenant le dos du Succet pour le ventre, à cause de la partie par laquelle il s'attache au Réquin. Je l'ai observé avec toute l'attention, dont j'ai été capable, & je me suis convaincu de l'enreur det Auteurs; comme on peut le voir dans les fig. 11 & 12. de la planche I.

qui forment continuellement des brumes ſur le haut des montagnes dont l'Ile eſt environnée. Les bas, qui ſont fort marécageux, en ſont également couverts depuis ſix à ſept heures du ſoir, juſqu'à ce que le Soleil les aît diſſipées le lendemain ſur les huit heures du matin. Ces vapeurs ont ſouvent une odeur de vaze, & la circulation de l'air n'y étant pas libre, elles ſemblent ne ſe diſſiper que pour faire place à celles qui leur ſuccedent. Cet air malſain eſt ſans doute au moins un peu corrigé par la quantité de plantes aromatiques, dont l'odeur ſuave ſe fait ſentir à trois ou quatre lieuës en mer, lorſque le vent de Terre y porte. Nos chiens nous annoncerent l'approche des Terres au moins à cette diſtance, en flairant de ce côté-là pendant près d'une demi-heure. Nous-mêmes en étions embaumés. Il eſt à remarquer que les chiens ſont d'une grande reſſource dans un Navire, pour reconnoître les approches de terre. Tous les nôtres n'ont jamais marqué d'aller ſur le paſſe-avant, le long de la lice, ou ſur le Gaillard d'avant, préſenter le nez & flairer du côté des Terres, ou même d'un Navire, quand nous en avons approché, à la

à la diſtance quelquefois de cinq à ſix lieuës, lorſque le vent portoit de la Terre à nous. Ils y reſtoient environ un demi quart d'heure, & après s'en être allé, ils y revenoient plus d'une fois.

Outre les oiſeaux dont j'ai parlé ci-devant, nous rencontrions fréquemment des *Criards:* c'eſt le nom que les Portugais donnent à une eſpece de Corneille, dont tout le plumage eſt d'un beau bleu tendre. Ce ſont, diſoient-ils, les Corbeaux du pays. Ils en ont la forme; & ne ſont gueres moins mauvais à marger. Les *Tié-pirangas* ſont gros comme des Grives, ont les aîles, la queue & une partie du bec de couleur brune foncée; le reſte du plumage eſt d'un beau rouge de cinnabre un peu carminé, tirant ſur l'écarlatte. Quelques-uns de nos Marins les nommoient *Lorys*, d'autres *Cardinaux*; mais ce dernier nom eſt celui d'un oiſeau à peu près de même figure, dont tout le plumage eſt rouge ſans mélange de brun.

Il n'étoit pas encore tout à fait nuit lorſque nous eumes jetté l'ancre le jour de notre départ de ſainte Catherine, que nous apperçumes le long des hautbans

des

des drisses & des autres cordages une quantité de petites lumieres mouvantes. On auroit dit des petits lampions mobiles. Nous en fumes d'autant plus surpris que, quoique nous jugeâmes bien que c'étoit des mouches lumineuses, nous n'en avions encore ,apperçu aucune jusqu'à ce jour. Elles avoient quatre aîles, deux transparentes telles que celles de nos mouches communes, & deux opaques, lisses, brunes & solides comme les supérieures des hannetons, servant également d'étui à celles de dessous. Leur tête est noire, en forme de trefle, ornée da deux antennes aussi noires, longues de quatre lignes, & qui paroissent formées de petits cornets inférés par leur pointe les uns dans les autres. Auprès de ces antennes sont placés deux yeux ronds, noirs, solides comme de la corne, luisans & saillans, gros comme des plus petits grains de pavôts. Le corps & les six jambes sont d'un brun noirâtre. On distingue aisément à l'œil six anneaux, qui diminuent de grandeur depuis le cou jusques à l'extrémité du corps terminé en pointe arrondie. Ces anneaux sont aussi solides que ceux dont le corps des hannetons est composé. Le plus grand

an-

anneau, qui forme toute la partie antérieure du corps, où ſont attachées les jambes, a un peu plus de deux lignes de largeur ſur deux de longueur, & ſe trouve couvert d'un duvet, ou pouſſiere legere, telles que celle des aîles des Papillons. De cette partie & de la tête partent des rayons d'une lumiere ſemblable à celle des Vers luiſans que l'on trouve en France pendant l'été & le commencement de l'automne.

Je mis une de ces mouches dans un cornet de papier, le ſoir en me couchant, dans le deſſein de la peindre le lendemain. Mais, ayant voulu commencer à le faire, je ne la trouvai plus; elle avoit rongé, percé le cornet, & s'étoit ſauvée. Le jour ſuivant j'apperçus, étant couché, une lumiere dans un des rayons où j'avois placé mes livres. Je ne penſois plus aux mouches lumineuſes, & j'imaginai dabord que cette lumiere étoit un rayon échappé de la lampe de l'habitacle, auprès duquel étoit la fenêtre de ma Dunette; mais voyant cette lumiere changer de place, je me rappellai la mouche échappée la nuit précédente. Je la pris & l'ayant fermée ſous un gobelet de verre, je l'obſervai à loiſir le lendemain; & la deſſinai.

En

En quittant Monte-video ſur la Riviere de la Plata, ou *Rio de lu Plata*, la même choſe nous arriva pendant le calme qui nous ſurprit le jour de notre départ. La lumiere que celles-ci répandoient, étant plus brillante & plus éclatante encore que celles des mouches de l'Ile Ste. Catherine; j'en mis quelques unes avec de l'herbe fraîche daus un gobelet de verre que je couvris d'un autre, & l'ayant fixé ſur ma table, j'en approchai un livre, dans lequel, ſans le ſecours d'aucune autre lumiere, je lus avec beaucoup de facilité, quoique le caractere en fut très-menu.

Dès le matin du lendemain j'en tirai une du gobelet, & l'ayant piquée d'une épingle, que je fichai en même tems dans le bois de la table, je la peignis.

Elle avoit quatre lignes de large & onze & demie de long, y compris le chaperon de trois lignes, qui lui couvroit la tête.

Quatre aîles s'étendoient ſur ſon corps. Les deux ſupérieures étoient d'un beau noir velouté, avec une raye d'un jaune doré, près du bord extérieur. Elle regnoit depuis le cou juſques aux deux tiers

de

de la longueur de l'aîle. Le chaperon étoit tout entier de même couleur, excepté un gros point noir au milieu près du cou. Ce chaperon ſuivoit les mouvemens de la tête, qui étoit arrondie, & lui ſervoit de casque: il débordoit d'une ligne tout autour. Deux antennes noires, délicates comme un cheveu fin, & longues de trois lignes, étoient placées ſur le devant de la tête, au deſſus de deux yeux noirs, peu ſaillans, & ſemblables à de la ſemence d'Amaranthe. Trois petites jambes également noires, ſortoient des deux côtés du corps; tout couvert, dans cette partie, de petits poils fins très-courts, & d'un jaune orangé. La partie poſtérieure étoit compoſée de cinq anneaux, dont les deux les plus près du corps étoient noirs, revêtus d'un poil court & velouté; les deux ſuivans d'un poil doré, & le cinquiéme auſſi large que deux autres enſemble, & qui terminoit le corps en pointe arrondie, étoit auſſi couvert d'un poil noir velouté, mais un peu plus long que celui des autres anneaux. Ces anneaux n'avoient pas la ſolidité de ceux qui formoient le corps de la mouche précédente; ils fléchiſſoient ſous le doigt, qui les preſſoit même

me

me legèrement. La premiere n'envoyoit des rayons de lumiere preſque que de la tête: celle-ci en répandoit de toutes les parties de ſon corps, ſi l'on en excepte la tête. Celles que j'avois renfermées avec de l'herbe fraîche, ont vêcu quatre jours, & ont conſervé l'éclat de leur lumiere presqu'auſſi brillant juſqu'à leur mort.

Avant que de quitter la Rade de Ste. Catherine, je dirai deux mots des Braſiliens, ſur le rapport du Premier Préſident du Conſeil ſouverain de Rio-Janeyro, dont j'ai déja parlé.

Je n'ai vû manger de pain de grain que chez le Gouverneur de Ste. Catherine. Dans toutes les habitations on y ſuppléoit par la Caſſave; qui eſt une eſpece de pâte cuite, faite de farine de la racine de Manioc. Cette racine eſt, dit-on, un grand poiſon, quand on la mange crue. J'ai vu cependant des enfans occupés à en ôter l'écorce, pour en faire la Caſſave, la manger crue ſans en être incommodés. Quelques-uns a faiſoient rôtir ſur la braize, en enlevoient enſuite l'écorce, & la mangeoient.

Je n'ai vû dans l'Ile Ste. Catherine & aux environs des habitations de la Terre-ferme, qu'une eſpece de Manioc. Laët, cité dans l'Hiſtoire des Voyages recueillis par l'Abbé Prévôt, dit qu'il y en a de diverſes eſpeces, une entre autres particuliere au Breſil, qui s'y nomme *Aypi*, & qui peut ſe manger crue ſans aucun danger. *Quelques Nations, de la race des Tapouyas*, ajoute-t-il, *mangent auſſi cru le Manioc commun, qui eſt un poiſon pour toutes les autres, & n'en reſſentent aucun mal, parce qu'elles y ſont accoûtumées dès l'enfance.* Ceux cependant que nous avons vûs en manger de cru, n'étoient pas de la race des Tapouyas. C'étoit des enfans Blancs, dont les peres & meres étoient Portugais. Les feuilles de ce Manioc approchent beaucoup, pour la forme, des feuilles de la Pivoine.

On en fait ſécher les racines au feu ſur des clayes & les ratiſſant avec des pierres aiguiſées, on en forme une farine, dont l'odeur tire ſur celle de l'amidon. Cette farine ſe met dans de grands pots, avec le ſoin de la remuer juſqu'à ce qu'elle s'épaiſſiſſe, comme l'on fait en France avec la farine de blé noir. Ré-

froi-

froidie en consistance d'une gelée solide, son goût différe peu de celui du pain blanc. Celle dont on fait provision dans les courses & les guerres, est beaucoup cuite, & par là se trouve plus dure & plus solide pout la commodité du transport. Apprêtée avec du jus de viande, on en fait un mets qui approche du ris cuit au bouillon & au jus; & ce mets est très-nourrissant. Ces mêmes racines, pilées ou rapées fraîches, & avant que d'être passées au feu, donnent un jus de la blancheur du lait, qui ne demande que d'être exposé au soleil pour s'y coaguler comme le fromage, & fait un bon aliment, pour peu qu'il soit cuit au feu. Cette maniere de ratisser les racines de Manioc avec des pierres tranchantes est celle des Brasiliens, qui n'ont pas la connoissance des Arts méchaniques de l'Europe. Les Portugais nés ou simplement établis dans l'Ile Ste. Catherine & sur les Côtes de la Terre-ferme qui l'environnent, employent à cet effet une grande rouë de bois, dont la surface extérieure des jantes est creusée en canal. Ce canal est couvert d'une rape de fer. On approche de cette rape les racines, en

appuyant un peu deſſus, pendant qu'une autre perſonne tourne la rouë: ce qui produit l'effet d'une rape à tabac. Cette manœuvre avance beaucoup l'ouvrage, & expédie en peu de tems beaucoup de racines. On ne conſervoit pas le jus blanc qui découloit de ces racines, à meſure qu'on les rapoit. Ce jus ſe perdoit dans un petit foſſé, & s'écouloit ſur la terre. On fait enſuite ſécher ces racines, pour les réduire en farine & en faire la Caſſave. Elles ſervent auſſi aux Braſiliens pour la compoſition de leur breuvage. Cette opération eſt fort dégoûtante, ainſi que le breuvage même, pour ceux qui ſçavent la maniere dont il ſe fait. Ce ſont les femmes qui ſont chargées de ce ſoin, ſurtout les vieilles. Laët en donne le détail.

Les loix de chaque Pays ſont les mœurs de ceux qui les habitent: c'eſt pourquoi les mœurs des. Nations ſont ſi différentes les unes des autres. Comme le climat y contribue auſſi beaucoup, telle loi bonne pour la Norvege ne le ſeroit pas pour la Guinée. Les connoiſſances acquiſes chez les Peuples que nous nommons *policés*, ont été auſſi la ſource de

de beaucoup de loix qui ne ſont pas connues chez ceux qu'il nous a plû de nommer *Sauvages.*

Chez les Braſiliens, avant le mariage, les filles ſe livrent non ſeulement d'elles-même, & ſans honte, aux hommes libres, mais leurs parens les offrent au premier venu, & careſſent beaucoup leurs amans: de ſorte qu'il n'y en a peut-être pas une qui entre vierge dans l'état du mariage. Lorſqu'elles ſont attachées par des promeſſes, ſeule formalité qui les lie, on ceſſe de les ſolliciter: elles ceſſent même de prêter l'oreille aux ſollicitations d'infidélité.

L'unique éducation qu'ils donnent aux enfans regarde la Chaſſe, la Pêche & la Guerre. Ils vivent d'ailleurs paiſiblement entre eux, & l'on y voit très-rarement des quérelles particulieres. Si quelques-uns ſe battent, on leur laiſſe une entiere liberté de ſe ſatisfaire; mais comme la peine du Talion y eſt rigoureuſement & ſans miſéricorde obſervée, les parens font à celui qui a bleſſé, les mêmes bleſſures, & le tuent, s'il a tué ſon adverſaire. Tout cela ſe fait du conſentement même des parens des deux parties, & ſans réclama-

tion. Cette Loi eſt vraiſemblablement la ſource de la haine implacable qu'ils conſervent contre leurs ennemis déclarés. Si cette regle étoit introduite parmi nous, verroit-on tant de quérelles vuidées par l'effuſion du ſang humain; on ne ſe battroit gueres que de la langue ou de la plume.

Mal à propos regarde-t-on les Braſiliens comme les hommes les plus cruels envers tous les autres; ils ne montrent de la cruauté qu'envers leurs ennemis connus. Et ſi l'on en excepte quelques uns, en petit nombre, de certaines Nations, dont la férocité approche un peu de celle des bêtes, peut-être pour avoir été trop longtems maltraités par leurs voiſins, les Braſiliens ſont très-humains, ſurtout envers les Etrangers, qu'ils accueillent très-bien, & de la maniere dont Léry le rapporte: en voici le détail.

Si l'on doit aller plus d'une fois à la même habitation, ou Village, il faut aller loger chez le *Mouſſacat* ou pere de famille; parce que celui auquel on s'eſt adreſſé d'abord, s'offenſeroit beaucoup de ce qu'on le quittât pour aller la ſeconde fois chez un

un autre. On doit loger conſtamment chez le même.

Dès que le Voyageur s'eſt préſenté à la porte, le Mouſſacat, ou autre chez lequel on ſe trouve, vous preſſe de vous aſſeoir dans un *Hamach*, ou lit de coton ſuſpendu en l'air, dans lequel on laiſſe le voyageur quelque tems, ſans lui dire un mot. C'eſt pour avoir le tems d'aſſembler les femmes, qui viennent s'accroupir à terre autour du lit, les deux mains ſur leurs yeux. L'attendriſſement les ſaiſit; elles laiſſent couler quelques larmes de joye, &, toujours en pleurant, elles adreſſent mille complimens flatteurs à leur hôte. „Que tu es bon! que tu es vaillant! que „nous t'avons d'obligation! que tu as pris „de peine à venir! que tu es beau! que „tu nous fais de plaiſir d'être venu nous „voir!" & autres ſemblables. Si l'étranger veut donner bonne opinion de lui, il doit répondre par des marques d'attendriſſement. Léry aſſure qu'il a vû des François vraiment attendris & pleurer, dit-il, *comme des veaux*. Mais il conſeille à ceux qui n'ont pas le cœur ſi ſuſceptible de cette impreſſion, (c'eſt-à-dire, à la honte de nos Européens, qui ſe pi-

quent cependant, mais avec ſi peu de raiſon, d'avoir plus d'humanité que les Braſiliens) de jetter, ou feindre de jetter quelques ſoupirs. N'eſt-ce pas nous reprocher en peu de mots, que nous n'avons que le maſque de la politeſſeſſe & de l'hoſpitalité; & que les Braſiliens en ont la réalité?

Après cette premiere ſalutation, le Mouſſacat, qui s'étoit retiré dans un coin de la cabane, affectant de faire une flêche, ou quelqu'autre ouvrage, comme s'il ne prenoit pas garde à ce qui ſe paſſe, s'approche, du lit, demande à l'hôte comment il ſe porte, reçoit ſa réponſe, & l'interroge ſur le ſujet qui l'amene. On doit ſatisfaire à toutes ces queſtions, lorſque l'on ſçait la langue. Alors, ſi l'on eſt arrivé à pié, il fait apporter de l'eau, dont ſes femmes lavent les piés & les jambes du *Mair:* c'eſt le nom qu'ils donnent aux Européens. Enſuite il s'informe ſi l'on a beſoin de boire ou de manger. Si l'on répond que l'on deſire l'un & l'autre, il fait ſervir ſur le champ tout ce qu'il a de venaiſon, de volaille, de poiſſon & d'autres mets avec les breuvages du pays.

Veut on paſſer la nuit dans le même lieu? Non ſeulement le Mouſſacat fait ten-

rendre un bel *Inis* (hamach) blanc; mais, quoiqu'il faſſe toujours chaud au Breſil, il prend le prétexte de l'humidité de la nuit, pour faire allumer autour de l'Inis trois ou quatre petits feux, qui ſont entretenus pendant le ſommeil du *Mair*, avec une ſorte de petit éventail, nommé *Tatapecoun*, qui reſſemble beaucoup à nos écrans.

Le ſoir, dit Léry, qui l'avoit éprouvé lui-même, pour ne rien ſouffrir de nuiſible au repos de l'hôte, on fait éloigner tous les enfans.

Enfin, ſe préſentant au réveil, il vient vous demander ſi vous avez bien dormi, & des nouvelles de vôtre ſanté. Lors-même que vous répondez d'un air ſatisfait, il vous dira, „repoſez-vous encore, „mon Enfant, vous en avez beſoin; car „je vis bien hier au ſoir que vous étiez „fatigué.“ C'eſt l'uſage parmi les Européens de leur faire dans ces occaſions quelques préſens; & l'on ne doit jamais marcher, ſans avoir dequoi leur en faire. On ſe munit donc de quelques petites marchandiſes, telles que des couteaux, des ciſeaux, des petites pincettes à tirer le poil, (ils ſont dans l'uſage, hommes & femmes, de s'arracher le poil de toutes les parties

du corps, les ſourcils ſeuls exceptés, des peignes, de petits miroirs, des bracelets, de petits grains & des boutons de verre, enfin des hameçons pour la pêche.

On pourroit peut-être douter de cette conduite des Braſiliens à l'égard des Etrangers; mais on en ſera aiſément convaincu, quand on ſçaura que ces hommes, que nous traitons de barbares, à cauſe de leur cruauté envers leurs ennemis, ne ſont Antropophages qu'à l'égard de leurs ennemis déclarés; qu'ils portent une grande affection à leurs amis, & à leurs alliés; & que, pour garantir ceux-ci du moindre déplaiſir, ils ſe feroient hacher en pieces.

Ce n'eſt pas envers les étrangers ſeulement qu'ils ſont tendres & affectueux. Dans leurs maladies, les Braſiliens ſe traittent mutuellement avec des attentions, & des égards ſi humains, que s'il eſt queſtion d'une playe, le voiſin ſe préſente auſſitôt pour ſucer celle du malade, & tous les offices de l'amitié ſont rendus avec le même zele.

La Religion n'a cependant point de part aux idées des Braſiliens. Ils ne connoiſ-

noiſſent aucune Divinité; ils n'adorent rien, & leur langue n'a pas même de terme qui exprime le nom ou l'idée d'un Dieu. Dans leurs fables on ne trouve rien qui aît du raport à leur origine, ou à la création du Monde. Ils ont ſeulement quelque hiſtoire, qui ſemble rappeller l'idée d'un déluge d'eau qui fit périr tout le genre humain, à la réſerve d'un frere & d'une ſœur, qui repeuplerent la terre. Ils attachent quelques idées de puiſſance au Tonnerre, qu'ils nomment *Tupan*, puiſqu'ils le craignent, & croyent tenir de lui la ſcience de l'agriculture. Il ne leur tombe pas dans l'eſprit que cette vie puiſſe être ſuivie d'une autre, & ils n'ont point de termes qui expriment le Paradis ni l'Enfer. Il ſemble cependant qu'ils penſent qu'il reſte quelque choſe d'eux après leur mort; car on leur entend dire que pluſieurs d'entre eux ont été changés en *Génies* ou *Démons* qui ſe réjouiſſent, & s'amuſent à danſer dans des campagnes charmantes & plantées de toutes ſortes d'arbres.

Les Indiens du Breſil aiment paſſionnément les chiens de race Européenne; & ils les élevent pour la chaſſe. Ceux du pays,

pays, quoique ſemblables aux nôtres, conſervent toujours un caractere ſauvage & carnacier. Un Portugais nous en avoit fait préſent de deux, l'un élevé & déjà grand, l'autre encore ſi jeune qu'il marchoit à peine. On fut obligé de ſe défaire ſucceſſivement de l'un & de l'autre; parce que l'on s'apperçut que, malgré les corrections, ils étoient acharnés aux brebis & aux poules. Mais Mr. le Gouverneur avoit donné à Mr. de Bougainville deux chiens de chaſſe, frere & ſœur, n'ayant que quatre mois, & de la plus belle race Portugaiſe connue. Arrivés aux Iles Malouïnes, & les ayant menés à la chaſſe, ils arrêtoient naturellement, & ſans avoir reçu aucune inſtruction. Mr. de Bougainville les a conduits en France, & en a fait préſent à un Seigneur de la Cour.

Jeudi 15 *Décembre.*

Sur les quatre heures & demie du matin, le vent étant au Sud-Sud-Eſt petit frais, le tems brumeux, nous avons viré ſur notre ancre, enbarqué notre petit canot & la pirogue, puis appareillé ſur les ſix heures. Nous avons fait route entre l'Ile de Gal & la pointe de celle

de

de Ste Catherine. Il a fraîchi ſur les neuf heures: le tems s'eſt engraiſſé, la pluye eſt tombée, & le tems s'eſt éclairci. A dix heures, nous avons relevé le milieu de l'Ile de Gal au N. N. O. & la pointe au Sud de l'Ile Ste. Catherine, que nous voyions au S. $\frac{1}{4}$ S. E. ſur laquelle a été pris le point de départ, par la latitude ci-après, ſuivant la Carte Françoiſe & le Méridien de Paris.

Latitude du départ	27 = 23.
Longitude Mérid. de Paris	50 = 0.

Depuis ce tems il a fraîchi de plus en plus avec de la pluye: & à midi la route avalu depuis le relevement, l'Eſt 3 deg. Sud.

Latit. eſt. Sud	27 = 22.
Longit.	49 = 49.
Variation N. E.	11 = 0.

Grand frais enſuite de S. S. E. le tems gras & ſombre avec pluye; ce qui nous a obligé de faire des ris dans nos huniers ſur les trois heures, de ſerrer le perroquet de fougue A ſept heures du ſoir nous avons dégrayé nos perroquets; à dix heures ſerré nos huniers, & cargué la grande voile pendant le cours d'un grain très-vif.

16.

A deux heures, nous avons réappareillé, & mis les huniers dehors. Alors le vent a passé à l'Est; le calme a succédé, le beau tems est venu, & nous avons viré de bord, le Cap au Sud-Oueſt & S. O. $\frac{1}{4}$ S. jusques à quatre heures du matin, que le vent est revenu au S. S. E. ce qui nous a fait revirer de bord. Le beau tems a continué avec bon frais, la mer très-grosse, & à midi la route a valu par estime l'E. $\frac{1}{4}$ N. E.

Latitude est. Sud	27 = 14.
Longitude est.	48 = 44.
Chemin estimé	23 il. $\frac{2}{3}$.

Le vent a regné du S. E. à l'E. S. E. petit frais, beau tems, la mer fort houleuse. Nous avons tenu tribord amure jusques à quatre heures du soir, que les vents ont passé au Sud-Est.

Depuis ce tems bon frais, & la mer plus grosse qu'auparavant. Nous avons gouverné au plus près babord-amure jusqu'à midi du Samedi

17.

Que la route a valu par estime le S. S. O. 2 deg. Oueſt.

La

La variation ortive a été N. E.	13 = 30.
Latit. eſt. Sud	27 = 43.
— — obſervée	27 = 47.
Longit.	49 = 0.
Chemin eſtim.	10 l. $\frac{2}{3}$.

Dans la ſoirée le vent a regné de l'Eſt-Sud-Eſt au Nord; & il a varié enſuite du N. à l'E. S. E. la plus grande partie du tems au N. E. & à l'E. N. E. bon frais, beau tems, mais la mer toujours groſſe.

18.

Ce matin nous avons vû beaucoup de ces oiſeaux que nos marins nommoient Dadins, & des *Quebranta-hueſſos* ou Moutons. Un de ces derniers s'étant trop approché du bord, on la tué d'un coup de fuſil, & on l'a pêché.

On eſt perſuadé, ſur la mer du Sud, que le Quebranta-hueſſos ne ſe montre qu'un ou deux jours avant la tempête, ou un très-mauvais tems. Mais nous en avons vû une grande quantité dans les beaux tems, pendant que la mer eſt ce que les marins appellent *belle*, ſans que la tempête ſoit venue. On le dit encore des *Alcyons*, que l'on nomme auſſi *Puans*, ſoit qu'ils puent en effet, ſoit par la raiſon que l'on n'aime pas les voir, parce qu'on

qu'on les regarde comme des oiſeaux de mauvais augure. J'avoue que nous n'avons jamais vû des Alcyons ſans qu'un gros tems ne ſoit ſurvenu.

On voit les Quebranta-hueſſos s'abaiſſer & ſe ſoutenir à fleur d'eau, effleurer les lames, & en ſuivre tous les mouvemens, ſans paroître remuer les aîles, qu'ils tiennent toujours développées & étendues, quand ils ne ſe repoſent pas ſur les lames. Ils voltigent autour & très-près des Navires.

Cet oiſeau n'a pas le corps plus gros qu'un fort chapon; mais les plumes longues & ſerrées, dont il eſt couvert, le font paroître gros comme un coq- d'Inde. Son col eſt court & un peu courbé; ſa tête groſſe, & un bec ſi ſingulier que je l'ai peint. On le voit dans la Pl. VIII. fig. 3.

Ce bec eſt comme diviſé en quatre ou cinq pieces. Il a la queue courte, le dos élevé, les jambes baſſes, les piés noirs & palmés, a trois doigts ſur le devant, & un quatriéme très-court ſur le derriere, les uns & les autres armés d'ongles noires, émouſſées & peu longues.

Il y

Il y des Quebranta-hueſſos de pluſieurs eſpeces. Les uns ont le plumage blanchâtre, tacheté de brun obſcur, ou de roux, d'autres ont la poitrine, le deſſous des aîles, la partie inférieure du col, & toute la tête d'une grande blancheur; mais le dos, le deſſus des aîles & la partie ſupérieure du cou d'un rouge brun, moucheté de quelques marques d'un gris bleuâtre. Tel étoit celui que nous avons tué. Peut-être ne different-ils que par le ſexe, & non par l'eſpece. Ils ont tous les aîles fort longues. Celles de celui que nous avons tué, avoient ſept piés deux pouces depuis l'extrémité des plumes d'une aîle juſqu'au bout des plumes de l'autre. On les trouve à plus de 300 lieues éloignés de toute terre; & l'on ne ſçait pas quelles ſont les retraites d'où ils viennent, & où ils font leurs nids.

Nous avons enſuite continué la route du Sud juſqu'à midi, qu'elle a valu le S. $\frac{1}{4}$ S. O.

Variation ortive N. E.	11 = 10.
Latit. eſt. Sud	25 = 35.
— — obſ.	29 = 40.
Longit.	49 = 24.
Chem. eſt.	17 $\frac{1}{3}$.

Toujours vent de l'E. N. E. variable au N. N. E. grand frais, & beau-tems, mais la mer groſſe. Nous avons cependant fait route à bonnes voiles, & ce matin

19.

Nous avons continué notre route au S. $\frac{1}{4}$ S. O. juſqu'à midi qu'elle a valu par eſtime le S. S. O.

Variation ortive N. E.	12 = 0. N. E.
Lat. eſt. S.	32 = 0.
— obſervée	32 = 21.
Longit. corrigée	50 = 41.
Chemin corr.	58 li. $\frac{1}{3}$.
— — eſtimé	50 li. $\frac{2}{3}$.

Même Vent au N. N. E. bon frais juſques à huit heures du ſoir, qu'il a un peu calmé. Il a paſſé au N. N. O. grand frais, beau tems & la mer groſſe; le vent eſt tombé peu à peu.

20.

A minuit le calme a augmenté juſques à cinq heures. Alors le vent s'eſt élevé de l'E. S. E. bon frais, & la mer étant toujours groſſe, nous avons continué notre route du S. S. O. 5 deg. O. juſqu'à midi qu'elle a valu par eſtime le S. O. $\frac{1}{4}$ S. 5 deg. 30 min. Oueſt.

Va-

Variation ort. N. E.	12 = 0. N. E.
Latitude eſtim. Sud	33 = 36.
— — obſ.	33 = 54.
Longit.	52 = 11.
Chemin eſt.	36 l. $\frac{2}{3}$.

Depuis hier midi le vent a regné de l'E. S. E. au Nord, avec beau tems, & la mer houleuſe juſqu'à minuit.

21.

Nous avons gouverné au S. S. O. 5 deg. O. juſqu'à ſix heures du ſoir, & depuis ce tems au S. O. $\frac{1}{4}$ S juſqu'à minuit. A huit heures du matin au S. O. $\frac{1}{4}$ O. & de là à midi à l'O. $\frac{1}{4}$ S. O.

Variation Ortive N. E. 15 degrés.

Suivant nos obſervations, les courans portent au Sud depuis la Ligne, lorsque le Soleil eſt dans la partie méridionale; c'eſt ce qui cauſe les différences de l'eſtime.

Ce matin, la couleur de l'eau de la mer nous ayant paru changée, nous avons pris le parti de jetter la ſonde, & nous avons trouvé fond à quinze braſſes. Ce haut fond pourroit bien être la queue du banc, qui eſt à la pointe Sainte Marie.

Air de vent eſtimé des 24 heures S. O. $\frac{1}{4}$ O. 1 deg. S.

Latitude eſt. Sud	34 = 51.
— — obſ.	35 = 0.
Longitude	53 = 53.
Chemin eſt.	37 l. $\frac{1}{3}$.
— — corrigé	44 . $\frac{2}{3}$.
Variation occaſe N. E.	11 deg.

Le vent a regné du N. N. E. au N. grand frais, le tems ſombre & brumeux, la mer groſſe & ſa couleur changée. Ris dans les huniers à ſix heures du ſoir; ſondé enſuite & trouvé 15 braſſes, fond de ſable fin couleur de ſon. Ne pouvant voir la terre à cauſe de la brume, nous avons tenu le vent, en gouvernant au N. O. ſondé enſuite d'heure en heure. A huit trouvé 28 braſſes, & défait les ris; à dix heures à peu près même profondeur; alors nous avons viré de bord le cap à l'E. & $\frac{1}{4}$ N. E. juſqu'à trois heures du matin. Les courans continuent depuis Ste Catherine, à porter dans le S. S. O.

22.

Le cap mis à O. $\frac{1}{4}$ N. O. le vent étant au Nord juſques à midi que la route a valu par eſtime l'Oueſt 1 deg. 30 m. S.

Variation ortive N. E.	15 = 0.
Latitude eſt. Sud	34 = 48.
— — obſ.	35 = 2.
Longitude	55 = 20.
Chemin	24 li. $\frac{1}{2}$.

Sur

Sur les deux heures nous avons vû la terre assez clairement. Elle nous restoit sur le bossoir de bâbord. Gouverné aussitôt dessus, pour la bien reconnoître; les marées nous ont portés dans le S. S. E. de 14 à 15 minutes. C'est à quoi l'on doit faire attention en cherchant l'entrée de Rio de la Plata. Il convient de courir Nord.

Après nous en être approchés, nous avons jugé que c'étoit la pointe la plus à l'Est du Cap Sainte Marie. Voyant alors des terres plus au Sud, on a mis le cap au Sud-Oueſt $\frac{1}{4}$ O. & à six heures nous avons reconnu l'Ile *Lobos* qui se présente comme dans la Pl. VI. fig. 1. & est ainsi nommée de ce qu'elle est uniquement habitée par les Loups marins, qui y fourmillent. Approchés de plus près, nous avons gouverné au Sud $\frac{1}{4}$ Sud-Oueſt, pour la ranger en dehors à une lieue & demie, & éviter une batture de roches à l'Est de cette Ile. Cette batture s'allonge près d'une lieue dehors. Comme il faisoit obscur, nous n'avons pas apperçu l'entrée du canal, qui forme l'Ile & le port des Maldonades; & nous avons avancé près de deux lieues de trop dans

Rio de la Plata, ou la Riviere de la Plata, & y avons mouillé à huit heures du soir; le milieu de l'Ile Lobos à l'Est & E. $\frac{1}{4}$ S. E. la pointe du Cap Ste Marie à l'E. $\frac{1}{4}$ S. E. la pointe du S. O. de l'Ile Maldonade à l'E. $\frac{1}{4}$ N. E. La pointe la plus au Sud Oueſt, qui longe les hauteurs, a Oueſt 3 degrés Nord. La pointe de la Terre la plus au Nord, au Nord-Oueſt.

23.

Ce matin, notre canot a été à terre, pour donner avis de notre mouillage au Commandant du Fort de l'Ile Maldonade. Mr. de Bougainville y étoit avec Mr. de Nerville, de Belcourt. L'huillier & Alexandre Guyot notre ſecond Capitaine. Ils ont demandé permiſſion de faire eau & vivres, ce que le Commandant a accordé de la maniere la plus gracieuſe. Il avertit même que notre mouillage n'étoit pas ſi bon que celui de l'entrée du canal qui conduit au Port: que le mouillage au Port n'eſt pas ſeur, & que nous ferions bien de quitter le nôtre: ce que nous nous propoſons de faire, dès que le tems le permettra, & que le Commandant nous aura envoyé un Pilote Côtier.

Toute

Toute la Côte qui ſe montre à nos yeux préſente des Dunes de ſable baſſes, & il n'y paroît dans l'éloignement que quelques hauteurs, appellées les Montagnes des Maldonnades, éloignées de la côte de quelques lieuës. On n'y voit point d'arbres, mais beaucoup de troupeaux de très-gros bœufs & de chevaux. L'argent & les peaux de bœufs font auſſi tout le commerce du pays de la Plata.

Venant de l'Eſt, pour entrer dans Rio de la Plata, l'Ile de Lobos ſe montre à O. S. O. du compas.

Dès le matin du 23, le calme s'eſt déclaré avec un très-beau tems, & une chaleur très vive. Une grande partie de de l'Equipage s'étant mis à pêcher à l'hameçon, à peine la ligne étoit-elle à la mer, qu'on la retiroit avec un poiſſon pris: Souvent autant de poiſſons qu'il y avoit d'hameçons à la ligne. Il n'y en avoit que de quatre ou cinq ſortes. Les uns étoient ceux que les Eſpagnols nomment *Viagrios*, & nos Marins *Machoirans*. Les autres étoient des *Carandes* ou *Carangues* des *Rouſſettes*, des *Demoiſelles* & des *Réquins*. Nous pêchames une Rouſſette, une Demoiſelle & deux petits Réquins.

Le Machoiran a le ventre plat, & quelques barbes, comme le Barbillon; la tête groſſe, la peau couverte de petites écailles brunes, & preſqu'imperceptibles, à peu près comme celles de la Tanche; à la racine des nageoires, les plus près de la tête, eſt une arrête taillée en forme de ſcie, dont les dents ſont inclinées du côté du corps. Cette arête eſt auſſi longue que la nageoire, & a les mêmes mouvemens. Lorſque ce poiſſon veut ſe défendre des autres poiſſons ou du pêcheur, il dreſſe ces arrêtes, & les enfonce dans le corps des autres poiſſons, dans la main de celui qui le pêche, ou dans ce qui l'environne, même dans le bois, s'il le peut, & y demeure attaché. Cette piqueure eſt venimeuſe. Auſſi les pêcheurs ſe tiennent ils ſur leur garde, quand ils pêchent. J'ignore s'il y en a de plus gros que ceux que pous avons pris. Le plus fort avoit un pied & demi de longueur ſur quatre pouces de large. Ce poiſſon eſt d'un excellent goût.

La Carangue eſt un poiſſon plat excellent. On a pêché une ſi grande quantité d'une eſpece de *Bar*, qu'après que tout l'équipage en a été fourni pour ce jour,

jour, & le lendemain, on a pris le parti de faler, & faire ſecher le reſte, de la façon dont on prépare la Morue ſeche, ou Merluche, à Terre-Neuve. Le plus gros de ces Bars étoit de la groſſeur & de la grandeur du Machoiran dont j'ai parlé. La Rouſſette & la Demoiſelle ſont des eſpeces de Réquins ou Chiens de mer; ils leur reſſemblent tellement qu'à la figure il eſt aiſé de s'y méprendre: elles avoient environ deux piés & demi de longueur.

24.

Vers les trois heures du matin, il s'eſt élevé un grand vent du Sud, qui a obligé de mouiller une ſeconde ancre ſous barbe, & de mettre la groſſe au mouillage. A cinq heures, ayant un peu calmé, on a reviré l'ancre & remis au boſſoir, afin de nous trouver en état d'appareiller pour *Montevideo*. A ſept heures, le vent ayant augmenté, nous avons remouillé notre ſeconde ancre, par dix braſſes, fond de ſable fin vaſeux. On a filé enſuite des deux cables, & l'on eſt reſté une partie de la journée en cet état.

Dès le matin, ſur la confiance du calme qu'il faiſoit, Mr. de Bougainville eſt re-

tourné au Fort des Maldonnades, avec ceux qui l'y avoient accompagné la veille; tant pour y voir le pays, que pour y prendre des rafraichiſſemens. Ils ſont revenus, heureuſement pour eux, entre ſix & ſept heures du ſoir. Nous venions de remettre l'ancre au boſſoir ſur l'apparence de calme. A peine y étoit-il, qu'il s'eſt élevé un orage des plus violens à l'horizon de la partie du Sud-Oueſt. On ne peut rien voir de plus beau que le ſpectacle que nous préſentoient les éclairs continuels, & ſans nombre, qui s'élançoient d'entre les Nuages, à meſure qu'ils montoient ſur l'horizon. Il étoit tout en feu, & le feu d'artifice le mieux compoſé, le mieux nourri & le plus varié, n'a rien de comparable à ce que le Ciel nous a préſenté pendant une heure. Nous ne ſoupçonnions pas alors que nous en verrions dans peu un autre bien moins ſatisfaiſant. Mais notre Capitaine, qui en connoiſſoit mieux le danger & les ſuites, s'occupoit pendant ce tems-là à nous en mettre à couvert. Il fit haler toutes les vergues au vent, & les amena, ainſi que les mâts de hune & les perroquets, toutes voiles carguées & pliées.

Nous

Nous comptions que l'orage passeroit à côté de nous: il paroissoit en effet en prendre le chemin; mais en un instant le vent le plus impétueux nous assaillit; les éclairs & le tonnerre nous gagnerent, & on eut toute la peine du monde à dégrayer le mâts de petit perroquet. Toutes ces précautions prises, nous avons resté sur nos deux cables à lutter toute la nuit contre l'impétuosité de ce vent & les mugissemens d'une mer extrémement grosse & irritée, qui nous mangeoit.

Dans le pays on nomme ce vent *Pampéros*, parce qu'il vient des plaines des Pampas, au delà de Buenos-Ayres. Ces plaines s'étendent jusques aux Cordillieres, qui les séparent du Chili. Elles ont trois-cents lieues au moins, sans aucun bois, ni hauteur, qui puisse briser la fureur de ce vent. Il enfle la Rivivre de la Plata, dont il éleve les vagues comme des montagnes, & fait périr souvent les navires qui s'y trouvent, en les faisant échouer sur la côte voisine opposée au vent. Le mouillage où nous étions, est des plus mauvais, par la proximité de l'Ile de Maldonnat, & des côtes qui l'environnent, toutes bordées de roches & d'é-

d'écueils. Un Navire Anglois, chargé de piaſtres, ou pieces de huit, s'y perdit il y a trente ans. Les habitans de l'Ile voiſine de l'endroit où il ſe briſa, cherchent encore aujourd'hui à ſauver une partie de cette Cargaiſon. Ils en avoient pêché, avec la drague, deux mille quatre cents, la veille de notre arrivée.

Le vent Pampéros eſt beaucoup plus fréquent en hiver qu'en été, & ſouffle toujours avec violence, ce qui rend en tout tems Rio de la Plata un lieu de relâche très dangereux. Il n'eſt bon que pour le commerce des piaſtres, & des bœufs, dont les plus gros s'y vendent cinq pieces de huit, ou vingt-cinq livres de notre monnoye. Pour l'ordinaire, leur prix eſt de trois piaſtres, ou quinze livres. Il eſt très difficile d'y faire du bois; tant parce qu'il y eſt extrémement rare, que parce que le peu que s'y trouve eſt le long des rivieres, ſeuls endroits où ſe retirent les tigres, les léopards & les autres bêtes féroces, qui y ſont en grand nombre, beaucoup plus cruels & plus gros que ceux d'Afrique & des Indes Orientales. On trouve depuis Maldon-

nat

nat & Montevideo jusques à Buones-Ayres, des figues & des pêches.

25. *Jour de Noel.*

L'impétuosité du Pampéros s'est soutenue toute la nuit avec la même fureur; & la mer est terrible. Cependant, malgré le roulis & le tangage continuels qui sembloient conjurés pour nous tourmenter, je dormois assez profondément, lorsque j'ai été réveillé par une secousse affreuse qu'a reçu le Navire, & qui la fait craquer dans toutes ses parties, comme s'il se brisoit sur des rochers. Il étoit près de cinq heures du matin. Je saute de mon lit, j'ouvre ma fenêtre & je demande au Timonnier si nous avons touché à quelques roches. Non, me dit-il, nous n'y sommes pas encore, mais nous chassons & nous y allons grand train. Le cable de notre seconde ancre mouillée a manqué; l'autre est dérapée. C'est la cause de la secousse violente que nous venons de sentir. Notre ressource est dans notre grande ancre que l'on vient de laisser tomber.

Je m'habille, je vais sur le gaillard, & je vois en effet que nous avions tellement chassé, que la Côte, sur laquelle le

le vent & les vagues nous pouſſoient, ne me parut pas éloignée d'une demi-lieuë. Lorsqu'un peu plus de la moitié du cable de la grande ancre a été dehors, on a amené la vergue de Miſéne, celle du petit mât de hune, talingué notre quatrieme ancre, avec l'ancre à jet en charrue de Chien, & la grande ancre ayant heureuſement tenu, nous ſommes demeurés dans ces diſpoſitions, juſques à ſix heures du ſoir que le vent & la mer ont commencé à calmer.

Hier au ſoir, en faiſant la manœuvre, une poulie caſſa. Un des éclats fut frapper au front d'un Matelot, qui perdit connoiſſance un moment après. Les Chirurgiens penſent que le coup n'a qu'effleuré, fondés ſur ce qu'il en eſt ſorti peu de ſang, & qu'il n'y paroît presque qu'une meurtriſſure. Actuellement il eſt aſſez tranquille, & ne ſe plaint que d'un grand mal de tête, que l'on regarde comme l'effet de la commotion. On l'a ſaigné deux fois, & l'on a pour lui toutes les attentions poſſibles. On lui a même fait un lit dans la chambre.

Pendant la tempête, la mer a été agitée juſques dans ſon fond: deux ou trois heures après que la tourmente eût com-

commencé, la mer se creusoit de maniere qu'on auroit dit que nous allions toucher le fond, & les lames étoient si courtes qu'elles ne nous laissoient pas le tems de respirer. J'ai vû plus d'une fois, le bout de la vergue du grand mât, à la vérité amenée très bas, plonger trois piés ou environ dans la lame, dont souvent une partie tomboit sur le pont. Notre position devenoit encore plus dangereuse par la proximité de la Côte. Nos Officiers Marins, tous gens habiles, qui avoient commandé des Navires, & des Corsaires, sentoient si bien le péril qui nous menaçoit, que la plûpart pensoient déjà aux moyens de se sauver du naufrage. Le danger leur parut même si pressant, que l'on avoit déja disposé les canons en chapelet, pour suppléer aux ancres en cas que les cables vinssent à casser. La mer a dressé beaucoup dès que le vent a calmé. Alors nous avons viré sur notre grand cable, abbraqué la moitié de l'autre, & mis notre grande ancre au bossoir; ce qui a été fini à minuit.

Lundi 26.

La nuit a été belle, & le vent ayant passé au Nord, petit frais, sur les qua-

tre

tre heures nous avons pris à revirer notre mât de hune, notre Miſéne, enſuite l'ancre, le perroquet de fougue, & appareillé ſur les ſept heures. On a guindé le grand mât de hune, & la grande vergue; le vent étant au Nord-Oueſt, d'où il a paſſé à Oueſt-Nord-Oueſt. Après quoi nous avons tout de ſuite fait route de l'Oueſt & O. S. O. juſques à ſix heures du ſoir, que nous avons relevé la pointe la plus au Sud des Mornes des Maldonnates au N. $\frac{1}{4}$ N. O. & N. N. O. diſtance d'environ trois lieues & demie, & celle la plus au Sud-Oueſt au N. O. & N. O. $\frac{1}{4}$ N. diſtance d'environ cinq lieues. Nous eſtimions alors avoir fait depuis midi, à Oueſt-Sud-Oueſt, cinq dégrés Oueſt dix lieues. On a fait enſuite route de l'Oueſt juſques à huit heures, que l'on a viré à courir à terre, le cap au Nord-Eſt & Nord-Eſt $\frac{1}{4}$ Eſt juſques à onze heures du Soir: pour lors reviré le cap à O. $\frac{1}{4}$ N. O. & O. N. O. juſques à quatre heures du matin.

Mardi 27.

Nous voyant trop loin de terre, on a reviré le cap à O. $\frac{1}{4}$ S. O. le vent étant au N. N. O.

Au

Au lever du Soleil on a obſervé quinze degrés de variation Nord-Eſt. La Terre la plus près nous reſtoit au N. N. E. diſtante d'environ quatre lieuës: la Terre la plus au Sud-Oueſt au N. O. cinq degrés Nord. On a ſondé toute la nuit d'heure en heure, & même plus ſouvent, & l'on a trouvé tantôt douze, tantôt treize braſſes, fond de vaſe. Ceux qui tiendront la même route, feront bien de ſonder le plus ſouvent qu'ils pourront, s'ils vont à Monte-video ou à Buenos-Ayres pour la premiere fois. La Riviere de la Plata eſt très-dangereuſe par la quantité & l'étendue de ſes bancs de ſable, qui ne laiſſent qu'un canal de peu de largeur pour le paſſage des Navires; & ce canal eſt tortueux. Le banc, dit des Anglois, s'avance à près de cinq lieuës de la côte; & les îles que l'on trouve ſur la route, forment des baſſes, très-avancées.

De quatre à ſix heures du matin, on a gouverné au Nord-Nord-Eſt, cinq dégrés Eſt, de ſix à huit gouverné à l'Oueſt cinq degrés Sud; ſondé, neuf braſſes, même fond que ci-devant. A midi, la pointe du Sud-Eſt des Maldonnates au N. E. $\frac{1}{4}$ E. l'île de *Flore* au N.O. *Monte-video* à Oueſt $\frac{1}{4}$ Nord

Oueſt 3' degrés Oueſt; l'île *Soli* au N. O. 5 degrés N.

Toute cette côte eſt baſſe, à la réſerve de ce que l'on appelle les Montagnes des Maldonnates, qui ſont de moyenne hauteur & un peu éloignées.

Le vent a regné au N. petit frais juſques à deux heures, qu'il a paſſé au N. E. & au N. N. E. à ſix heures preſque calme. Le vent s'étant enſuite un peu élevé & ayant paſſé au N. O. on a viré de bord juſques à huit heures. Voyant alors que nous n'avancions pas, nous avons moüillé par huit braſſes & demi, fond de vaſe; Monte-video étant alors pour nous au N. O. $\frac{1}{4}$ O. du compas, environ à trois bonnes lieuës.

Toute la nuit, le vent a été du N. N. O. au N. O. petit frais, beau tems. Appareillé à quatre heures du matin le

28.

Couru une bordée ſur l'île de Flore, juſques à environ une lieuë & demie de cette île, & à deux lieuës de la côte. Il ne faut ranger de près ni l'une ni l'autre, à cauſe des battures de roches, qui s'allongent près d'une lieuë au large.

On

On a enſuite reviré de bord pour courir ſur l'Oueſt, le vent au N. N. O. à neuf heures, le calme étant preſque plat, nous avons mouïllé par neuf braſſes, fond de vaſe. Le Monte-video nous reſtoit à O. N. O. compas, diſtant d'environ deux grandes lieuës. Une demi-heure après, nous avons expédié Monſieur Alexandre Guyot dans notre Canot, pour donner avis de notre arrivée au Gouverneur de Monte-video.

A une heure après midi, il a fraîchi de l'O. N. O. enſuite de l'O. Ces vents ont paſſé en calmiole toute l'après-midi, juſques au N. E. paſſant par le S. Nous avons levé notre ancre, appareillé, & fait route ſur le Mont.

Etant prêts de mettre dans la Baye ſur les quatre heures & demie, le Capitaine d'un Navire Eſpagnol, nommé la Ste. Barbe, eſt venu à notre bord, de la part du Gouverneur, pour nous faire offre de ſervice, & nous piloter. Sur les cinq heures, nous avons mouillé dans la Rade, plus en dedans que le Navire Eſpagnol, & à trois braſſes, fond de vaſe; après quoi nous avons ſalué la Citadelle de douze coups de canon, qui nous ont été rendus coup pour coup.

Marques du moüillage.

Le Mont à Oueſt ¼ Nord-Oueſt 5. Nord. Le clocher de l'Egliſe la plus haute à l'E. S. E. La pointe du moulin, autrement la pointe du dehors, au S. E. ¼ S. L'Ile aux François qui eſt au fond de la Baye, & ſur laquelle il y a une maiſon, au N. O. du compas.

Dans les premiers jours de notre relâche, on n'a été occupé que des arrangemens à prendre avec le Gouverneur de *Monte-video*, pour ce que nous avions à y faire pendant notre ſéjour. Il parut d'abord trouver beaucoup de difficultés, tant à nous permettre la pêche le long de la côte, qu'à y laiſſer aborder notre chaloupe & notre canot. Il exigeoit qu'au préalable on lui donnât avis toutes les fois que l'on voudroit les envoyer à terre, afin qu'il mît des Gardes dans l'endroit où ils aborderoient, pour y reſter juſqu'au retour du canot, ou de la chaloupe, & empêcher que nous n'y fiſſions quelque commerce que ce fût.

N'imaginant pas trouver ces difficultés, dès le ſurlendemain de notre moüillage on avoit expédié notre petit canot pour pêcher au bas du Mont. Le Gouver-

verneur qui en fut averti, donna ordre à deux Dragons de la Garniſon de s'y tranſporter & de ſaiſir hommes, canot & marchandiſes, ſi l'on en avoit débarqué. Mrs. de Bougainville, de Nerville, Guyot & moi, arrivâmes au Gouvernement un inſtant après cet ordre donné, dont le Gouverneur fit part à Mr. de Bougainville. Le Gouverneur, qui craignoit ſans doute de ne pas bien s'exprimer en françois, parloit en langue eſpagnole, & avoit pour interprête un Provençal établi dans la Ville depuis une quinzaine d'années. Ce Provençal nous rendit les intentions du Gouverneur, de maniere à nous faire entendre qu'il n'étoit pas diſpoſé à nous rendre tous les ſervices qu'il nous avoit offerts, & que nous avions lieu d'eſpérer de lui. Ce n'étoit cependant pas ſa façon de penſer; & il nous prouva des ſentimens bien contraire dans la ſuite de la conférence.

Cet ordre qui ſembloit confirmer l'interprétation du Provençal, ne fit point du tout plaiſir à Mr. de Bougainville, qui en témoigna ſon reſſentiment à Mr. le Gouverneur à peu près en ces termes: Il eſt bien ſurprenant, Monſieur, & en

même tems très disgracieux pour nous, de trouver chez les Espagnols, nos amis, des difficultés que nous n'avons pas éprouvées chez les Portugais avec lesquels nous étions en guerre, il n'y a que deux jours. Je m'en vai mettre à la voile, & j'en donnerai avis au Roi mon Maître. Le Gouverneur répondit que son intention n'étoit pas de nous désobliger, mais au contraire de nous rendre tous les services qui dépendroient de lui; qu'il n'étoit pas le maître: que les Loix & les ordres de sa Cour étoient de ne laisser faire aucun commerce aux Navires qui n'étoient pas Espagnols, ou authorisés de sa Cour pour cela, & même aux Espagnols qui viendroient faire le commerce pour le compte des autres Nations; qu'une Frégate de la Compagnie des Indes, ayant mouillé trois ans auparavant dans le même port, n'avoit fait aucune difficulté de se soumettre à ce qu'il venoit de proposer. Il y a une grande différence, répliqua Mr. de Bougainville, entre une Frégate marchande & une Frégate de guerre du Roi. Nous n'avons aucunes marchandises à commercer; & nous ne sommes venus que pour prendre des rafraî-

fraîchiſſemens, attendre la Fregate le Sphinx, dont nous nous ſommes ſéparés, & à laquelle nous avons donné rendez-vous dans Rio de la Plata. — Dès que vous me répondez que l'on ne débarquera pas de marchandiſes; vous êtes maître de venir à terre & d'y envoyer toutes les fois que vous voudrez. Mais l'uſage établi ſur les loix, étant d'envoyer un Soldat ou Garde partout où les canots mettent à terre, ne trouvez pas mauvais, je vous prie, que je m'y conforme: c'eſt pour votre tranquillité & pour la mienne; car je ne veux pas que ma Cour aît rien à me reprocher. D'ailleurs vous pouvez compter ſur moi pour tout ce qui vous fera plaiſir; car, indépendamment des ordres que j'ai de traiter les François avec les mêmes égards que les Eſpagnols, j'y ſuis porté d'inclination. Ainſi de part & d'autre on adoucit le ton: les Dragons eurent ordre de ſe préſenter au canot & l'exécuterent.

Mr. le Gouverneur pria enſuite Mr. de Bougainville de lui permettre de prendre copie des ordres que le Roi de France lui avoit donnés pour le Commandement de nos deux Frégates; parce qu'il étoit

obligé de l'envoyer à la Cour d'Eſpagne, avec le procès-verbal de notre mouillage. Mr. de Bougainville l'accorda très-volontiers: le reſte de la conférence ſe tint ſur le ton de bienveillance, & l'on ſe quitta bons amis.

Le Gouverneur avoit plus d'une raiſon d'agir ainſi: il nous en dit quelques unes; les autres ne furent pas difficiles à deviner. Don Joſeph-Joachim de Viana (c'eſt le nom de ce Gouverneur) âgé actuellement, en 1763, d'environ quarante huit ans, Chevalier de Calatrave, Brigadier des Armées de Sa Majeſté Catholique, fut chargé par le Roi d'Eſpagne, du commandement des troupes envoyées au Paraguay contre les Indiens, qui à l'inſtigation, dit-on, des Peres Jéſuites, dominans dans le Pays, s'étoient révoltés, & refuſoient de ſe ſoumettre aux arrangemens pris par les Cours d'Eſpagne & de Portugal, pour fixer les limites de leurs poſſeſſions reſpectives. Don de Viana réuſſit très-bien, & toutes ſes opérations eurent un heureux ſuccès, malgré les obſtacles de toutes eſpeces que lui oppoſerent les Jéſuites. Ce n'étoit pas le moyen d'acquérir

leur

leur bienveillance: il ſçavoit qu'il ne les avoit pas pour amis.

Ils ont à Monte-video un Hoſpice, où ils ne ſont que deux Prêtres & un Frere Lai, qui, ainſi que leurs affidés, ont toujours les yeux ouverts, pour épier ce qui ſe paſſe, & éclairer la conduite du Gouverneur de cette ville. Celui de Buenos-ayres, qui eſt Gouverneur général du Paraguay, favoriſe en tout les Peres Jéſuites, & ne ſe fait pas de ſcrupule d'être leur eſclave, pour ſervir d'inſtrument à leur vengeance. Informés de la méſintelligence qu'ils ont peut-être ſuſcitée entre ces deux Gouverneurs, ces Peres ne manqueroient pas d'informer celui de Buenos-ayres des démarches répréhenſibles de Don de Viana, s'il étoit capable d'en faire: il en eſt très-perſuadé. Homme eſtimable par toutes ſortes d'endroits; homme d'eſprit, plein de connoiſſances dans l'art militaire; rempli de probité; n'ayant rien de la hauteur que l'on reproche quelquefois aux Eſpagnols, il s'eſt acquis l'eſtime & la conſidération de tous ceux qui le connoiſſent. Il n'y a qu'une voix ſur ſon compte, à laquel-

le les Jéſuites mêmes applaudiſſent, au moins en public.

Ces Peres ſont plus de ſoixante dans leur Maiſon de Buenos-ayres, que l'on aſſure très-belle. L'hoſpice de Montevideo n'eſt qu'une petite Maiſon, ſans apparence, diſtinguée de celles des autres Habitans, par une petite cloche, placée dans une arcade de trois pieds ou environ de hauteur, élevée ſur un des bouts du comble de la Maiſon. Je n'en ai pas vû l'intérieur, quoique ces Peres m'ayent fait ſolliciter deux ou trois fois d'aller les voir. Le Provençal, dont j'ai parlé, m'en fit la premiere propoſition chez Mr. le Gouverneur, & j'y donnai les mains; je promis d'y aller le lendemain, ou quelques jours après. Un Officier Eſpagnol qui étoit préſent, en avertit Mr. de Bougainville, & lui repréſenta qu'il ne convenoit pas que des François allaſſent voir les Jeſuites, après ce qui étoit arrivé depuis peu à Buenos-ayrès. Il raconta le fait à Mr. de Bougainville, & m'ayant enſuite pris à part: Vous êtes bon François, me dit-il, & vous venez de promettre d'aller voir les Peres Jeſuites! Vous n'y irez pas, ou vous re-

renoncerez au nom François. Depuis environ ſix ſemaines, un Jeſuite prêchant à Buenos-ayres, moi préſent, s'eſt répandu en invectives contre le Roy de France, (*) contre celui de Portugal, la République de Genes & les autres Puiſſances qui ont *malmené* la Société: après un trait ſemblable, irez-vous voir les Jéſuites? Vous ne feriez pas plaiſir à Mr. le Gouverneur. Cette derniere phraſe me fit ſoupçonner quelque partialité dans le diſcours de l'Officier: je ſuſpendis mon jugement. En ſortant de chez le Gouverneur, Mr. de Bougainville me raconta la choſe d'après le même Officier; je lui promis de ne pas aller aux Jéſuites, & j'ai tenu parole.

Deux jours après j'eus occaſion d'éclaircir la vérité. Je m'en informai de deux Officiers Eſpagnols, qui parloient bien la langue françoiſe, & qui devoient s'embarquer ſur la Frégate la Ste Barbe, pour retourner en Eſpagne. L'un étoit Colonel, l'autre Capitaine. Celui-ci ſe nommoit *Simoneti*. Ils me confirmerent le fait

(*) Les invectives qu'il dit du Roi de France en particulier ſont ſi indécentes qu'il vaut mieux les taire que de les rapporter.

fait fucceſſivement, & ajouterent, que comme le Gouverneur général protege abſolument les Jéſuites, il n'a tenu aucun compte de ce Sermon téméraire & impertinent; mais que des perſonnes de diſtinction, de probité reconnue & titrées, en ont fait dreſſer un procès verbal, qu'elles ont envoyé à la Cour d'Eſpagne: qu'eux-mêmes Officiers étoient chargés d'en porter un double à la même Cour. (*)

Deux

(*) Ces deux Officiers ſont partis de Monte-video le même jour que nous. La Frégate ſur laquelle ils ſont, eſt commandée par Don Pedre de Flores, & chargée de 15 à 1800000 piaſtres, de quarante & tant de mille cuirs de Taureaux & de beaucoup d'autres Marchandiſes. Elle étoit partie de Cadix en 1755 pour la Guinée, armée pour le compte des Anglois, & devoit tranſporter des Négres à Buenos-ayres; mais n'ayant pas trouvé au Cap verd le Navire Anglois, qui devoit les lui fournir, Don Pedre de Flores continua ſa route & ſe rendit à Rio de la Plata. Il y étoit reſté depuis ce tems-là, ou à Monte-video, pour ne pas courir les riſques d'être pris par les Anglois pendant la guerre derniere, étant chargé pour l'Eſpagne. Sur les obſervations qu'il avoit recueillies pour faire la Carte de cette riviere, & ſur nos propres obſervations a été redigée la Carte qui forme la Planche V.

Deux ou trois jours après cette conversation, je fus voir un Eccléſiaſtique, Aumônier d'une Frégate Eſpagnole moüillée dans le Port de Buenos-ayres depuis cinq mois; je le ſçavois très porté pour les Jeſuites. On diſoit même aſſez hautement qu'il étoit envoyé d'eux à Monte-video, pour acheter tout ce qu'il pourroit des pacotilles qui ſe trouveroient ſur notre Frégate. Il fit en effet emplette de tout ce qu'on voulut lui vendre.

Après le premier ſalut, il me demanda pourquoi je n'avois pas été voir les Peres Jéſuites, qui m'en avoient fait prier & à qui je l'avois promis. Il eſt vrai, je l'avois promis, lui dis-je; mais on m'a aſſuré qu'un de ces Peres a, depuis peu, très-mal parlé du Roy de France mon Maître, dans un Sermon qu'il a prêché à Buenos-ayres; & ſi ce fait eſt vrai, il ne convient pas à un bon François comme moi, d'aller voir les confreres d'un Prédicateur téméraire. Vous étiez ſans doute à ce Sermon, ajoutai-je; j'y étois; il eſt vrai que ce Pere ménagea peu ſes termes. — Que dit-il donc en particulier du Roi de France? — Qu'il eſt un tyran, un perſécuteur de l'Egliſe & pluſieurs

ſieurs autres choſes. Mais il faut leur pardonner: c'eſt l'effet du reſſentiment qu'ont ces Peres de leur expulſion de France.

A peine eût-il fini que deux des trois Jéſuites de Monte-video entrerent dans la chambre où nous étions l'Abbé, Mr. Mauclair notre chirurgien & moi. Après nous avoir ſalués, un des deux Jéſuites m'adreſſa la parole, diſant qu'il étoit charmé de me voir; que ſur ce que Joſeph (c'eſt le nom du Provençal dont j'ai parlé) lui avoit dit, lui & ſes confreres m'avoient attendu deux jours. Il me demanda enſuite pourquoi je n'avois pas tenu ma promeſſe: j'en ai dit la raiſon à Mr. l'Abbé, lui répondis-je, & il pourra vous la dire. — oh! je n'en ſuis pas ſurpris; je ſçai que les Bénédictins ne penſent pas bien, & qu'ils ne ſont pas de nos amis. — Vous vous trompez, lui dis-je; s'ils ne penſoient pas bien, ils ſeroient de vos amis. Ma réponſe ne fut pas de ſon goût; il n'ajouta pas un mot; nous fit la révérence, & ſe retira avec ſon Compagnon.

Same-

Samedi 31.

Entre les quatre & cinq heures du ſoir, nous avons eu connoiſſance d'un Navire. On a d'abord jugé, à la route qu' il faiſoit, qu'il alloit à Buenos Ayres. Mais, comme nous attendions de jour à autre la corvette le Sphinx, à laquelle le rendez-vous étoit donné à Rio de la Plata, pluſieurs ont ſoutenu que c'étoit elle. A meſure qu'il s'eſt avancé, on l'a obſervé de plus en plus, & l'on s'eſt confirmé dans cette idée au point de croire en être aſſuré. Malgré l'incertitude, Mr. de Bougainville a expédié la chaloupe avec les Srs. Donat & le Roi Lieutenans pour la piloter. On eſt convenu avec eux des ſignaux; on leur a donné des fuſées & de la poudre pour les exécuter, & ils ſont partis ſur les ſept heures. La nuit eſt devenue noire, les vents contraires, la Mer un peu groſſe, de maniere que n'ayant pas apperçu leurs ſignaux, ils nous ont jettés dans de grandes inquiétudes. Le Sphinx nous avoit reconnu aux ſignaux convenus, & pour ne pas nous perdre de vûe, il ne faiſoit que louvoyer, & faire des bordées, ce qui, joint à l'obſcurité, empêchoit notre chaloupe de l'aborder. Elle

y par-

y parvint à minuit. Alors le Sphinx mouilla; & ayant appareillé le lendemain

1 Janvier 1764.

Nous l'avons vu moüiller auprès de nous, ſur les neuf heures du matin. On peut juger de la joye que ſa préſence nous a cauſé, après deux mois & plus de ſéparation. On avoit prévenu Mr. de la Giraudais de l'erreur des Cartes ſur le giſſement des côtes du Breſil; mais quoique nous fuſſions ſur nos gardes, peu s'en étoit fallu que nous n'euſſions échoué ſur le banc qui n'eſt pas marqué ſur les Cartes Françoiſes. Ce banc ſe trouvoit ſur ſa route, comme il s'étoit rencontré ſur la nôtre: les Abrolhos n'ont pas auſſi ſur les Cartes toute l'étendue qu'elles ont en effet; tout cela nous fourniſſoit de grands motifs d'être inquiets du retard de ſon arrivée, ſurtout après le ſéjour que nous avions fait à l'Ile Sainte Catherine.

Sitôt que le Sphinx eût moüillé, Mr. de la Giraudais vint à notre bord dans notre Chaloupe, & nous dit, qu'il avoit éte contraint de relacher à *Togny*, ſur la Côte du Breſil, parce que, malgré la défiance qu'ils avoient eu des Cartes, ils avoient touché aux Abrolhos dans le tems qu'ils

qu'ils penſoient en être encore éloignés au moins de trente lieues. Ils ſe trouverent deſſus au milieu de la nuit, heureuſement dans un tems calme, & la roche ſur laquelle ils toucherent, étoit de pierre pourrie.

Le Sphinx s'étant arrêté ſur cette roche, pour éviter les ſuites malheureuſes du naufrage, ils monterent à la hâte le batteau de pêche qu'ils avoient, mirent à la mer la chaloupe & le canot; & après avoir bien viſité le Navire, ils revinrent un peu de leur inquiétude, lorsqu'ils virent qu'il n'étoit pas endommagé.

Autre embarras. Il falloit tirer le Sphinx de deſſus cette roche: dès que le jour parut, ils ſe virent environnés de ſemblables écueils; & à un demi-quart de lieue un Navire ſans mât, & ſur le côté. Jugeant alors qu'étant ſur les Abrolhos, ils n'étoient pas beaucoup éloignés de terre, Mr. de la Giraudais expédia le batteau vers la côte, pour avoir du ſecours. Ils rencontrerent pluſieurs pirogues de pêcheurs Negres & Indiens. On leur parla la langue Portugaiſe, & ſix d'entre eux conſentirent d'aller à bord du Sphinx, où on les traitta bien. Ils promirent tous les ſecours qui étoient en leur pouvoir.

On en garda deux, & l'on renvoya les quatre autres dans le bateau, pour chercher leurs camarades de la Côte. Le lendemain ils revinrent accompagnés d'un nombre de pirogues. Avec leur ſecours on vint à bout de dégager le Sphinx de deſſus la roche, après qu'elle s'y fut repoſée trois jours de ſes fatigues. Mr. de la Giraudais en fut quitte pour le bateau de pêche, qui ſe perdit. Ces Negres le piloterent juſqu'à *Togny*, où, pendant ſix jours, les habitans le traiterent & ſon équipage avec toute l'humanité poſſible, & comme s'ils avoient été du pays-même: ces habitans ſont cependant presque tous Negres ou Breſiliens.

Après cette entrevûë, nous avons été à Monte-video faire au Gouverneur notre compliment ſur la nouvelle année, ne ſachant pas que cette cérémonie eſt renvoyée, dans ce pays-là, au ſixieme du mois, jour de l'Epiphanie. Il étoit occupé à tenir l'aſſemblée pour la nomination des Officiers de la Juſtice. Ayant appris qu'après cette nomination, il devoit aller, avec tout le cortege, à l'Egliſe paroiſſiale, qu'ils nomment *la Cathédrale*, nous nous y ſommes rendus, & nous l'avons attendu

une

une bonne heure, debout, à l'ombre d'une maiſon, en cauſant avec une dixaine d'Officiers de la Garniſon. A midi & demi il a paru au milieu des nouveaux Officiers de la Juſtice, ayant tous de grandes baguettes blanches à la main, dont ils ſe ſervoient comme de bâtons, pour s'appuyer en marchant. Il a traverſé la place qui eſt vaſte, au milieu de ces Officiers, rangés ſur une même ligne, ayant leur grand manteau noir & leur Rotin; comme l'Oidor de l'Ile Ste. Catherine. Nous ſommes entrés dans l'Egliſe après eux. Le Curé, que l'on nomme le *Signor Vicari*, a dit la meſſe; à la fin de laquelle nous avons ſalué le Gouverneur, qui nous a invité à dîner chez lui. Comme nous lui avions donné parole pour le dîner prié du lendemain, Mr. de Bougainville n'a pas accepté ſes offres gracieuſes, & s'eſt rendu à bord avec Mr. de Nerville.

Pour moi je reſtai, comptant bien dîner chez le Signor Vicaire; Mr. Duclos notre Capitaine m'ayant dit la veille, que je ferois un vrai plaiſir à ce Curé, & qu'ils en avoient parlé. Après avoir ſalué le Gouverneur, je fus joindre le Vicaire à la Sacriſtie, & je ne lui parlai pas du dîner. Nous ſorti-

mes de l'Egliſe avec les deux Officiers Eſpagnols qui doivent s'embarquer ſur la Ste. Barbe; nous l'accompagnames un bout de chemin, ſans aucune invitation à dîner chez lui; & je n'eus garde de m'inviter moi-même. Lorsque nous nous ſéparames: où dinez-vous? me dit le Capitaine. Je n'en ſçai rien, lui dis-je. Je comptois manger la ſoupe chez le Signor Vicaire; mais, puisqu'il ne m'en a dit mot, je chercherai fortune ailleurs. Il faut, repliqua-t-il, aller avec Mr. le Colonel, dîner chez Mr. le Gouverneur. Comme je faiſois beaucoup de difficultés, n'étant pas aſſez connu pour me préſenter ainſi: Vous avez beau dire, vous y viendrez, me dit le Colonel, en me prenant par la main; je ſçai que Mr. le Gouverneur m'en ſçaura gré; & je ſuis aſſuré qu'il vous en voudroit de m'avoir refuſé. J'acquieſçai donc & j'y reçus en effet toutes ſortes de démonſtrations de politeſſes & de bienveillance de la part du Gouverneur & de ſon Epouſe. Il parle le François aſſez bien pour ſe faire entendre; ſon Epouſe l'entend, ſans ſçavoir ou plûtôt ſans oſer le parler. Mais ſon Mari & le Colonel lui ſervoient d'Interprete. Elle eſt Biſcayenne, de grande taille,

taille, bien faite, brune, mais ayant les traits trop mâles, d'ailleurs beaucoup d'esprit & de vivacité, âgée de trente quatre à trente cinq ans.

2 Janvier.

Dès les onze heures du lendemain lundi, Mr. de Bougainville, Mrs. de Nerville, de Belcourt, L'huillier, les deux Duclos freres, premier & second Capitaine, Donat premier Lieutenant, de St. Simon, Canadien, Lieutenant d'Infanterie, de la Gyraudais, Capitaine du Sphinx & moi, nous sommes rendus chez le Gouverneur, où l'on nous a servi un dîner aussi splendide que le pays le permet; mais les mets y étoient apprêtés suivant l'usage, c'est-à-dire, la plûpart avec de la graisse de bœuf rafinée, qui leur tient lieu de beurre & d'huile; & assaisonné de tant de piment, & de carthame que les viandes en sont toutes couvertes. On avoit cependant eu soin de ne pas mettre de ces épices sur tous les mets: aussi plusieurs ne mangerent que de ces derniers. Les vins d'Espagne & du Chili furent les seuls présentés; les plats & les assiettes étoient d'argent, il y en avoit aussi de porcelaine. Une nappe très-courte couvroit la table, & les serviettes étoient un

peu plus petites que des mouchoirs médiocres, frangées naturellement, ou pour parler plus correctement, effilées par les deux bouts. On y ſervoit plat à plat. Lorſque l'on demandoit à boire, il falloit dire ſi l'on vouloit de l'eau ou du vin, ou les deux enſemble; parce que les Eſpagnols ne boivent ordinairement que de l'eau pendant le repas, à la fin duquel on apporte à chacun un grand verre de vin, ſans même qu'on le demande. Quand on demandoit de l'eau & du vin, on les apportoit l'un après l'autre & il falloit les boire ſéparément. Le vin du Chili a la couleur d'une médecine à la rhubarbe & au ſéné; ſon goût en approche aſſez. Il prend ce goût peut-être un peu du terroir, peut-être auſſi des peaux de bouc gaudronnées dans leſquelles on le tranſporte. On n'en boit gueres d'autres dans tout le Paraguay. On ſe fait bientôt à ce goût-là; & quelques jours après en avoir fait ordinaire, on le trouve bon. Il eſt très-chaud ſur l'eſtomach. Mais ſoit goût, ſoit fantaiſie, les Eſpagnols préferoient celui de France que nous y avions porté. Le deſſert n'étoit compoſé que de confitures. Le pain, quoi-

quoique fait d'excellente farine, n'étoit pas bon, parce qu'il eſt mal levé & mal paitri: ils ne ſçavent pas le mieux boulanger.

Sur le ſoir, Mr. de Belcourt, qui avoit pris un logement dans la ville, ſe trouva dans la compagnie d'un homme à lui inconnu, peut-être déguiſé, & qui parloit un françois-gaſcon. Suſcité vraiſemblablement par les Jéſuites, qui s'étoient déjà informés des gens de nos Frégates de la réputation militaire de Mr. de Belcourt, cet homme lui propoſa d'aller ſervir au Paraguay, pour y former les Troupes. Afin de l'y déterminer, il lui promit de la part des Jéſuites, les plus grands avantages. Mr. de Belcourt feignit d'y donner les mains, ſans cependant s'engager en rien; & dès le lendemain, il en fit part à Mr. de Bougainville. Celui-ci répondit que la politique, pourroit y trouver ſon avantage: que s'il vouloit, par cette même politique ſe ſacrifier pour le bien de l'Etat, il ſeroit peut-être à propos d'écouter ces propoſitions. Mr. de Belcourt lui dit alors, qu'en cas qu'il prît ce parti, il faudroit que lui Mr. de Bougainville lui donnât un Certificat, comme il

n'y alloit que de ſon conſentement, & pour le bien préſumé de l'Etat.

Le lendemain, le même inconnu renouvella à Mr. de Belcourt les mêmes propoſitions avec plus d'inſtance, lui diſant de ſe déterminer promptement: qu'il ne devoit pas s'inquiéter de prendre ſes hardes, ni autres choſes; qu'on lui fourniroit tout ce qui lui étoit néceſſaire; & que, pour que le Gouvernement Eſpagnol n'en eût aucune connoiſſance, on l'y conduiroit par des chemins inconnus aux Eſpagnols, juſqu'au lieu où on l'établiroit. Mr. de Belcourt lui demanda quels étoient le lieu & les avantages propoſés; mais l'inconnu n'ayant rien voulu déterminer & même pour mieux cacher ſon jeu ſans doute, lui ayant parlé ſur un ton peu favorable aux Jéſuites, Mr. de Belcourt lui déclara qu'il ne ſe rendoit pas à ſes ſollicitations. Mais, comme il avoit à craindre le retour, il ſe tenoit ſur ſes gardes. Le ſoir-même, entre chien & loup, il ſe trouva tellement ſerré de près par trois hommes, qu'il ſe crut obligé de tirer ſon épee, & de la porter hors du fourreau, pour ſe faire paſſage, s'ils l'avoient entouré: ce qu'ils

ne firent pas. Il m'a raconté tout cela lui-même, & je l'ai donné ici de ſon conſentement.

Vers les huit heures du ſoir, Mr. Mauclair, premier Chirurgien de notre Frégate, vint me dire qu'après avoir conſulté avec Mr. Baslé ſecond Chirurgien & Mr. Frontgouſſe Chirurgien du Sphinx, ſur l'état actuel du Matelot bleſſé en tournant le cabeſtan pendant la tempête dont j'ai parlé, ils convenoient que ſon mal empiroit beaucoup, & que le malade demandoit lui-même à ſe confeſſer. Je deſcendis ſur le champ, & le trouvant en effet très-mal, je l'écoutai en confeſſion. Une heure après il perdit connoiſſance; ſur les dix heures je lui adminiſtrai l'extrême onction, & à onze heures il trépaſſa.

Mardi 3.

Le Mardi matin, après avoir averti le Vicaire, nous tranſportames le corps du Défunt dans le Canot. On le mit en dépôt au Corps de garde du Port, en attendant que le Vicaire vint le chercher. Il s'y rendit une heure après avec ſon Sacriſtain. A ſon arrivée, je lui

fis un compliment en latin, auquel il ne répondit que par un *De profundis*. Il avoit un ſurplis à la Romaine, & une Etole; ſon Sacriſtain, ſéculier, avoit un jupon noir qui lui ſervoit de ſoutanne, & un ſurplis très-malpropre. Mr. Duclos Guyot, ſon frere Alexandre, ſes deux fils, ſix Matelots & moi ſuivimes le convoi. A chaque détour le Signor Vicaire chanta un Répond & une Oraiſon, & chanta une Meſſe des Morts. Il fit à ce Matelot rous les honneurs qu'il auroit pu faire au Capitaine même, & le fit inhumer dans l'Egliſe. L'Office fini, il nous donna à dîner, & ne voulut prendre aucune rétribution.

Après dîner, j'ai été me promener au fond de l'anſe qui forme le Port, où nos gens faiſoient de l'eau. J'ai parcouru la côte & le terrain dans l'eſpérance d'y trouver quelques plantes, ou quelques coquillages curieux; mais en vain. Je n'en ai rencontré qu'une ſeule dans ſa maturité; la tige qui a huit à dix pouces de hauteur, & les feuilles ſont revêtues d'un duvet blanc & court, ſi ſerré & ſi épais qu'il dérobe la verdure à l'oeil. J'en ignore le nom & les propriétés.

A deux

A deux portées de fusil ou environ de l'Anse ou Baye, sont deux fontaines. Les gens du pays lavent leur linge à l'issue de celle qui est la plus près de la riviere. Il est défendu de laver dans l'autre; parce que c'est celle où l'on va puiser l'eau que l'on boit dans la Ville, qui en est éloigné d'une demi-lieuë. Cette fontaine est bordée d'un petit mur de pierres seches, & très-mal entretenu, quoiqu'aux frais du Roy; tant les habitans sont paresseux, & peu soucieux de ce qui les touche même de plus près.

Là, passant devant cette fontaine, je vis trois ou quatre *Mulâtres*, qui y avoient amené des pierres sur une charette, attelée de quatre gros taureaux, & trois autres qui chargeoient de l'eau dans un tonneau, pour porter à la Ville. Une Indienne ou Mulâtresse & une Négresse s'étant approchées aussi pour puiser de l'eau, un des Mulâtres, qui avoit tout l'air d'un Indien Hispanisé, prit la Négresse par la main, & tous deux se mirent à danser, pendant un gros quart-d'heure, la danse nommée *Calenda*. Les Voyageurs en parlent beaucoup dans leurs Rélations; & ils n'exagerent pas

quand

quand ils disent que, suivant nos mœurs, elle est la plus lubrique de toutes les danses.

On croit qu'elle a été portée en Amérique par les Negres du Royaume d'Arda sur la côte de Guinée. Les Espagnols la dansent comme eux, dans tous leurs établissemens de l'Amérique, sans s'en faire le moindre scrupule. Elle est cependant d'une indécence qui étonne ceux qui ne la voyent pas danser habituellement. Le goût en est si général & si vif, que les enfans mêmes, dès qu'ils peuvent se soutenir sur leurs piés, imitent en cela les personnes les plus avancées en âge.

Elle se danse au son des instrumens & de la voix, à deux ou plusieurs personnes ensemble. Ils sont disposés sur deux lignes, l'une devant l'autre, les hommes vis à vis des femmes. Ceux qui se lassent & les spectateurs font un cercle autour des danseurs & des joueurs d'instrumens. Quelqu'un des Acteurs chante une chanson, dont le refrein est répété par les spectateurs, avec des battemens de mains. Tous les Danseurs tiennent les bras à demi levés, sautent, tour-

tournent, font des contorſions du derriere, s'approchent à deux piés ou environ les uns des autres, & reculent en cadence, juſqu'à ce que le ſon de l'inſtrument, ou le ton de la voix, les avertiſſe de ſe rapprocher. Alors ils ſe frappent du ventre les uns contre les autres deux ou trois fois de ſuite, & s'éloignent après en pirouettant, pour recommencer le même mouvement, avec des geſtes tout à fait lacifs, autant de fois que le ſon de l'inſtrument ou de la voix en donne le ſigne. De tems en tems ils s'entrelaſſent les bras, & font deux ou trois tours, en continuant de ſe frapper du ventre, & ſe donnant des baiſers, ſans perdre aucunement la cadence.

On peut juger combien notre éducation françoiſe ſeroit étonnée, & combien la pudeur eſt bleſſée par cette danſe. Cependant les Rélations de Voyages nous aſſurent qu'elle a tant de charmes pour les Eſpagnols même de l'Amérique, & que l'uſage en eſt ſi bien établi parmi eux, qu'elle entre juſques dans leurs actes de dévotion: qu'ils la danſent dans l'Egliſe & dans leurs Proceſſions: que les Religieuſes mêmes ne manquent gueres de

de la danſer la nuit de Noël, ſur un Théatre élevé dans leur Chœur, vis-à-vis de la grille, qu'elles tiennent ouverte, pour faire part du ſpectacle au peuple; mais elles n'admettent point d'hommes pour danſer avec elles.

4 Janvier.

Le Mécredi, pendant que Mrs. de Bougainville & de Nerville étoient allés chez Mr. le Gouverneur, l'inviter à dîner à bord de notre Frégate, pour le Dimanche ſuivant, j'ai été voir un Officier, nommé *Belia*, qui avoit été élevé en France, dans notre College Royal de Pontlevoy, près de Blois. Il m'avoit promis quelques plantes curieuſes, ou médicinales du pays, & quelques morceaux d'hiſtoire naturelle. Quant à ce dernier article, il n'avoit rien qui méritât l'attention; mais j'y trouvai les plantes dont je vais donner la deſcription; ſon beaufrere, & lui, m'en dirent les noms, les propriétés & l'uſage.

L'une nommée *Méona*, reſſemble beaucoup à du ſerpolet; mais la feuille en eſt ronde & d'un verd moins brun; la tige rouge, rampante, prenant racine à cha-

chaque noeud, donnant un lait blanc, comme le tithymale. La graine vient dans une gouſſe ſpirale, hériſſée; cette gouſſe ne contient qu'une graine jaunâtre, qui a presque la forme d'un rein. Elle jette de ſa racine beaucoup de tiges branchues, qui ſe répandent en rond ſur la terre, comme celles de la Renouée. Priſe en infuſion comme le Thé, elle guérit, diſoient-ils, la rétention d'urine, comme par miracle.

Ebreno, ou *Mio-mio*, eſt une plante, dont la tige eſt preſque rampante, & ne s'éleve gueres que d'un demi pié. La feuille eſt plus menue que celle du fenouil; une très petite fleur herbeuſe, venant en bouquets, à peu près en ombelle; la racine eſt rouſſâtre en dehors, ayant ainſi que la plante, le goût de panais aromatiſé. Elle ſe prend en infuſion contre les fluxions & les rhûmes. Je la croirois une eſpece de *Meum*.

Moté a la tige haute d'environ un pied & demi, droite, ronde, branchue, & velue d'un gris un peu rougeâtre. Les feuilles ſont longues d'un pouce à un pouce & un quart, larges ſeulement de trois à quatre lignes, d'un verd blanchâtre, velues comme la tige. Les fleurs naiſ-

naiſſent une à une le long des branches, compoſées d'une ſeule feuille jaune, découpée en quatre, preſque ſans odeur. Il leur ſuccede une gouſſe ou ſilique, de la groſſeur d'une plume de coq, longue d'un pouce, qui s'ouvre en quatre parties, lorsqu'elle ſéche, & laiſſe tomber des ſemences très-menues, pointues par les deux bouts, de couleur d'un gris brun. On la dit admirable pour les bleſſures, les playes vieilles & récentes, appliquée ſeulement deſſus. Monſieur Simoneti m'a dit qu'après ſix mois de traitement par les Medecins & Chirurgiens de l'Armée, pour une bleſſure qu'il avoit reçue au côté, près des reins, & qui avoit tourné en ulcere, il s'étoit guéri en peu de tems par la ſeule application des feuilles de cette plante.

Le *Cachen-laguen* ou la *Canchalagua*, que l'on nomme au Chily *Cachinlagua*, reſſemble en tout à la petite Centaurée de l'Europe. C'eſt la Centaurée du Chily. Elle eſt un peu moins haute que la nôtre. On fait infuſer à froid dans un verre d'eau ſix ou ſept plantes entieres & ſeches, pendant toute la nuit, ou du matin au ſoir. On ſe gargariſe enſuite

la

le gosier avec cette infusion, que l'on avale, & l'on est bientôt guéri du mal du gorge. On remet de nouvelle eau froide sur le marc qu'on laisse infuser autant de tems; on réitere le gargarisme & la déglutition. Ce que l'on recommence une troisiéme fois. Mr. de Bougainville & Mr. Duclos notre Capitaine en ont fait l'expérience avec succès plus d'une fois. Lorsqu'on fait l'infusion à chaud en façon de Thé, elle échauffe beaucoup; mais elle purifie bien le sang. Cette plante est très renommée dans le Chily, d'où on la tire. Je la croirois un meilleur fébrifuge que celle d'Europe. Celle-ci n'auroit-elle pas la même propriété pour les maux de gorge?

Mechoacan est le nom que les Espagnols de Monte-video donnent à une plante, qui ne ressemble point du tout à celle que l'on vend dans nos boutiques sous le même nom. Celle de Monte-video, qui y est très commune ainsi qu'aux environs de Buenos-ayres, est une petite plante rampante, dont la racine court sous terre, comme la Réglisse. Elle est blanchâtre, menue comme un tuyau de plume à écrire. De cette ra-

cine ſortent des branches aſſez courtes, couchées par terre, peu garnies, & ſeulement à l'extrémité, de petites feuilles, preſque ſemblables à celles du petit Tithymale, connu dans pluſieurs Provinces de France ſous le nom de *Réveil-matin*. Mr. Belia me dit que les Anglois qui font le commerce à la Colonie du St. Sacrament, emportent toujours beaucoup de ces racines. Elle a une propriété purgative comme le Méchoacan de nos boutiques. Lorsque l'on craint une ſuperpurgation, ou que l'on veut en arrêter l'effet, il ſuffit d'avaler une grande cueillérée d'eau de vie.

Une autre plante qu'ils eſtiment infiniment, eſt la *Guaycuru*. Elle porte une feuille d'un beau verd, un peu épaiſſe, ſortant en grand nombre de la racine, qui eſt d'un rouge brun, luiſant à l'extérieur, & rougeâtre en dedans, comme celle du Fraiſier. Du milieu s'éleve une tige à la hauteur d'un demi-pié, groſſe comme le tuyau d'une plume de poule, pleine, ſans feuilles, d'un verd griſâtre, ſe partageant dans le haut en une douzaine de petites branches, qui portent à leur cime de très-petites fleurs herbeuſes, ſans

ſans odeur, & formant enſemble une eſpece de paraſol.

Cette plante, ſa racine ſurtout, eſt un des plus puiſſans aſtringens de la Botanique, & l'expérience a prouvé qu'elle eſt parfaite pour deſſécher & guérir promptement les ulceres, & même, nous diſoit Signor Vicaire, les écrouelles, & pour arrêter la diſſenterie. Il nous en fit préſent d'une vingtaine de plantes, qu'il avoit envoyé chercher exprès à quelques lieues de là, dans une Campagne qui lui appartenoit.

Le *Payco* eſt une plante, qui de ſa racine jette beaucoup de branches rempantes, qui ſe diviſent enſuite en pluſieurs autres. Les feuilles ont environ trois lignes de longueur ſur deux de large, découpées en forme de ſcie, graſſes & attachées ſans queue aux branches. La fleur eſt ſi petite, qu'elle ſe confond avec la graine qui lui ſuccede; les branches en ſont preſque tout couvertes. Au premier coup d'oeil, on la prendroit pour la Turquette ou herniole, ſi les branches étoient plus courtes. Toute la plante eſt d'un verd tendre, quelquefois rougeâtre, ainſi que la tige, quand elle approche

de ſa maturité. Elle exhale une odeur de citron qui commence à pourrir. Elle eſt excellente pour les maux d'eſtomach & les indigeſtions. Sa décoction eſt ſudorifique, & on la vante beaucoup contre la pleuréſie. On mâche long comme le petit doigt d'une des tiges vertes, & l'on avale ſa ſalive avec la plante mâchée. Priſe de cette maniere, elle eſt un peu purgative. Lorſqu'on n'en a pas de verte, on la prend en infuſion comme le Thé.

Mr. Belia exalta beaucoup la propriété antivénérienne de la *Colaguala*, que d'autres nomment *Calaguela*. Elle croît dans les terreins ſtériles & ſablonneux. Sa hauteur eſt de ſept à huit pouces. Sa tige eſt un aſſemblage de divers petits rameaux, qui ſe font jour à travers du ſable, ou du gravier. Ils n'ont que deux ou trois lignes d'épaiſſeur, & ſont remplis de nœuds à peu de diſtance l'un de l'autre, & couverts d'une pellicule qui ſe détache d'elle-même, lorſqu'elle eſt ſeche. Les feuilles en ſont fort petites, en petit nombre, & ſortent immmédiatement de la tige.

On

On regarde la *Cologuala* comme un ſpécifique admirable pour diſſiper les apoſtumes en fort peu de tems. Trois ou quatre priſes, c'eſt-à dire, trois ou quatre morceaux en ſimple décoction, ou infuſés dans du vin, ſuffiſent dans l'intervalle d'un jour. Etant chaude au premier dégré, elle devindroit nuiſible, ſi l'on en prenoit exceſſivement. Cette racine, ſeule partie de la plante que l'on employe, eſt d'un rouge brun en dehors, & a beaucoup de reſſemblance avec celle de la *Guaycuru*. Lorſqu'on la coupe horiſontalement, elle préſente un point brun au milieu, & un cercle blanchâtre au milieu de ſon épaiſſeur. Un Franciſcain nommé Pere Roch, que l'on diſoit très-verſé dans la Médecine, m'a dit qu'il faiſoit uſer de la *Colaguala* contre l'Epilepſie, ainſi que contre les maux vénériens; que lorſque ſon uſage ne guériſſoit pas parfaitement la premiere de ces deux maladies, il avoit recours au remede ſuivant, & toujours avec un heureux ſuccès. Il fait boire au malade, dans le cours de la journée, & ſurtout deux verres à jeun, à une bonne demi-heure d'intervalle l'un de l'autre, une pinte ou deux livres d'eau, avec la-

quelle une fille en puberté, ou une femme ſaine, s'eſt bien lavée les parties naturelles au ſortir du lit. Il fait continuer ce remede huit ou neuf jours de ſuite au déclin de la Lune. On réitere ce remede pluſieurs mois de ſuite, ſurtout au printems. Il employe la racine de la Colaguala en infuſion dans du vin, ou de l'eau bouillante, pour les maux vénériens.

Le même Franciſcain étant avec nous à la maiſon de Campagne de Mr. le Gouverneur, m'a montré une autre plante qu'il nomme *Carqueja*, & qu'il dit être admirable, priſe en infuſion comme le Thé, pour diſſoudre le ſang caillé dans le corps, pour le purifier & lever toutes les obſtructions. Mais il faut en uſer avec beaucoup de modération, parce qu'elle agite extrémement le ſang, ſurtout la racine.

La Carqueja vient comme un petit arbuſte, haud d'un bon pied, taillé naturellement en tête arrondie, Elle n'a pas de feuilles diſtinctes de ſa tige, qui reſſemble beaucoup à celle du Genêt, dans la claſſe duquel je penſe qu'on peut la mettre. Cette tige ſe partage en beaucoup d'autres pour former la

tête.

tête. Elles ſont très-ſouples & très-minces.

La *Yguerilla*, la *Zarca* & la *Charrua* ſont des plantes dont ils font grand cas dans le Pays, de même que de la *Bira-bida*, ou *Viravida*, qu'ils eſtiment rafraichiſſante & tempérante au ſupreme dégré. Un Chirurgien François fit prendre l'infuſion de la Bira-bida, qui réuſſit parfaitement contre la fievre tierce. Frezier dit que c'eſt une eſpece d'Immortelle; ne ſeroit-ce pas la même dont j'ai parlé ci-devant ſous le nom de Doradille?

Mais celle dont ils font le plus grand uſage eſt la plante qu'ils nomment *Séfran*. C'eſt proprement une eſpece de Chardon, que nous connoiſſons en France ſous le nom de *Carthame*. Ou en trouve la deſcription dans tous les Traités de Botanique. Sa fleur eſt appellée *Saffran* bâtard. Elle a la couleur & la forme de celle du Saffran vrai; mais non l'odeur ni le goût. A Monte-video ainſi qu'au Breſil on cultive le Séfran dans les jardins & en abondance; parce qu'ils couvrent de ſa fleur preſque tous leurs mêts, & même la ſoupe. Les Perroquets & les Perruches ſont très friands de la graine, qui eſt blan-

blanche, liſſe, & faite comme celle du *Corona Solis*, ou *Soleil*, mais beaucoup plus courte.

Mr. de Bougainville m'ayant dit, avant d'aller faire ſon invitation au Gouverneur, que nous repartirions de bonne heure, pour retourner à bord, je me rendis au Canot ſur les quatre heures & demie. J'y trouvai Mr. de la Gyraudais & le Chirurgien du Sphinx. Après avoir cauſé quelque tems ſur les plantes dont je venois de faire proviſion, voyant que Mr. de Bougainville n'arrivoit pas: allons, me dit Mr. de la Gyraudais, à une petite demi-lieue d'ici, derriere la Citadelle. On m'a montré la Plante Moté; elle y eſt en quantité près d'une fontaine.

Mr. Frontgouſſe à qui l'on en avoit dit les propriétés, curieux d'en cueillir, y vint avec nous. Nous amaſſames même de la graine, que je donnai ainſi que toutes celles que j'avois cueillies pendant mon voyage, à Mr. de Juſſieu, pour les ſemer dans le Jardin du Roy à Paris. Pendant que nous nous fourniſſions de Moté, nous entendimes un cris plaintif qui partoit d'un gros tas de pierres & de roches qui couvrent & environnent la fontaine:

nous

nous n'en étions pas éloignés de plus de 7 à 8 toiſes. Nous primes d'abord ce cri pour celui d'un chat embarraſſé dans ces pierres, & échappé d'une habitation qui en étoit diſtante d'un demi-quart de lieue. En nous approchant de la fontaine, ce cri nous parut être celui d'un enfant. Nous en approchions, lorſque Mr. Frontgouſſe nous dit: n'avançons pas, ce n'eſt pas le cri d'un enfant, c'eſt celui d'un *Cayman*. Je me rappelle en avoir entendu de ſemblables plus d'une fois dans nos Iles. Nous en ſerions mauvais marchands. Il y en a en effet dans le Pays; & Mr. de St. Simon nous avoit déjà dit en avoir vû un ſur le bord d'une petite Riviere, qui coule derriere le Mont, qui n'eſt ſéparé de la Ville que par la Baye où le Port eſt ſitué. Sans oſer donc pouſſer notre curioſité plus loin, nous nous contentames d'amaſſer encore quelques piés de Moté, & nous reprimes le chemin de la Ville pour retourner à bord. Chemin faiſant, nous rencontrames beaucoup de Courlis, au nombre d'une trentaine par compagnies. Ils ſe laiſſoient approcher à la portée du piſtolet; mais nous n'étions armés que de bâtons.

Nous arrivames vers le ſept heures au canot, dans lequel étoient déja monté Mrs. de Bougainville, de Nerville, de St. Simon & Martin, Lieutenant du Sphinx, avec quelques autres. Nous partimes du Port avec un très-beau tems; & nous avions déjà fait au moins les trois quarts du chemin, lorſqu'un vent de Sud-Eſt s'éleva avec aſſez de force pour nous engager à forcer de rames, afin d'arriver à bord, avant qu'il devint plus impétueux. Il ſe fortifia en effet de plus en plus. Chaque nuage qui s'élevoit de l'horiſon donnoit un nouveau grain toujours plus vif que ceux dont il avoit été précédé. Tous ces aſſauts réunis qui ſouleverent beaucoup les eaux, formoient des lames qui groſſiſſoient de plus en plus, & retardoient notre marche. Malgré la mer & le vent contraires, nous avions déja gagné jusques à la portée du fuſil du Sphinx, qui étoit le plus avancé, & où nous comptions débarquer Mr. de la Gyraudais, avec les autres Officiers de cette Corvette. Ce beau Ciel azuré avoit diſparu. Les nuages rendoient la nuit encore plus obſcure, & dans cette obſcurité nous apperçumes à peine une forme de batteau, qui portoit

ſur

ſur nous. Nous imaginames alors que, ſoupçonnant notre embarras, Mr. Duclos avoit envoyé la chaloupe au devant de nous. Nous le hélames; point de réponſe. Mais la mer le portoit ſur nous avec tant de viteſſe, que nous reconnumes bientôt notre petit canot à la merci des vagues, & perſonne dedans. L'envie de le ſauver nous fit changer notre route; nous fumes à ſa rencontre, nous le joignimes, jettames deux hommes dedans avec des rames & un grapin, & nous nous diſpoſames à reprendre notre route. Il pouvoit être alors huit heures & demie. Nos efforts furent inutiles contre la marée, la violence des vagues & du vent. Dans l'intervalle que nous avions jetté les deux hommes & les avirons dans le canot, nous avions dérivé plus de trois quarts de lieue, du côté de l'Ile au François, ſituée tout près de la côte, preſque à l'oppoſite de la Citadelle. L'obſcurité nous empêchoit de diſtinguer la Terre, & à peine diſtinguions-nous les fanaux que l'on avoit mis à nos deux Frégates.

Voyant donc que nous nous en éloignions de plus en plus au lieu d'en approcher, on ſe détermina à porter ſur la Terre, & l'on gouverna du côté où l'on préſuma

ſuma que la Ville pouvoit être, car on ne jugeoit de ſa ſituation que par deux lumieres très éloignées l'une de l'autre. Les lames qui venoient ſe briſer contre le canot, y avoient déja mis beaucoup d'eau, que nous jettions avec nos chapeaux, inondés & mouillés jusqu'à la peau, les Canotiers très fatigués; Mr. de la Gyraudais, après avoir ramé près d'une heure, avoit pris le Gouvernail; nous ne ſçavions où nous étions; & nous n'avions pas d'eau de vie pour donner des forces & du courage. Dans cet embarras on penſa qu'il n'y avoit rien de mieux à faire que de laiſſer tomber le grapin, pour donner aux Canotiers le tems de ſe repoſer. J'endoſſai alors une Redingotte que je trouvai ſous ma main, & l'on donna les pavois aux Canotiers, pour s'en couvrir, & ſe mettre à l'abri, non des vagues, puisque nous ne pouvions guere être plus mouillés que nous l'étions; mais du vent qui nous échauffoit ſi peu, que nous nous ſerrions de près pour n'avoir pas ſi froid. Nous étions presque déterminés à paſſer la nuit dans cet état; lorsque Mr. de la Gyraudais crut s'appercevoir que nous chaſſions ſur notre grapin.

pin. Il dit au Maître Canotier de mettre la main sur l'hanſiere, pour juger par le trémouſſement, ſi nous chaſſions en effet. Le Maître Canotier penſa d'abord que le mouvement qu'il ſentoit étoit l'effet des ſecouſſes que le canot recevoit des lames; mais bientôt après il reconnut ſon erreur, & en avertit. On lui dit de ſonder avec la Gaffe; il le fit; & ne trouva que trois piés d'eau, fond de roches dont toute la côte eſt bordée, même aſſez avant dans la riviere. On borda les avirons, on leva le grapin & l'on nagea près d'un grand quart-d'heure, toujours en ſondant, & toujours même fond. Enfin il ſe préſenta un fond de vaſe, & ſept à huit pieds d'eau. On alloit y mouiller, lorſque les Canotiers prévoyant qu'ils ne trouveroient pas là dequoi ſouper, dirent que, puiſqu'ils étoient en train, il falloit continuer & aller coucher à terre. Charmé de voir leur réſolution, on porta ſur une lumiere, que l'on imagina être celle du Corps de Garde, placé au ſeul Port où l'on peut deſcendre.

Un moment après, chacun jettant les yeux de tous côtés pour nous reconnoître, nous entrevimes une Goelette, que nous ſçavions n'être pas mouillée fort au lar-

large. La vue de ce Navire ranima le courage, & l'on fit tant d'efforts, qu'environ une grande demi-heure après, nous abordames au Port. L'Officier de garde se présenta pour nous reconnoître. Un autre Officier avec notre Maître Canotier furent envoyés pour donner avis au Gouverneur de notre retour à la Ville; parce que nous n'avions pu gagner notre bord. Il nous fit faire son compliment de condoléance, & prier en même tems d'aller souper & coucher chez lui.

Dans la crainte de l'incommoder, tant à cause de l'heure, car il étoit minuit; qu'à cause du nombre; & d'ailleurs mouillés & faits comme nous étions, nous pensames qu'il valloit mieux aller trouver un François nommé *Lacombe*, de St. Flour en Auvergne, établi à Buenos-Ayres, mais qui avoit aussi une maison à Monte-video, déja connu de plusieurs de nos Officiers, dont il avoit acheté beaucoup de marchandises. Un Soldat de la Garde, qui parloit François, offrit de nous y conduire. Au lieu de nous mener à la maison ou logeoit Mr. Lacombe; il conduisit à celle d'un ami de ce François, où ce Soldat l'avoit vû bien

des

des fois. Nous heurtames près d'un quart d'heure, ſans aucune réponſe. On répondit enfin; on ouvrit, & nous y trouvames Mr. de Belcourt couché: c'étoit là où il avoit pris ſon logement. Penſant que c'étoit un tour badin qu'on lui jouoit, il ne fit qu'en rire. Pour nous qui n'en avions pas trop envie, nous demandames la maiſon de Mr. Lacombe, que l'on nous indiqua. Nous en prenions déja le chemin, lorsque nous rencontrames Mr. le Gouverneur, qui venoit nous engager lui-même à ne pas prendre gîte ailleurs que chez lui. Alors ne pouvant le refuſer, après les politeſſes de part & d'autre, nous nous acheminames au Gouvernement.

A notre arrivée tout le monde étoit levé, & la nappe miſe. Nous voyant tous très mouillés, on nous offrit du linge & des habits. Ceux qui avoient pris des Redingotes de bonne heure, ſans doute moins mouillés que moi, refuſerent des habits mêmes. Sur les inſtances réitérées que me fit Madame la Gouvernante, de prendre au moins une robe de chambre, je l'acceptai. C'en étoit une des ſiennes, que je trouvai tant de difficultés

cultés à vêtir, que le Gouverneur m'en donna une à lui. On nous ſervit un ſouper *impromtu* très leger. On cauſa beaucoup ſur l'avanture; on finit par une taſſe de chocolat; & comme il étoit près de deux heures, on ſongea à nous préparer des lits.

On mit coucher Mrs. de Bougainville & de Nerville dans une petite chambre de la cour, où il n'y avoit d'autres meubles que deux chaiſes & deux lits, l'un dans une eſpece d'alcove, formée par la plus ſimple cloiſon de bois; l'autre étoit un lit de camp placé dans l'angle oppoſé. Nous les avions accompagnés dans cet appartement; & je comptois paſſer la nuit dans quelque gîte ſemblable, lorſqu'une Négreſſe me tira par le bras & me fit ſigne de la ſuivre. Elle me ramena dans la ſalle de compagnie, où je trouvai Madame la Gouvernante & une Négreſſe occupées à rapprocher, & à accoller des tabourets de Damas cramoiſi, qui décoroient auparavant le fond de cette ſalle. Ignorant ce qu'elle vouloit en faire, je parlois pendant cet intervalle, avec Mr. le Gouverneur. Elle nous interrompit, & m'adreſſant la parole:

role: C'eſt pour vous, dit-elle, que j'arrange ce lit; vous coucherez auprès de nous, & vous ne ſerez pas le plus mal. Après lui avoir témoigné combien j'étois ſenſible à ſon attention & à ſa politeſſe, je fis tout ce que je pûs pour l'empêcher de continuer à y mettre la main; je ne pus rien gagner ſur ſon eſprit: elle continua, diſant qu'elle y trouvoit ſon plaiſir & ſa ſatisfaction. Il en réſulta un très-bon lit. Elle ſe retira avec le Gouverneur dans la chambre voiſine, où ils couchoient.

On avoit mis un lit de camp dans la chambre d'entrée, pour Mr. de la Gyraudais: Et comme l'on n'en avoit pas davantage, on fit du feu au milieu de la premiere Salle, pour ſécher nos habits; & Mr. de St. Simon y dormit avec les autres, ſur des fauteuils & ſur des chaiſes.

Vers les quatre heures & demie, un de ces Meſſieurs vint me réveiller, diſant que Mr. de Bougainville étoit levé, & qu'il falloit partir. Je m'habillai promptement; & nous partions ſans dire mot, lorſqu'un Domeſtique nous pria de la part de Mr. le Gouverneur, d'attendre un

inſtant, qu'il ſe levoit, & vouloit nous ſaluer. Priez, lui dit-on, Mr. le Gouverneur de notre part de demeurer au lit; il a beſoin de repos; & pour ne pas le déranger davantage, nous partons à l'inſtant. Le vent & la mer étoient beaucoup tombés; nous nous rendimes à bord en peu de tems.

5.

Les grains que l'on y avoit eſſuyés depuis la veille juſques à trois heures du matin, avoient été ſi violens, que l'on avoit été contraint d'amener les hunes, & de filer un peu de cable. Ayant commencé de bonne heure dans l'endroit où nos Frégates étoient mouillées, parce qu'elles n'étoient pas à l'abri de la Ville comme nous, les équipages n'eurent pas beaucoup d'inquiétude ſur notre compte, dans la perſuaſion que nous n'aurions pas même penſé à courir les risques de nous embarquer. On avoit néantmoins eu la précaution, à tout événement, de mettre les fanaux. Les deux hommes que nous avions jettés dans le canot qui ſe perdoit, avoient eu le bonheur de relâcher dans une petite anſe ſablonneuſe à l'abri de l'Ile au François; & la chaloupe du

du Sphinx, qui avoit couru après, s'étoit rendue au fond de la Baye, dans l'endroit où nous faisions de l'eau. Ils étoient de retour lorsque nous arrivames à bord.

6.

Nous retournames à la Ville le matin six de Janvier, tant pour faire au Gouverneur nos remercimens, que pour lui adresser les complimens de la nouvelle année. Il nous retint à dîner. On parla beaucoup des curiosités du Pays. Ce discours fit ressouvenir le Gouverneur qu'il avoit un Coquillage, qu'il croyoit très-rare. Il nous le montra: c'étoit une Nautile papiracée, des plus grandes, & des plus belles que l'on puisse voir. Il en fit présent à Mr. de Bougainville. On la lui avoit envoyée de Rio-Janeyro; & il nous dit en avoir trouvé une semblable sur la côte de l'Ile Maldonnat; mais qu'on la lui avoit brisée. Madame la Gouvernante me donna un paquet de Canchalagua, le seul qui lui restoit. Quelques jours auparavant, elle avoit fait à Mr. de Bougainville le cadeau d'une Perruche, qui parloit très-joli-

ment *) & d'une taſſe de Calebaſſe du Pérou, toute montée en argent, avec la *Boubille* de même metal, pour prendre le *Maté*.

Beaucoup d'Auteurs de Rélations de Voyages ont parlé de l'herbe du Paraguay, comme d'une des principales ſources de la richeſſe des Eſpagnols, des Indiens, & ſurtout des Jéſuites, qui habitent dans la Province de ce nom. Pour mettre le Lec-

*) Pluſieurs de nos Marins achetterent des Perruches à Monte-video. Elles coûtoient juſqu'à deux Piaſtres. Leur plumage eſt entierement verd, excepté celui du cou, de l'eſtomach, & un peu du ventre, qui eſt d'un beau gris argenté. Le bec eſt court, très courbé, & de couleur de chair. Leur groſſeur eſt celle d'une grive, mais elles ont une queue très-longue. Douces, careſſantes, mais très-vives, toujours en mouvement, elles apprennent aiſément à parler, prononcent bien, & ſe plaiſent en compagnie. Plus on fait de bruit, plus elles élevent la voix.

On les éleve, & on les tient à Monte-video dans des cages de cuir de taureau; ce ſont des eſpeces de boëtes plates par deſſous, oblongues, convexes par deſſus, percée de trois trous de chaque côté, & d'un trou à une extrémité, aſſez ouverts pour laiſſer à l'oiſeau la liberté d'y paſſer

Lecteur au fait de cette plante & de ſon uſage. J'emprunte de Mr. d'Ulloa le détail qu'il en a donné, d'après les Miſſionnaires du pays; car ne laiſſant pénétrer dans le pays que leurs confreres, on ne peut tenir ce détail que d'eux.

„ On prétend, dit Mr. d'Ulloa, que le „ débit de cette herbe fut d'abord ſi conſi- „ dérable, & devint une ſi grande ſource „ de richeſſes, que le luxe s'introduiſit „ bien-

paſſer la tête ſeulement. A l'autre extrémité eſt une ouverture, qui ſe ferme à deux battans, ayant la forme d'une porte cochere. C'eſt par là que l'on introduit la Perruche. Ces deux battans ſont découpés dans le cuir-même qui forme la cage, & y tient encore par le côté où ſes gonds ſeroient placés. En rapprochant ſeulement ces deux battans, la cage ſe trouve ſuffiſamment fermée, parce qu'ils ne s'ouvrent qu'en dedans, en les y pouſſant.

On nous aſſura que la durée de la vie de cet oiſeau n'eſt que d'un an, quand on le tient en cage. Eſt ce la vérité, ou une ſimple opinion, fondée ſur l'expérience? Je n'en ſçai rien. De huit que nous avions à bord, ſix ſont péries de maladies, ou en tombant à la mer; une ſeptiéme, ſe ſauva, dit-on, à notre arrivée à St. Malo, & la huitiéme mourut dans ma chambre trois jours après être rendue à Paris.

„ bientôt parmi les Conquérans du pays, „ qui s'étoient trouvés dabord réduits au „ pur néceſſaire. Pour ſoutenir une exceſ- „ ſive dépenſe, dont le goût va toujours „ en croiſſant, ils furent obligés d'avoir „ recours aux Indiens aſſujettis par les ar- „ mes, ou volontairement ſoumis, dont „ on fit des domeſtiques, & bientôt des „ eſclaves. Mais on ne les ménagea pas: „ pluſieurs ſuccomberent ſous le poids d'un „ travail auquel ils n'étoient pas accoûtu- „ més; & plus encore ſous celui des „ mauvais traitements dont on puniſſoit „ l'épuiſement de leurs forces, plutôt que „ leur pareſſe. D'autres prirent la fuite, „ & devinrent les plus irréconciliables en- „ nemis des Eſpagnols. Ceux-ci retom- „ berent dans leur premiere indigence, & „ n'en devinrent pas plus laborieux. Le „ luxe avoit multiplié leurs beſoins; ils „ n'y purent ſuffire avec la ſeule herbe du „ Paraguay; la plûpart n'étoient même plus „ en état d'en acheter, parce que la gran- „ de conſommation en avoit augmenté le „ prix. Tom. I. page 13."

Cette herbe ſi célebre dans l'Amérique méridionale, eſt la feuille d'un arbre de la grandeur d'un Pommier moyen. Son

Son goût approche de celui de la Mauve, & sa figure est à peu près celle de la feuille de l'Oranger. Elle a aussi quelque ressemblance avec la feuille de la *Coca* du Pérou, où l'on en transporte beaucoup, principalement dans les Montagnes, & dans tous les lieux où l'on travaille aux Mines. Les Espagnols l'y croyent d'autant plus nécessaire, que l'usage des vins du pays y est pernicieux. Elle s'y transporte seche & presque réduite en poussiere. Jamais on ne la laisse infuser longtems, parce qu'elle rendroit l'eau noire comme de l'encre.

On en distingue communément deux especes, quoique ce soit toujours la même feuille. La premiere se nomme *Caa* ou *Caamini*, & la seconde *Caacuys* ou *Yerva de Palos;* mais le Pere *del Techo* prétend que le nom générique est *Caa*, & distingue trois especes, sous les noms de *Caacuis*, *Caamini* & *Caaguazu*.

Suivant le même Voyageur, qui avoit passé une grande partie de sa vie au Paraguay, le Caacuys est le premier bouton, qui commence à peine à déployer ses feuilles. Le Caamini est la feuille, qui a toute sa grandeur, & dont on tire les côtes avant

que de la faire griller. Si les côtes y reſtent, on l'appelle Caaguazu, ou *Palos*. Les feuilles que l'on a grillées, ſe conſervent dans des foſſes creuſées en terre & couvertes d'une peau de vache. Le Caacuys ne peut pas ſe conſerver ſi longtems que les deux autres eſpeces, dont on tranſporte les feuilles au Tucuman, au Pérou & même en Eſpagne. Il ſouffre difficilement le tranſport. On aſſure même que cette herbe priſe ſur les lieux, a je ne ſcais quelle amertume qu'elle n'a pas ailleurs, & qui augmente ſa vertu comme ſon prix.

La maniere de prendre le Caacuys eſt de remplir un vaſe d'eau bouillante, & d'y jetter la feuille en poudre, & réduite en pâte. A meſure qu'elle ſe diſſout, le peu de terre qui peut y être reſté, ſurnage aſſez pour être écumée. On paſſe enſuite l'eau dans un linge; & l'ayant laiſſé un peu repoſer, on la hume avec un chalumeau. Ordinairement on n'y met point de Sucre; mais on y mêle un peu de jus de citron, ou certaines paſtilles d'une odeur fort douce. Quand on la prend pour vomir, on y jette un peu plus d'eau, que l'on laiſſe tiédir.

La

La grande fabrique de cette herbe eſt à *la Villa* ou la nouvelle *Villarica*, qui eſt voiſine des Montagnes de Maracayu, ſituées à l'Orient du Paraguay; vers les 25 degrés, 25 minutes de latitude Auſtruale. On vante ce Canton pour la culture de l'arbre, mais ce n'eſt pas ſur les montagnes, c'eſt dans les fonds marêcageux qui les ſéparent.

On en tire pour le Pérou ſeulement juſqu'à cent mille Arrobes peſant chacune vint-cinq livres de ſeize onces poids de marc, & le prix de l'Arrobe eſt de ſept écus, ou 28 ℔ de France, ce qui fait deux millions huit cent mille livres. Cependant le Caacuys n'a pas de prix fixe, & le Caamini ſe vend le double du Caaguazu. A Monte-video, ce dernier, pendant que nous y étions en relâche, ſe vendoit vingt-cinq livres, ou cinq piaſtres l'Arrobe. Mr. le Gouverneur nous en procura une à ce prix.

Les Indiens établis dans les Provinces d'Uraguay & de Parana, ſous le gouvernement des Jéſuites, ont ſemé des graines de l'arbre, qu'ils y ont tranſportées de Maracayu, & qui n'ont preſque pas dégénéré. Elles reſſemblent à celle

du Lierre. Mais ces Indiens ne font pas d'herbe de la premiere eſpece; ils gardent le Caamini pour leur uſage, & vendent le Caaguazu, ou Palos, pour payer le tribut qu'ils doivent à l'Eſpagne.

Les Eſpagnols croyent trouver dans cette herbe un remede, ou un préſervatif contre tous les maux. Tout le monde eſt d'accord ſur ſa qualité apéritive & diurétique, mais je ne voudrois pas être garant pour les Jéſuites, de toutes les propriétés qu'ils lui attribuent. Je croirois que la plus avérée, celle qu'ils prônent cependant le moins, eſt de leur procurer, tous les ans, une ſomme incroyable d'argent.

On raconte que, dans les premiers tems, quelques uns en ayant uſé avec excès, elle leur cauſa une aliénation totale des ſens, dont ils ne revinrent que pluſieurs jours après. Mais il paroit certain qu'elle produit ſouvent des effets oppoſés entre eux, tels que de procurer le ſommeil à ceux qui ſont ſujets à l'inſomnie, & de réveiller ceux qui tombent en léthargie; d'être nourriſſante & purgative.

L'ha-

RNAL

ces Indiens ne font pas
nière eſpece; ils gardent
r leur uſage, & ven-
, ou Palos, pour payer
ivent à l'Eſpagne.

s croyent trouver dans
mede, ou un préſerva-
s maux. Tout le mon-
ſur ſa qualité apéritive
mais je ne voudrois pas
les Jéſuites, de toutes
qu'ils lui attribuent. Je
plus avérée, celle qu'ils
nt le moins, eſt de leur
les ans, une ſomme in-
t.

que, dans les premiers
uns en ayant uſé avec
cauſa une aliénation tota-
ni ils ne revinrent que
près. Mais il paroit cer-
duit ſouvent des effets
x, tels que de procurer
x qui ſont ſujets à l'in-
eiller ceux qui tombent
ure nourriſſante & pur-

L'ha-

L'habitude d'en uſer la rend néceſſaire, & ſouvent même elle fait trouver de la peine à ſe contenir dans un uſage modéré; puiſqu'on aſſure que l'excès enyvre, & cauſe la plûpart des incommodités que l'on attribue aux liqueurs fortes.

Suivant M. d'Ulloa, l'Herbe du Paraguay ſe nomme *Maté* au Perou. Pour la préparer, dit-il, on en met une certaine quantité dans une Calebaſſe, montée en argent, que l'on nomme auſſi *Maté*, ou *Totumo*, ou *Calabacito*.

On jette dans ce vaſe une portion de ſucre, & l'on verſe une portion d'eau froide ſur le tout, afin que l'herbe en pâte ſe détrempe: enſuite on remplit le vaſe d'eau bouillante; & comme l'herbe eſt fort menue, on boit par un tuyau aſſez grand (on nomme ce chalumeau *Bombilla*) pour laiſſer paſſage à l'eau, mais trop petit pour en laiſſer à l'herbe. A meſure que l'eau diminue, on la renouvelle, ajoutant toujours du ſucre, juſqu'à ce que l'herbe ceſſe de ſurnager. Alors on met une nouvelle doze d'herbe. Souvent on y mêle du jus de citron, ou d'orange amere, & des fleurs odoriférant-

rantes. Cette liqueur ſe prend ordinairement à jeun: cependant pluſieurs en uſent auſſi l'après-dîner. Il ſe peut que l'uſage en ſoit ſalutaire; mais la maniere de la prendre eſt extrêmement dégoûtante. Quelque nombreuſe que ſoit une Compagnie, chacun boit par le même tuyau ou Bombille, & tour à tour, faiſant ainſi paſſer le Moté de l'un à l'autre. Les *Chapetons* (Eſpagnols Européens) ne font pas grand cas de cette boiſſon; mais les Créoles en ſont paſſionnément avides. Jamais ils ne voyagent ſans une proviſion d'herbe du Paraguay; & ne manquent pas d'en prendre chaque jour, la préferant à toutes ſortes d'alimens, & ne mangeant qu'après l'avoir priſe.

Quelques-uns, dit Frézier (Relat. du Voyage de la Mer de Sud, page 228) appellent l'herbe du Paraguay, *Herbe de St. Barthelemi;* parce qu'ils prétendent que cet Apôtre a été dans ces Provinces, où il la rendit ſalutaire & bienfaiſante, de venimeuſe qu'elle étoit auparavant. Au lieu d'en boire la teinture ſéparément, connue nous bûvons celle du Thé, ils mettent l'herbe dans une coupe, faite d'une Calebaſſe, armée d'argent, qu'ils ap-

appellent *Maté.* Ils y ajoutent du ſucre, & verſent deſſus de l'eau chaude, qu'ils boivent auſſitôt, ſans lui donner le tems d'infuſer; parce qu'elle noircit comme de l'encre. Pour ne pas boire l'herbe qui ſurnage, on ſe ſert d'un chalumeau d'argent, au bout duquel eſt une ampoule percée de pluſieurs petits trous: ainſi la liqueur que l'on ſuce par l'autre bout, ſe dégage entierement de l'herbe. On boit à la ronde, avec le même chalumeau, en remettant de l'eau chaude ſur la même herbe, à meſure que l'on boit. Au lieu de chalumeau ou *Bombilla*, quelques uns écartent l'herbe avec une ſéparation d'argent, percée de petits trous. La répugnance que les François ont montrée de boire après toutes ſortes de gens, dans un pays où les vérolés ſont en grand nombre, a fait inventer l'uſage des petits chalumeaux de verre dont on commence à ſe ſervir à Lima. Cette liqueur, à mon goût, eſt meilleure qu le Thé: elle a une odeur d'herbe aſſez agréable. Les gens du pays y ſont ſi accoûtumés qu'il n'eſt pas juſques aux plus pauvres qui n'en boivent au moins une fois le jour.

Le

Le commerce de l'herbe du Paraguay, ajoute cet Auteur, ſe fait à *Santa Fé*, où elle vient par la Riviere de la Plata, & par des charettes. Il y en a de deux ſortes: l'une que l'on appelle *Yerva de Palos*, & l'autre plus fine & de meilleure qualité, *Hierba de Camini*. Cette derniere ſe tire des terres des Jéſuites. La grande conſommation s'en fait depuis la *Paz* juſqu'à *Cusco*, où elle vaut la moitié plus que l'autre, qui ſe débite depuis le Potozi juſqu'à Paz. Il ſort, tous les ans, du Paraguay pour le Pérou plus de 50000 Arrobes; c'eſt-à-dire 1250000 peſant de l'une & de l'autre herbe, dont il y a au moins le tiers de Camini; ſans compter environ 25000 Arrobes de celle de Palos pour le Chily. On paye par paquet, qui contient ſix ou ſept Arrobes, quatre réaux de droit d'Alcavala; & les frais de la voiture de plus de ſix cents lieues, font doubler le prix du premier achat, qui eſt environ deux piaſtres: de ſorte qu'elle revient au Potozi à cinq piaſtres l'Arrobe, ou 25 ℔ de France. Cette voiture ſe fait ordinairement par des charettes, qui portent 150 Arrobes, depuis Santa Fé juſqu'à *Jujui*, derniere Ville du Tucuman; & de

de là juſqu'au Potoſi, qui en eſt encore éloigné de cent lieues, on la tranſporte ſur des Mules. J'ai remarqué que l'uſage de cette herbe eſt néceſſaire dans les pays des mines, & dans les Montagnes du Pérou, où les Blancs croyent l'uſage du vin pernicieux: ils aiment mieux ne boire que de l'eau de vie; & laiſſent aux Indiens & aux Noirs le vin, dont ils s'accommodent fort bien. „

J'ai vû, à Monte-video, la vérité de la Rélation de ces deux Auteurs: & même à quelqu'heure du jour que vous vous préſentiez dans une maiſon, vous trouvez quelqu'un qui prend du Maté, & qui ne manque pas de vous en offrir; même dans les plus grandes chaleurs. Car on leur a dit que cette infuſion rafraîchit, qu'elle aide à la digeſtion, &c. Ordinairement le vaſe où l'on prend le Maté, eſt monté ſur un pié, & adhérant à un plateau. J'en ai vû d'à peu près ſemblables preſque dans toutes les maiſons. Quelques habitans cependant avoient le vaſe ſeul orné d'argent, à la main, ſans le plateau. Il y a auſſi des Bombilles dont le bout qui trempe dans la liqueur, a la forme d'une coquille d'huitre, qui ſe-

roit

roit emmanchée au chalumeau par le haut de la charniere.

Pendant que nous étions chez Mr. le Gouverneur, deux de nos Matelots déſerterent; l'un que quelques uns diſoient être Maltois, d'autres Biſcayen. On l'appelloit, par ſobriquet, *l'Eſpagnol.* Le ſecond étoit bas Breton. On les fit chercher, mais inutilement. On a ſçu depuis qu'ils s'étoient préſentés pour s'enrôler à bord de la Frégate Eſpagnole la Ste. Barbe; mais l'Armateur nous aſſura qu'il les avoit refuſés. Quelques jours après, il en déſerta quatre du Sphinx, & un nommé *Plaiſance*, jadis Dragon, qui avoit ſervi en Canada, ſous Mr. de Bougainville, & qui avoit fait beaucoup d'inſtance pour s'embarquer avec nous, lorsque nous partimes de St. Malo. Mr. de Bougainville l'avoit regardé jusques là comme un fort honnête homme, brave & courageux, propre à faire un bon habitant de Colonie. Il lui avoit donné deux habits complets & d'autres hardes. Deux jours avant ſa déſertion, on lui avoit confié un fuſil & une épée riche à vendre. Il dit qu'on les lui avoit volés. Soit que ſon dire fut vrai, ſoit qu'il les eût

eût vendus en effet, un habitant dit que Plaisance avoit vendu l'épée à un domestique d'un Officier. Plaisance voyant qu'on soupçonnoit sa fidelité, & s'étant fort mal disculpé de l'accusation, prit le parti de la fuite, dans la crainte d'être puni comme fripon. Mr. le Gouverneur, à la sollicitation de Mr. de Bougainville, qui avoit promis dix piastres pour chaque Déserteur qu'on lui amèneroit, envoya des Dragons à leur poursuite; mais ils n'en donnerent aucunes nouvelles. Je pense même qu'on leur en auroit promis cent, qu'ils n'en auroient arrêté aucun; parce qu'il est de l'interêt de l'Espagne qu'il reste le plus d'hommes possible dans le pays, pour le peupler.

Monte-video est une Peuplade nouvelle. Il n'y a pas vingt-cinq ans, qu'il n'y avoit que quelques Cazes. C'est cependant le seul endroit un peu commode pour le mouillage des Navires qui remontent Rio de la Plata. Aujourd'hui c'est une petite Ville, qui s'embellit tous les jours. Les rues y sont tirées au cordeau, & assez larges pour passer trois caroſſes de front. On en trouve une vûë, que j'ai dessinée telle qu'elle se présentoit à bord

de la Frégate l'Aigle, pendant notre mouillage, entre le Mont & la Ville; ſuivant le relévement que j'ai donné ci-devant. Voyez cette vûe Pl. VI. fig. 2.

Les maiſons n'y ont que le rez de chauſſée ſous la charpente du toit. J'en excepte une ſeule, ſituée dans la grande Place, appartenant à l'Ingénieur, qui y loge, & qui l'a fait bâtir. Elle a un étage & une eſpece de manſarde, avec un aſſez longue ſallie, qui ſupporte un balcon au milieu de la façade. On voit le plan de cette Ville. Pl. VI. fig. 3.

Chaque maiſon bourgeoiſe eſt ordinairement compoſée d'une Salle, qui ſert d'entrée, de quelques chambres pour coucher, & d'une cuiſine, ſeul endroit où il y aît une cheminée, & où l'on faſſe du feu. Ces maiſons ſont donc proprement un rez de chauſſée de quatorze ou quinze piés de hauteur, y compris le comble. La piece d'entrée du Gouverneur eſt une Salle d'un quarré-long, qui ne reçoit de jour que par une ſeule fenêtre aſſez petite, avec un vitrage, moitié papier, moitié verre; le bas de la croiſée fermé d'ais d'un bois poli. Cette Salle peut avoir quinze piés de large ſur dix-huit de long.

On

On paſſe de là dans la Salle de Compagnie, qui eſt preſque quarrée, ayant plus de profondeur que de largeur. Au fond, vis-à-vis l'unique fenêtre qui l'éclaire, entretenue dans le goût de celle dont je viens de parler, & fermée par une grille de fer, on voit une eſpece d'eſtrade large de ſix pieds, couverte de peaux de Tigres. Au milieu eſt un fauteuil pour Madame la Gouvernante, & de chaque côté ſix tabourets, revêtus, comme le fauteuil, de velours cramoiſi. Toute la décoration conſiſte en trois mauvais petits tableaux, & quelques grands plans, moitié peints, moitié colorés, encore plus mauvais quant à la peinture. Les ſieges pour les hommes occupent les deux autres côtés de la Salle. Ce ſont des chaiſes de bois, à doſſier fort élevé, de la forme de ces chaiſes du tems de Henry IV. ayant deux colonnes tournées, pour accompagner un cadre qui orne le milieu, revêtu de cuir, eſtampé en demi relief, ainſi que le ſiege. La porte de communication de cette Salle à la chambre qui ſuit, où couchent le Gouverneur & ſon épouſe, n'eſt fermée que par une eſpece de rideau de Tapiſſerie, que nous nommons *Chambriere.*

briere. Les deux angles de cette Salle, aux deux côtés de la fenêtre, ſont remplis, l'un par une table de bois, ſur laquelle eſt toujours expoſé le Cabaret à prendre le Maté; l'autre par une eſpece d'armoire, ſurmontée de deux ou trois rayons, garnis de quelques plats & de quelques taſſes de porcelaine.

La Dame de la maiſon eſt la ſeule qui s'aſſeoit ſur l'eſtrade, quand il n'y a que des hommes en ſa compagnie, à moins qu'elle n'en invite quelques uns à venir ſe placer ſur les Tabourets auprès d'elle.

Ces Salles ſont d'ailleurs, généralement parlant, ſans plancher & ſans carrelage. On voit du dedans les roſeaux qui ſoutiennent les tuiles de la couverture.

Les Blancs ne font autre choſe que bavarder enſemble, en prenant du Maté, ou en fumant une Sigare *) ou Cigare.

Les

*) On ne ſert pas de pipes à Monte-video, ni dans les établiſſemens Eſpagnols en Amérique. Ils fument, ce que les François des Iles Antilles appellent *fumer en bout.* Ces bouts que les Eſpagnols nomment *Cigares*, ou *Cigales*, ou *Sigares*, ſont de petits cylindres de ſix à ſept pouces de long, & de cinq à ſix lignes de diametre, compoſés de feuilles de tabac roulées l'une

Les Marchands, & quelques Artiſtes en très petit nombre, ſont les ſeuls occupés dans Monte-video. Il n'y a point de boutiques apparentes, ni enſeigne qui les annonce, ni étalages extérieurs qui les indiquent. Mais on eſt aſſuré d'en trouver une lorſqu'on entre dans une maiſon ſituée à l'angle formé par la rencontre de deux rues. Le même marchand vend du vin, de l'eau de vie, de l'étoffe, du linge, de la clinquaillerie &c.

On

l'une ſur l'autre, de la queue à la pointe. Ceux que j'ai vû fabriquer à Monte-video ne ſont fait que de deux ou trois feuilles au plus. Elles ſont roulées fort legerement, afin de laiſſer un libre paſſage à la fumée par les interſtices que ſe trouvent entre elles. Ordinairement les deux bouts ſont liés d'un peu de fil, qui empêche la feuille de ſe dérouler, & l'on a ſoin, en finiſſant le cylindre, de mouiller d'un peu de colle de farine très claire, la derniere extrémité, qui complete le roulcau. On allume un bout de ce cylindre, & l'on tient l'autre dans la bouche, pour inſpirer enſuite la fumée, comme l'on fait avec une pipe ordinaire.

Un Eſpagnol ne marche jamais ſans ſa proviſion de Cigare, qu'ils mettent en paquets de neuf dans une eſpece de petite gibeciere, ou ſac de peau parfumée, un peu plus grand que nos

On ne voit dans les rues que des Blancs ou des Noirs, ou des Mulâtres à cheval, & des chevaux arrêtés aux portes des maiſons, ſans y être attachés. On pourroit bien nommer ce Pays-là *l'Enfer des chevaux*. On les y fait travailler ſouvent trois jours de ſuite, ſans leur donner à boire ni à manger; on les y tient attachés autant de tems, & ſans rien faire que quelques courſes du bout d'une

Portes-lettres. Jamais ils ne marquent ſurtout en ſortant de table, de préſenter des Cigares à leurs convives.

La fumée en eſt beaucoup plus douce que celle que l'on tire par le tuyau d'une pipe. J'imagine que le tabac dont ces Cigares ſont faites, eſt d'une eſpece plus douce que celui dont ils font des andouilles en forme de fuſeau, pour prendre en poudre; ou ils lui donnent une préparation qui l'adoucit; laquelle conſiſte, je penſe, à faire tremper la feuille dans l'eau pendant quelques heures, avant que de les rouler. Car elles ſont mouillées lorſqu'ils en forment les cylindres. Nos Matelots, qui fumoient du tabac en andouilles, ſe plaignoient de ſon acreté, & diſoient que la fumée de ce tabac leur pelloit la gorge.

Les Eſpagnols ne donnent pas au tabac la même préparation que les Portugais du Breſil: auſſi

d'une rue à l'autre. Ce tems expiré, on les renvoie à la campagne, paître l'herbe qu'ils y trouvent. Celui qui les y a menés, les déſelle, met la ſelle ſur un autre, qu'il mene à la Ville, pour y être traité de même.

Ce ſont néanmoins d'excellens chevaux, qui ont conſervé la bonté & la vivacité des chevaux Eſpagnols, dont ils ſont ſortis. Ils ont le pié extrêmement aſſu-

auſſi n'eſt-il pas, à beaucoup près, ſi bon. Les Portugais, en le filant comme une corde, dont la groſſeur n'excede pas un pouce de diametre, l'humectent d'un peu d'eau de mer, mélée avec du ſyrop de canne à ſucre; ce qui l'entretient gras & frais. Celui des Eſpagnols eſt toujours extrémement ſec; les andouilles ou fuſeaux ſont d'une livre & demie, ou deux livres. Les Portugais mettent leur tabac filé en *Rolle*. Pour ce faire ils l'entortillent autour d'un morceau de bois gros comme le poignet, à la maniere que l'on voit celui qui ſe vend en France, ſous les noms de *tabac à fumer*, ou *tabac de cantine*. Ces Rolles ſont depuis dix juſqu'à deux cents livres, & ſont enveloppés d'un cuir verd ou ſans apprêts.

Quoique le tabac du Breſil ſoit, peut-être, le plus excellent qu'il y aît, perſonne, au moins au goût François, n'en prend de plus mauvais

assuré, & sont d'une agilité surprenante. Leur pas est si vif & si allongé, qu'il égale le plus grand trot & le petit galop des nôtres. Quelques uns sont même si legers que l'on ne connoît rien à leur comparer. Leur pas consiste à lever en même tems le pié de devant & celui de derriere; & au lieu de porter le pié de derriere dans l'endroit où ils avoient posé celui de devant, ils le portent beaucoup plus loin, vis à vis & même au delà du pié de

en poudre que les Portugais de ce pays-là. Ils ne le rapent pas; ils le coupent en petits morceaux, comme s'ils vouloient le fumer dans une pipe: ils le mettent ensuite sur une plaque de fer ou de cuivre, soutenue par trois piés sur un feu doux, où ils la laissent sécher, jusqu'à ce qu'il puisse être réduit en poudre. On le pile après cela dans un mortier, on le tamise; & pour lui ôter l'odeur désagréable de brûlé qu'il acquiert en séchant ainsi, ils y mêlent quelque odeur de fleurs, chacun suivant celle qui lui plaît davantage. Ils préféroient tellement au leur celui que nous avions apporté de France, qu'en ayant une fois goûté il falloit que nous eussions presque sans cesse nos tabatieres ouvertes. Mr. de Bougainville en fit présent de deux livres à Mr. le Gouverneur de l'Ile Ste. Catherine, dans une cave de porcelaine montée en argent.

de devant du côté oppoſé; ce qui rend leur mouvement près du double plus prompt que celui des chevaux ordinaires, & beaucoup plus doux pour le cavalier. Ils ne ſont pas diſtingués par leur beauté; mais on peut vanter leur legèreté, leur douceur, leur courage & leur ſobriété. Les habitans ne font aucune proviſion de foin ni de paille pour nourrir ces animaux. Toute leur reſſource eſt de paître aux champs toute l'année. Il eſt vrai qu'il n'y fait jamais de froid à glacer ni les rivieres ni les plantes.

Le Terrain des environs de Montevideo eſt une plaine à perte de vûe. Le ſol eſt une terre noire, forte, qui produit abondamment ſi peu qu'on la travaille. Il n'y manque que des Cultivateurs, pour en faire un des meilleurs pays du monde. L'air y eſt ſain, le Ciel beau; les chaleurs n'y ſont pas exceſſives. Le bois y manque, & l'on n'en trouve que le long des rivieres. C'eſt là où ſe tiennent les Tigres, les Léopards & les autres bêtes féroces. Les Tigres ſurtout y ſont en aſſez grand nombre, plus

gros, & plus cruels que ceux d'Afrique. *)

Les Eſpagnols de Monte-video, vivent, comme je l'ai déjà dit, dans une grande oiſiveté. Ils ſont vêtus à peu près comme les Portugais de l'Ile Ste. Catherine; mais ils portent aſſez communément des chapeaux blancs, dont les aîles rabattues ne leur paroiſſent jamais aſſez grandes.

Les femmes y ſont aſſez bien pour la taille & la figure; mais on ne ſçauroit leur dire avec vérité qu'elles ont un teint de lys & de roſe; elles l'ont aſſez fumé, & communément les dents leur manquent, ou ne ſont pas blanches.

Leur

*) Mr. le Gouverneur en avoit un élevé dès le plus bas âge, dans la Cour du Gouvernement. Il étoit attaché auprès de la porte d'entrée, avec une ſimple courroye de cuir de taureau, paſſée au cou. Les Dragons & les Domeſtiques badinoient avec lui, ſans qu'il donnât aucune marque de ſa férocité naturelle. On le tournoit, on le tiroit, on le culbutoit, comme l'on feroit un chat privé. Voyant qu'il pouvoit faire plaiſir à Mr. de Bougainville, Mr. le Gouverneur le fit porter à bord, & le lui donna. On y fit conſtruire une cage de madriers de ſix pouces d'écariſſage; & on l'a gardé une huitaine de jours. Au bout de ce tems,

Leur habillement conſiſte, à l'extérieur, en un corſet blanc ou de couleur, ſans ajûſtement; bienfait à la taille, & dont les *baſtes* ou basques deſcendent de quatre doigts ſur le jupon. Ce jupon eſt d'une étoffe plus ou moins riche, ſuivant les facultés ou la fantaiſie de celle qui le porte. Il eſt bordé d'un galon ou d'une crépine d'argent, d'or, ou de ſoye, quelquefois à double rang; mais ſans falbalas. Elles ne portent point de coëffures de toile ni de dentelles. Un ſeul ruban, paſſé autour de la tête tient leurs cheveux réunis ſur le ſommet; d'où, en paſſant ſur le derriere de la tête, ils tombent en deux ou trois treſſes ſur le dos; quel-

tems, il commença à mugir de tems à autre, & ſurtout la nuit. On craignit alors qu'il ne devint furieux, ou qu'en s'amuſant, il n'engueulât le bras des Mouſſes, ou des enfans qui alloient le voir, & qui paſſoient quelquefois la main entre les madriers de ſa cage. D'ailleurs il falloit de la viande fraîche pour le nourrir; & nous n'en avions pas de reſte à lui donner. Ces conſidérations déterminerent Mr. de Bougainville à le faire étrangler. Il n'avoit alors que quatre mois: & ſa hauteur, ſur ſes jambes, étoit de deux piés trois pouces. On peut juger de celle qu'il auroit acquiſe dans ſa grandeur naturelle.

quelquefois juſqu'à la jartiere. Les plus longs leur paroiſſent les plus beaux.

Quand elles ſortent, ſouvent dans la maiſon-même, elles paſſent ſur la tête une piece d'étoffe fine, blanche & de laine, bordée d'un galon d'or, d'argent, ou de ſoye. Cette piece d'étoffe, qu'elles nomment *iquella* ou mantille, couvre auſſi les épaules, les bras, & deſcend juſqu'au deſſous de la ceinture. Elles croiſent les deux bouts ſur la poitrine, ou les paſſent ſous les bras, comme nos Dames Françoiſes font de leur Mantelet. Lorſqu'elles portent cette eſpece de mantelet dans la maiſon, ordinairement elles ne le paſſent pas ſur la tête. Les payſannes du Poitou en portent à peu près de ſemblables. Mais, dans les rues & à l'Egliſe, les Eſpagnoles arrangent cet ajuſtement ſur leur tête de maniere qu'elles ne laiſſent gueres voir qu'un oeil & le nez; dans la maiſon, elles ne cachent ſouvent pas même la gorge.

Les femmes ſont chez elles avec au moins autant de liberté qu'en France. Elles reçoivent la compagnie de très-bonne grace, & ne ſe font pas prier pour chanter, danſer, jouer de la Harpe, de la Guitarre

tarre, du Tuorbe, ou de la Mandoline. Elles ſont en cela beaucoup plus complaiſantes que nos Françoiſes. Lorſqu'elles ne danſent pas, elles ſe tiennent aſſiſes ſur des Tabourets, placés, comme je l'ai dit, ſur une eſpece d'eſtrade au fond de la Salle de compagnie. Les hommes ne peuvent s'y placer qu'invités à le faire; & c'eſt une courtoiſie de faveur, qui ſent un peu la familiarité.

La maniere de danſer des Dames tient de l'indolence dans laquelle elles paſſent leurs jours, quoiqu'elles ſoient naturellement fort vives. Dans la plûpart de leurs danſes, elles ont les bras pendans, ou pliés ſous la mantille, qu'elles nomment auſſi *Rébos*. En danſant le *Sapateo*, une des danſes le plus ou uſage, elles tiennent les bras élevés, & battent l'air avec les doigts, en les faiſant claquer, comme l'on fait quelquefois en France en danſant le Rigodon. Le Sapateo ſe danſe ſans changer beaucoup de place, & en battant alternativement du bout du deſſus du pied & du talon. A peine ſemblent-elles remuer. Elles paroiſſent plûtôt gliſſer ſeulement le pied, que marcher en cadence; ce qui vient de la legèreté & de la promp-

promptitude avec leſquelles elles remuent les pieds.

Le Gouverneur & les Militaires ſont habillés à la Françoiſe, excepté qu'ils portent toujours un chapeau ſur la tête, & ſans poudre ni friſure, non plus que les femmes. Ils vivent auſſi dans une grande oiſiveté, ainſi que les autres Eſpagnols, qui ſont habillés, à peu près comme les Portugais de l'Ile Sainte Catherine.

Les gens du commun, les Mulâtres & les Negres, au lieu de manteau, portent une piéce d'étoffe rayée par bandes, de différentes couleurs, fendue ſeulement dans le milieu, pour paſſer la tête. Elle tombe ſur les bras & couvre juſques aux poignets. Par devant & par derriére elle deſcend juſqu'au deſſous du gras de la jambe, & eſt frangée tout autour. On lui donne le nom de *Poncho* ou *Chony*. Tous le portent à cheval, & le trouvent beaucoup plus commode que le manteau & que la redingote. Mr. le Gouverneur nous en montra un, brodé en or & argent au Chili, d'où ils en ont emprunté l'uſage, qui lui coûtoit trois cents & tant de piaſtres. On y en fait du prix de deux mille.

Le

Le Poncho garantit de la pluye, ne ſe défait pas au vent, ſert de couverture la nuit, & de tapis en campagne. On voit toutes ces figures Pl. XV.

La maniere de vivre des Eſpagnols eſt très-ſimple. Les hommes qui ne ſont pas occupés au commerce, ſe levent très-tard, ainſi que les femmes. Les Eſclaves, Négreſſes ou Mulâtres, préparent le Maté, pendant que les Maîtres s'habillent, & ils ont la bombille au bec preſque avant que d'avoir le pied dans la pantoufle. Les hommes reſtent enſuite les bras croiſés, juſques à ce qu'il leur prenne fantaiſie d'aller bavarder & fumer une cigale avec leurs voiſins. On les trouve ſouvent quatre ou cinq, debout à la porte d'une maiſon, cauſant & fumant. D'autres montent à cheval, & vont faire, non un tour de promenade aux champs, mais un tour de rue. Si l'envie leur prend, ils deſcendent de cheval, ſe joignent à la compagnie qu'ils rencontrent, cauſent deux heures, ſans rien dire, fument, prennent du Maté, remontent ſur leur cheval, qui, pendant ce tems-là, eſt demeuré auprès d'eux immobile comme un cheval de bois, ſans

être

être attaché, & comme s'il eût été attentif à la converſation. Quelquefois on y voit autant de chevaux que d'hommes.

Pour paſſer ce tems-là, les femmes demeurent aſſiſes ſur un tabouret, au fond de leur Salle, ayant ſous les piés d'abord une natte de roſeaux ſur le pavé; & par deſſus cette nate, des manteaux de Sauvages, ou des peaux de Tigres. Elles y jouent de la Guitarre, ou de quelqu'autre inſtrument en s'accompagnant de la voix, ou prennent du Maté, pendant que les Négreſſes apprêtent le dîner dans leur appartement.

Vers midi & demi ou une heure, on ſert le dîner; qui conſiſte en du bœuf accommodé de différentes façons, mais toujours avec beaucoup de piment & de ſéfran. On y ſert quelquefois des ragoûts de moutons, qu'ils nomment *Carnero*, & quelquefois du poiſſon, rarement de la volaille, qui n'y eſt pas commune. Le Gibier y abonde; mais les Eſpagnols ne ſont pas gens de chaſſe, elle les fatigueroit. Le deſſert eſt compoſé de confitures.

D'abord après le dîner, Maîtres & Eſclaves font ce qu'ils appellent *la Sieſta*, c'eſt-

c'eſt-à-dire qu'ils ſe couchent, quelquefois même déshabillés, & dans le lit, où ils dorment deux ou trois heures. Les ouvriers, qui ne vivent que du travail de leurs mains, ne ſe refuſent pas ces heures de repos. Cette bonne partie de la journée perdue, eſt cauſe qu'ils font peu d'ouvrage, & rend la main-d'œuvre exceſſivement chere. Peut-être auſſi cela vient-il de ce que l'argent y eſt très commun.

Il n'eſt pas ſurprenant qu'ils ſoient indolens & fainéans. La viande ne leur coûte que la peine de tuer, écorcher & couper le taureau pour l'apprêter. Le pain y eſt à très-bon marché. Les peaux de taureaux & de vaches leur ſervent à faire des ſacs de toutes eſpeces, à couvrir une partie de leurs maiſons, & à mille autres choſes, pour leſquelles on employe en Europe différentes ſortes de matereaux. Ces peaux ſont ſi communes, que l'on en trouve des lambeaux épars çà & là le long des rues peu fréquentées, dans les Places & ſur les murs des jardins.

On trouve peu de ces jardins cultivés, quoique chaque maiſon aît le ſien. On

les y laiſſe en friche. Je n'en ai vû qu'un ſeul aſſez bien entretenu, ſans doute parce que le Jardinier étoit Anglois. Auſſi les légumes y ſont rares. Celui que l'on y cultive le plus eſt le Séfran ou Carthame, pour la ſoupe & les ſauces.

Il eſt ordinaire parmi eux d'avoir une Maitreſſe. Ceux qui en ont des enfans, leur donnent une eſpece de légitimité, en reconnoiſſant publiquement qu'ils en ſont les peres. Alors ces enfans héritent d'eux, à peu près comme les enfans légitimes. Il n'y a pas de honte attachée à la bâtardiſe; parce que les Loix autoriſent cette naiſſance, au point de donner aux bâtards même le titre de Gentilshommes: en quoi ces loix paroiſſent plus conformes à l'humanité, qui ne font pas porter à l'innocent la peine de la faute du coupable.

J'ai remarqué, en entendant la Meſſe, que la chaſſuble n'eſt compoſée que de trois bandes d'étoffe, couſues dans leur longueur, ſans figure de croix. Celle du milieu differe ſeulement de couleur d'avec les deux autres. Pendant tout le tems de la Meſſe, un habitant joue de la Harpe, dans une tribune, ſans doute pour tenir lieu d'Orgues. Je n'y ai vû de particu-

ticulieres démonſtrations de dévotion, que celle de ſe fraper la poitrine aſſez fort à cinq ou ſix repriſes, depuis le commencement du Canon juſqu'après la Communion. Le Roſaire y eſt fort en uſage; & c'eſt preſque la ſeule priere qu'ils y font. Pluſieurs le portent pendu au cou. Les Portugais de Ste. Catherine, Blancs, Noirs & Mulâtres, en avoient auſſi preſque tous, les uns à l'extérieur, ſurtout les Noirs, les autres ſous leurs habits. Ils ont auſſi beaucoup de dévotion pour le ſcapulaire du Mont-Carmel. Hommes & femmes en portent. Au moyen du Scapulaire & des *Avillas* ils ſe croyent à l'abri de tous les périls, & en ſureté pour leur ſalut éternel. Ils ne ſont ſcrupuleux qu'à l'égard de l'extérieur des exercices de devotion. Ces Avillas qu'on leur voit pendus cou, ſont une eſpece de chataigne de mer, reſſemblant à une feve plate & ronde, de la largeur d'un petit écu, & de deux lignes & demie d'épaiſſeur; la peau eſt grenue & chagrinée très-fin, couleur claire de châtaigne; à la circonférence eſt une bande noire, qui en fait preſque tout le tour. J'en amaſſai beaucoup ſur le bord de la mer,

à l'Ile Ste. Catherine, ſans les connoître: & j'en ai vû pluſieurs montées en argent chez un Orfévre a Monte-video. Il me dit que, portée au col, elle préſervoit du mauvais air & des ſorciers.

A chaque Autel eſt un voile qui regne depuis le haut juſqu'au bas, toujours tendu devant la principale Image, dans le goût de celui que l'on place en France devant le St. Sacrement, quand il eſt expoſé hors du Tabernacle, pendant un Sermon, ou un Prône. Ce voile y eſt à demeure. Au commencement de la Meſſe, le Servant tire le cordon qui ſuſpend ce voile, & le levant comme un ſtore, il découvre l'Image: la Meſſe finie, il laiſſe retomber le voile.

Deux jours avant que de portir du Cap Fréel, près de St. Malo, nous mîmes dans un petit tonneau d'eau de cinquante pintes, une liqueur, qu'un Mr. Seguin, Chymiſte, demeurant rue des poſtes près de l'Eſtrapade à Paris, m'avoit donnée, comme propre à préſerver l'eau douce de corruption, tant ſur mer que ſur terre, & comme ayant la propriété non ſeulement de prévenir le ſcorbut de mer, mais de le guérir. Ayant juſqu'ici con-

conſervé l'eau que nous avons embarquée à St. Malo, ſans corruption, après avoir examiné l'une & l'autre, nous n'y avons pas trouvé de différence, & nous n'ouvrirons de nouveau le petit tonneau où nous avons mis cette liqueur, qu'en cas que l'autre ſubiſſe quelque altération conſidérable.

La nuit même que l'orage nous obligea de coucher chez Mr. le Gouverneur, il ſe fit ſentir avec des ſuites plus funeſtes à deux portées de canon au large de nos Frégates. Le tonnerre gronda très-fort, & la foudre tomba ſur le Navire Eſpagnol la Sainte Barbe, qui y avoit été mouiller depuis deux jours, pour être plus à portée de ſortir de la riviere au premier bon vent. Cette avance ne lui procura que cet accident, où il eût un homme tué & quatorze bleſſés, dont cinq dangereuſement; & ſon mâts d'artimon fracaſſé.

Dès le lendemain, nous portames chez le Gouverneur la Bouſſole imaginée par le Capitaine Mandillo Genois, pour trouver les longitudes. Nous voulions eſſayer de faire au Gouvernement les obſervations qu'il ne nous avoit pas été poſſible

de faire ſur le Navire dans toute la traverſée, même pendant le calme; parce que le défaut de cette Bouſſole eſt que le moindre mouvement empêche les aiguilles de ſe fixer. Pendant le calme, même tout plat, il y a toujours un roulis, plus ou moins fort. Malgré toute l'attention que nous avions apportée à conſerver cette Bouſſole, l'humidité de l'air de mer, qui pénetre par tout, en avoit altéré les aïguilles, qui avoient acquis un peu de rouille près du centre, & près des curſeurs placés pour les équilibrer. Elles avoient perdu cet équilibre ſi néceſſaire, & même leur aiman en partie. Nous travaillames à les dérouiller: & nous leur redonnames leur aiman; mais nous reſervames les obſervations à un autre jour, parce qu'il étoit tard, & nous laiſſâmes l'inſtrument chez le Gouverneur.

Lui ayant alors témoigné notre étonnement de ce que les habitans de Monte-video ne s'aviſoient même pas de ſe procurer de l'ombre dans leurs jardins, & dans les Places, qui ſont fort vaſtes, en y plantant des arbres, & de ce que le pays en paroit abſolument dépourvû; il nous

il nous dit qu'il y en avoit le long des Rivieres, & qu'une maiſon de Campagne qu'il avoit à environ deux lieues de la Ville, en étoit bien fournie. Il propoſa la partie d'y aller à cheval le lendemain après-midi, & d'aller dîner chez lui. Nous acceptâmes la cavalcade ſeulement, dans le deſſein tant de voir le pays, que de vérifier ce que lui & tant d'autres nous avoient dit d'étonnant & preſqu'incroyable des chevaux du Paraguay.

En conſéquence, Mr. le Gouverneur ſe chargea de nous tenir un nombre de chevaux prêts pour les trois à quatre heures.

Le Signor Vicaire m'avoit invité à dîner chez lui ce jour là, avec Mrs. Duclos freres, premier & ſecond Capitaine, Mr. de Belcourt, le Tréſorier des Troupes Eſpagnoles, Flamand, qui parloit bien la langue Françoiſe, & les deux fils de Mr. Duclos l'ainé. Nous nous y rendimes: & pendant tout le dîner un Mulâtre joua de la Harpe. Vers le milieu, un autre homme, que l'on diſoit Indien civiliſé, ſe joignit au premier, & l'accompagna de la Guitarre. Alors le Signor Vicaire, ſeul & unique Eccléſiaſti-

que dans la Ville, fit venir quatre ou cinq petits Noirs de huit à dix ans, & autant de Négreſſes du même âge. Il les fit danſer au ſon de ces inſtrumens & des caſtagnettes qu'ils tenoient à la main. Ces enfans s'en acquiterent avec une agilité & une adreſſe ſurprenantes. Ce qu'il y a d'un peu ennuyant dans ces danſes Indiennes, c'eſt qu'ils répetent à chaque danſe preſque toujours les mêmes mouvemens. Il faut auſſi avouer que l'on ne trouve pas beaucoup de différence dans les airs qu'ils chantent ou qu'ils jouent. On en voit quelques uns de notés dans la Rélation du Voyage de la mer du Sud de Frézier, ſurtout la *Sapateo.*

Ils avoient connoiſſance dans ce pays-là, non ſeulement de ce que le Roy de Portugal avoit fait contre les Jéſuites de ſes Etats; mais encore de ce que les Parlemens de France & le Gouvernement avoient ſtatué contre cette Société. Le Signor Vicaire me pria de lui donner en écrit le précis de ce que repréſente le célébre Tableau trouvé chez les P. P. Jéſuites de Billom en Auvergue, lors de l'inventaire qui y fut fait des meubles & des

des biens de ces Peres; après la condamnation & la ſuppreſſion de leur Inſtitut en 1762 & 1763; & la ſécularisation de ſes membres. Je ſatisfis ſa curioſité ſur ce monument autentique de la folie Jéſuitique. Ce Curé eſt homme de bon ſens, généralement aimé. Il a une trentaine d'Eſclaves, Noirs ou Négreſſes, tant grands que petits. Son plaiſir eſt d'avoir toujours quelqu'un à dîner chez lui. On y eſt bien venu & bien traité. Il aime tous ſes eſclaves comme ſes enfans, & en eſt chéri. Il les éleve bien, & cela pour leur donner enſuite la liberté, avec quarante ou cinquante vaches ou taureaux, pour les mettre en état de ſoutenir cette liberté. Mais il a une attention toute particuliere, je peux même dire, un amour de préférence, pour un petit Mulâtre, presque Blanc, fils d'une Mulâtre ſon eſclave, &, à ce qu'il nous dit, d'un Officier Irlandois, mais qui porte cependant dans tous les traits de ſon viſage la filiation du Signor Vicaire. Il vouloit, nous diſoit-il, l'envoyer faire ſes études en France, & en faire un Médecin. Cet enfant a actuellement ſept ans. Il le fait manger en particulier,

quand il a compagnie, & ſouvent avec lui, quand il n'a perſonne. Il lui a déjà aſſuré vingt cinq mille piaſtres. Sa Cure & ſes revenus propres lui en valent près de quatre mille; & il eſt âgé d'une ſoixantaine d'années.

Nous étions ſervis à table par quatre Négreſſes, par la mere du petit Mulâtre, qui eſt auſſi Mulâtre, & par une Indienne, femme d'un Cacique, priſe à la Colonie du St. Sacrement ſur les Portugais, dans le dernier ſiege qu'en ont fait les Eſpagnols. Elles étoient toutes enceintes, quoiqu'aucune ne ſoit mariée, excepté la Sauvageſſe, qui ignore ſi ſon mari eſt mort ou vivant. Les hommes ni les femmes de ce pays-là ne ſont point du tout ſcrupuleux ſur cet article.

Au deſſert, Mrs. de Bougainville, de Nerville & Lhuillier de la Serre, vinrent nous joindre; & je me rendis avec eux au Gouvernement, où nous trouvames des chevaux prêts. Madame la Gouvernante, habillée en Amazone & coëffée d'une chapeau bordé d'or, retrouſſé à la militaire, ſe mit à la tête de la cavalcade, ſur un cheval ſuperbe, dont la bonté égaloit l'apparence. Celui que montoit

Mr.

Mr. de Bongainville n'étoit pas moins beau. Avec un certain pas doublé qui tient de l'amble, ils nous devançoient toujours l'un & l'autre. Tout ce que nous pouvions faire, étoit de les accoſter en allant, les uns au trot, les autres au petit galop. Nous tinmes cette allure juſqu'à la maiſon de campagne, où, quoiqu'il n'y eût, diſoient-ils, qu'une lieue, nous n'arrivames que plus d'une grande heure après être partis de Monte-video.

Le Pere Roch, Franciſcain, avec le fils du Gouverneur, âgé de trois ans & demi, dont ce Pere eſt Précepteur, nous y attendoient. Une collation renforcée s'y trouva ſervie; & après avoir bu un coup ſeulement à cauſe de la grande chaleur, nous allames viſiter le Verger du Gouverneur, auquel il donnoit le nom de *Bois*.

Cette Maiſon de campagne eſt très-peu de choſe pour le bâtiment. Elle conſiſte en un ſeul rez de chauſſée, comme toutes les autres maiſons du pays; à cauſe des vents impétueux, qui y ſont très fréquens, & qui pourroient les renverſer. Une Salle aſſez jolie, qui n'a cependant

dant d'autre décoration que des Cartes Géographiques, appliquées ſur le mur tout nud, & des chaiſes de bois garnies de cuir goffré en deſſeins de fleurons, fait à peu près tout ce qu'il y a de remarquable.

A deux ou trois portées de fuſil eſt planté le verger; qui conſiſte en pommiers, poiriers, pêchers & figuiers, plantés en allées, mais peu régulieres, ſi l'on en excepte celle du milieu, qui regne d'un bout à l'autre, & a de longueur bien près d'une bonne demi-lieue. Un ruiſſeau aſſez conſidérable ſerpente à travers du Verger; ce qui, vraiſemblablement, a empêché d'en alligner toutes les allées. Elles ſont d'ailleurs fort champêtres, par les plantes hautes & baſſes qui y croiſſent ſans culture. La Méliſſe ſurtout y foiſonne. J'en fis connoître les propriétés au Gouverneur, à Mr. Belia & à un autre Officier. Ils en furent d'autant plus charmés, que, cette plante étant très abondante dans le pays, ils penſoient qu'elle pourroit ſuppléer au Maté.

Les arbres étoient ſi chargés de fruit que la plûpart des branches n'ayant pu en

en ſupporter le poids étoient déjà briſées. Nous conſeillames au Gouverneur de faire étayer les autres avec des fourches; avec d'autant plus de raiſon, que tous ces fruits, diſoient-ils, étoient des plus excellens. Nous ne pûmes en juger, car ils ne devoient être en maturité qu'à la fin de Fevrier; ils avoient en effet la plus belle apparence du monde.

On pourroit faire de ce Verger une promenade charmante; mais le Gouverneur n'y fait pas travailler, parce qu'il eſt dans le deſſein de retourner en Europe, où il compte fixer ſon ſéjour.

Dans le retour j'accoſtai le pere Roch: nous raiſonnames, en langue latine, ſur quelques points de Phyſique; & il me fut aiſé de connoître, qu'il ne l'avoit gueres étudiée que dans les Ecoles de la Philoſophie d'Ariſtote, tant par les termes barbares & peu en uſage aujourd'hui, que par le ſyſtême qu'il ſuivoit. Il m'avoua même qu'il y étoit très attaché. *Je ſuis*, me dit-il, *Péripatéticien & Scotiſte pour la vie.* Il parloit facilement & un aſſez bon latin. L'embarras que j'y trouvois étoit ſa prononciation des U en ou, & des G, dont les Eſpagnols éteignent le

ſon

ſon dans la gorge, & prononcent preſque comme l'H aſpirée. Outre l'attention que cela exigeoit de ma part, pour l'entendre, il me falloit encore avoir celle de ce que j'avois à dire, & de plus celle de prononcer tout comme lui, ſans quoi il ne m'auroit peut-être pas compris. Quelques jours auparavant j'avois été, pour la premiere fois, dans le même cas avec lui. Sur ſa réputation d'homme ſçavant, j'avois été à ſon Couvent. Je le demandai, en langue latine, à un de ſes Confreres, qui vint m'ouvrir la porte. Il me fit ſigne d'entrer ſans me répondre une ſeule parole. J'entrai, & en ayant rencontré trois autres, je demandai dans le même langage des nouvelles du Pere Roch: l'un deux me répondit ſimplement: *Padre Fratre Roch? fuoras.* C'eſt tout ce que j'en pus tirer. J'ai ſenti dans cette occaſion & dans pluſieurs autres le déſagrément qu'il y a pour un Voyageur, d'ignorer la langue du pays où il ſe trouve. Ne pas entendre exactement ce que les autres diſent; être contraint de ſe taire, quand on a quelquefois de bonnes choſes à dire, parce que l'on ne ſeroit pas entendu; c'eſt une ſituation pire que celle d'un

ſourd,

ſourd, qui peut au moins parler & ſe faire entendre.

Etant retourné une ſeconde fois au Couvent, j'eus le bonheur de rencontrer le Pere Gardien, qui me répondit en bon latin, qu'il parloit, mais un peu difficilement. Il m'introduiſit dans ſa cellule, où je converſai avec lui une bonne demi-heure, après laquelle le Pere Roch vint nous y joindre. C'eſt dans cette converſation qu'il m'apprit quelques remedes dont il avoit vû le ſuccès par des expériences réitérées. Voici les receptes de quelques uns que l'on pourra mettre en uſage, ſi on le juge à propos.

Maux de dents.

Tirez de la tête d'un Chardon à Bonnettier, ou de Cardeur, un ver que l'on y trouve preſque toujours quand il eſt mûr. Roulez ce ver entre le pouce & l'index, en le ſerrant tout doucement, juſqu'à ce qu'il ſoit mort de langueur. L'un ou l'autre de ces deux doigts appliqués ſur la dent auront au moins pendant toute l'année la propriété de guérir la douleur.

Far-

Farcin des chevaux.

Ramaſſez à la fin de l'Automne ces tumeurs barbues ou eſpeces de châtaignes d'églantier: pilez le ver que vous y trouverez, & faites le avaler au cheval dans un verre de vin, ou dans autre choſe; & le couvrez bien.

Cheval fourbu.

Faites lui avaler une ou deux cueillerées de ſel commun dans un demi-ſeptier d'eau, c'eſt-à-dire, dans une demi-livre d'eau commune.

Fievres malignes.

Appliquez ſous chaque plante des pieds du malade une Tanche toute en vie, ſans la fendre, ni lui faire aucun mal. Aſſujettiſſez-les avec des bandes de linge, ôtez-les au bout de douze heures, avec la précaution de ne pas reſpirer s'il eſt poſſible l'odeur qu'elles exhalent, & les enterrez promptement, ou jettez-les dans des commodités: le malade ſera bientôt guéri.

Eſquinancie.

Prenez gros comme un œuf de Vers de terre tous en vie; mettez-les entre deux vieil-

vieilles mouſſelines, & appliquez-les autres autour de la gorge, à nud, du malade. Renouvellez le remede de trois heures en trois heures pendant deux jours.

Hémorragie du nez.

Mettez dans les deux narines, ou derriere les deux oreilles du malade, une pincée de poil des parties naturelles d'un ſexe différent du malade; le ſang s'arrêtera preſqu'à l'inſtant.

Emplâtre immanquable pour faire ſortir la petite vérole rentrée.

Prenez de la farine de fleurs de ſeigle; délayez-la avec de l'eau de pluye, du verjus, un œuf frais & une demi-once d'orpiment bien pulveriſé. Battez bien le tout enſemble: étendez-le ſur du papier brouillard. Saupoudrez de cloux de géroſle en poudre, & appliquez ce cataplaſme ſous la plante des piés; vous l'y laiſſerez vingt-quatre heures, & le jetterez enſuite promptement au feu.

Fleurs blanches.

Pilez les feuilles de la piloſelle ou oreille de ſouris: exprimez-en le ſuc à la

quantité de deux onces, que vous ferez avaler à la malade à jeun, dans un verre de bouillon, on de vin blanc. Vous réitérerez cette potion quelques jours de suite, après avoir commencé par purger la malade; qui ne se nourrira que de viandes de bon suc, & ne fera point d'excès. Ce remede, disoit-il, a guéri des femmes attaquées de ce mal depuis huit à dix ans, & cela en cinq ou six jours.

Pertes rouges des femmes.

Faites griller sur une assiette de terre neuve, ou sur la pêle du feu bien netoyée, une bonne pincée de poil des parties naturelles d'un homme sain & de bon âge. Reduisez-la en poudre & la faites avaler à jeun dans un verre de bon vin rouge. Pour les suppressions on le donne dans du vin blanc. On peut réitérer le remede une seconde fois.

Ecrouelles & autres tumeurs scrophuleuses.

Appliquez-y une ou deux feuilles amorties de grand plantain. Renouvellez cette application, avec de nouveau plantain, deux fois le jour. Pendant ce tems

rems-là, faites prendre tous les matins à jeun une infusion chaude de feuilles de noyer, en façon de thé.

Colique & point de côté.

Racine de Tournesol mise sous l'aisselle du côté de la douleur. Dès qu'elle s'y est échauffée, la colique cesse. Eprouvé sur un point de côté opiniâtre a réussi.

Exostose.

Applatissez une balle, qui a tué un animal, & appliquez-la à nud sur le mal.

Paralysie.

Faites bouillir des raiforts dans de l'eau avec un peu de genievre, & faites en votre boisson ordinaire. On peut mettre des raiforts dans la soupe au lieu d'herbes potageres.

Ulceres.

Machez des crottes de brebis séches, & appliquez-les en cataplasme sur le mal. Renouvellez soir & matin.

Cancer & ulceres.

Mettez dans un pot de terre neuf un gros crapaut vivant, & par dessus deux

onces de ſouphre en canon réduit en poudre. Lutez bien le pot, & calcinez-le tout au feu de roue. Appliquez la cendre ſur le cancer.

Cors & verrues.

Après les avoir égratignés, & enlevé le durillon, frottez-les bien avec les champignons qui croiſſent naturellement ſur le fumier.

Tranchées après l'accouchement.

Faites cuire deux œufs frais du jour, mettez dans chacun gros comme une aveline de ſucre en poudre, mêlez-le bien avec le jaune, & faites les avaler à l'accouchée, & par deſſus un verre de bon vin mêlé d'un peu d'eau.

Faire ſortir les vuidanges.

Jettez dans deux verres d'eau bouillantes deux dragmes de fleurs de ſouphre, laiſſez bouillir quelques minutes: coulez à travers un linge; mettez-y un peu de ſucre, & faites avaler la liqueur.

Amulette contre le mal cadue.

Mettez dans un creuſet une once de Mercure d'Eſpagne, ou revivifié du cinnabre, à un feu doux. Lorſque le Mercure

cure ſera un peu chaud, & qu'il commencera à frémir, jettez-y une dragme d'argent battu en feuilles, & remuez bien avec une verge de fer, un peu chaude. Tirez enſuite promptement le creuſet du feu, ainſi que la matiere du creuſet, & laiſſez réfroidir. Renfermez cet amalgame dans un petit ſachet de peau forte de gands, bien couſue. Suſpendez-le au cou avec un cordon de maniere qu'il tombe ſur le creux de l'eſtomach, & l'y laiſſez toujours. Avant que de le ſuſpendre, il faut obſerver de faire ſaigner le malade à la veine céphalique, lorſque la Lune eſt nouvelle. On réitere enſuite la ſaignée les deux mois ſuivans, au renouvellement de la Lune.

Goëtre.

Appliquez-y du ſel commun bien deſſéché & un peu chaud. Lorſqu'il ſera devenu humide, faites-le bien ſécher & le réappliquez; ce que vous réitérerez juſqu'à guériſon.

Tayes des yeux.

Sang de dragon en larmes, Aloës ſuccotrin, Myrrhe, autant de l'un que de

l'autre, le tout en poudre bien fine. Délayez-en une quantité ſuffiſante dans un jaune d'œuf frais, pour en former des emplâtres, que vous appliquez ſur la tempe à côté de l'oeil malade. Quand il tombera de lui-même, vous y en ſubſtituerez un autre, juſqu'à guériſon.

Douleurs de dents, & les faire tomber ſans douleur.

Mettez dans le creux de la dent trois gouttes d'eſprit de ſel armoniac, & un petit tampon de coton par deſſus.

Cors aux piés.

Otez en le durillon, ſans faire ſaigner, & appliquez-y pluſieurs fois le ſédiment rouge qui ſe trouve dans un pot de chambre, quand l'urine y a ſéjourné. Mettez deſſus un petit morceau de peau de gands, & cela juſques à guériſon.

Fluxion de poitrine.

Faites bouillir une chopine de bon lait de vache; quand il bouille, écûmez-le deux ou trois fois; jettez-y enſuite un grand verre de bon vin d'Eſpagne, & après deux bouillons, retirez-le

du

du feu. Lorſqu'il ſera tourné, paſſez le petit lait à travers un linge, & faites-en avaler un gobelet à liqueur, chaudement, de quart d'heure en quart d'heure.

Faire ſortir l'enfant mort du ventre de ſa mere.

Réduiſez en poudre de la graine de grande Bardanne, & faites en avaler un gros dans un verre de vin.

Convulſions des enfans cauſées par la pouſſe des dents.

Coupez en petit morceaux de la racine de Valerienne ſauvage. Enfilez-les comme des grains de collier, & faites-en un collier à l'enfant. Vous l'y laiſſerez juſqu'à ce que les dents ayent percé la gencive. Vous pouvez le renouveller de 15 en 15 jours.

Hydropiſie.

Faites avaler au malade à jeun autant de poudre de gui d'églantier qu'il peut en tenir ſur un liard, après l'avoir fait infuſer toute la nuit dans un verre de vin blanc, que l'on avale auſſi. Aux femmes & aux enfans on ne donne que la moitié de la doze. Ce remede m'a été commu-

niqué par un Lieutenant de notre Frégate, nommé le Roy. Son Pere, disoit-il, l'avoit éprouvé bien des fois, toujours avec succès.

Vapeurs hystériques.

Frottez bien épais d'ail le dedans d'une soucoupe à caffé. Appliquez-la ensuite du côté frotté d'ail sur le nombril. Assujettissez-l'y jusqu'à ce qu'elle s'y attache, & ne l'ôtez que lorsqu'elle tombera d'elle-même.

Fistules de toutes sortes.

Prenez une poignée de feuilles de mille-pertuis, autant de feuilles de petite Absynthe, autant de feuilles d'Aristoloche ronde, une once d'Aloës succotrin, une once de Myrrhe en poudre. Faites infuser le tout dans deux pintes de bon vin blanc, dans un pot bien vernis & bien luté, sur des cendres chaudes, pendant trois quarts d'heures: faites bouillir ensuite un quart d'heure: coulez la liqueur quand elle est froide, & y mêlez une chopine de bon esprit de vin. Conservez le tout dans une bouteille bien bouchée.

On

On seringue cette liqueur dans la fistule cinq ou six fois par jour, & on applique dessus un plumasseau ou compresse imbibée de la même liqueur. Ce remede a été éprouvé avec succès bien des fois, par le Sr. Duvernay, Chirurgien de Chambery.

Pour les maux des yeux & la goutte sereine même. Ophtalmique étonnant par ses effets.

Prenez 31 Ecrevisses vivantes de Riviere, prises précisément pendant que la Lune & le Soleil sont au Signe du Cancer, & non en d'autres tems. Autant pesant de Chélidoine, racines, tiges, feuilles & fleurs, & cueillie avant le Soleil levé, que les Ecrevisses pesent. Le tout bien pilé ensemble dans un mortier de bois ou de pierre, ajoutez-y une once de graine de fenouil, farine de feves de marais & camphre, de chacun une demi-once: cloux de gérofle, Aloës hépatique, Tuthie preparée, le tout en poudre, de chacun deux dragmes. Mêlez bien le tout dans le mortier, & le partagez ensuite en trois parties. Mettez-en une dans une cucurbite, & distillez au Bain-marie jus-

qu'à ficcité. Otez le marc; conſervez-le, & mettez dans la cucurbite la ſeconde partie de la compoſition avec l'eau ſortie de la premiere diſtillation. Diſtillez de nouveau juſqu'à ficcité. Otez le marc, conſervez-le; ſubſtituez-lui la troiſiéme partie avec l'eau diſtillée. Réitérez la diſtillation une troiſiéme fois. Calcinez enſuite les trois marcs dans un vaſe fermé. Extrayez le ſel, par diſſolution, filtration & évaporation, ſelon l'art. Ajoutez le ſel qui en viendra, à l'eau diſtillée, & après avoir digéré le tout à un feu doux de cendres, gardez la liqueur dans une bouteille bien bouchée.

Uſage.

On purgera le malade au moins deux fois, à un jour d'intervalle, avec une médecine douce & céphalique; & s'il y avoit plénitude de ſang, on ſaignera une fois au déclin de la Lune. On inſinuera enſuite ſoir & matin deux ou trois gouttes du collyre dans l'oeil, avec une plume noire de l'aîle d'une poule, & l'on appliquera ſur l'oeil une compreſſe legere imbibée de la liqueur.

On

On aura l'attention de ſe tenir le ventre libre, pendant l'uſage du remede, qui ſera d'environ quarante jours, pour la goutte ſereine. A cet effet on uſera, s'il eſt néceſſaire, de lavemens compoſés d'eau pure de riviere, ſimplement dégourdie. On évitera auſſi toutes triſteſſes, occupations trop ſérieuſes, épiceries, viandes ſalées, célery, liqueurs fortes, & tout excès, dans le boire, le manger, les veilles &c. Pour les autres maux des yeux, on uſera du remede juſqu'à guériſon.

Baume excellent, presqu'univerſel.

Mettez dans une terrine verniſſée, qui aille au feu, & qui tienne environ cinq ou ſix pintes, ou douze livres d'eau, trois livres d'huile fine d'olive, une demi-livre de cire jaune neuve, en petits morceaux, demi-livre d'eau roſe, trois livres de bon vin rouge & deux onces de Santal rouge en poudre. Faites bouillir le tout pendant une demi-heure, remuant toujours la matiere avec une ſpatule de bois. Ce tems expiré, jettez-y une livre de Thérébentine fine de Veniſe, & non de la commune: (la fine n'eſt pas acre ſur la langue, & a une odeur qui n'eſt pas déſagréable; elle eſt blanche &

non

non jaune;) avec quatre onces de bon miel & deux gros de Camphre en poudre. Incorporez bien le tout avec la ſpatule pendant une ou deux minutes: retirez la terrine du feu; coulez le baume à travers un linge, & conſervez-le dans des pots de fayance.

Uſage.

Pour les bleſſures, ulceres, gangrene, foulures, brûlures, rhûmatismes & douleurs, on lave, ou étuve d'abord le mal avec un peu de vin rouge chaud; ou eſſuye doucement. On oingt enſuite abondamment le mal avec le baume, & on y applique un papier bouillard imbibé du même baume. On renouvelle cette opération matin & ſoir. Si la bleſſure pénetre dans les cavités du corps, on y en ſeringue, & on en fait avaler un gros & demi ou deux gros dans chacun des bouillons du malade, ou dans une ptyſane vulnéraire. On en fait auſſi prendre la même quantité pour la pleuréſie, la colique & autres douleurs internes, ayant ſoin de faire en même tems des onctions chaudes ſur la partie douloureuſe. J'ai éprouvé ce baume, toujours avec ſuccès.

Mi-

Migraine invétérée, cauſée par des humeurs fluxionnaires, & contre l'hydrocephale.

Pilez dans un mortier de bois ou de pierre dix ou douze ſommités de Verveine, avec de la farine de ſeigle & cinq à ſix blancs, ou davantage, d'œufs frais: on peut ſupprimer la verveine. Formez-en un cataplaſme, que vous appliquerez ſur la nuque & les épaules, de maniere qu'il couvre preſque toute l'omoplate. Mettez par deſſus une ſerviette fine en quatre doubles, & laiſſez-le ſix ou huit heures; après leſquelles ſi le malade n'eſt pas guéri, vous en appliquerez un ſecond, ſemblable, que vous y laiſſerez autant ou à peu près. Il eſt extrément rare qu'il en faille un troiſieme. On purge enſuite la perſonne. Il eſt auſſi bon pour les rhumatiſmes.

Aſthme humide, rhumes & maux de poitrine.

Faites bouillir pendant une demi-heure dans une terrine, ou caſſerole bien nette, une livre de bayes de genievre bien meures & concaſſées, avec une livre de beurre frais ſans ſel, & qui n'aît pas

pas été lavé. Coulez enſuite le beurre avec une forte expreſſion des bayes de genievre. Ajoutez autant peſant d'excellent miel à la colature, & faites cuire à très doux feu juſqu'à la conſiſtance de ſyrop, que vous conſerverez dans des pots de fayance. Vous en prendrez le matin à jeun, gros comme une petite noix, ou la valeur d'une cueillerée, le laiſſant fondre dans la bouche, comme une paſtille. Vous en prendrez autant le ſoir, avant que de vous coucher. Quand le mal preſſe, on peut en prendre autant, trois ou quatre heures après le dîner.

Pour les ſimples maux de poitrine, on peut ſupprimer le genievre.

Tous ces remedes ne m'ont pas été communiqués par le Pere Franciſcain dont j'ai parlé; mais ayant vû l'expérience heureuſe de preſque tous ceux que j'ai donnés ci-devant, j'ai été charmé de trouver cette occaſion d'en donner la connoiſſance au public, pour ſon utilité.

Le lendemain de la partie de campagne dont j'ai parlé, quatre Indiens ou Naturels

rels du pays vinrent se préſenter chez Mr. le Gouverneur, pendant que nous étions avec lui à examiner la bouſſole du Capitaine Mandillo. Dès que Mr. le Gouverneur les apperçut entrer dans ſa cour, il fit fermer la porte de ſes appartemens. Nous lui en demandames la raiſon: S'ils entroient dans cette Salle, nous dit-il, elle ſeroit infectée pour huit jours. Ils exhalent une odeur qui s'attache aux murailles mêmes. Cette odeur vient de ce qu'ils s'oignent le corps d'une certaine huile, & de graiſſe, pour ſe garantir des inſectes.

Ces Indiens, trouvant les portes fermées, s'approcherent de la fenêtre où nous étions, & un d'eux tira d'un petit ſac de peau de Tigre, un papier écrit & plié, qu'il préſenta. Mr. le Gouverneur le prit, & le lût. Il étoit écrit en langue Eſpagnole. C'étoit un Certificat par lequel pluſieurs Gouverneurs Eſpagnols y avoient déclaré ſucceſſivement, que celui qui en étoit poſſeſſeur, étoit de la race des Caciques, & lui-même actuellement Chef de Village. Le Gouverneur le lui rendit, & l'Indien lui demanda par ſigne une feuille de papier, pour ſubſtituer

tuer à celle qui enveloppoit auparavant le Certificat, parce qu'elle étoit coupée dans les plis, par vétuſté: on la lui donna. Vraiſemblablement ces Indiens ignoroient la langue Eſpagnole; car ils n'en prononcerent pas un ſeul mot. Un Officier Eſpagnol nous dit, qu'ils avoit parlé la langue du Para, mêlée de celle des Indiens des Terres circonvoiſines. Ils n'avoient pour tout habillement, qu'une eſpece de manteau compoſé de pluſieurs peaux de chevreuils avec leur poil, conſues enſemble, pour former un quarré long, tel que pourroit être une ſerviette de table. Il eſt attaché auprès des épaule, avec deux courroyes; & produit l'effet que l'on voit dans la fig. 4. de la Pl. VI. Le côté de la peau, qui touchoit à la chair, eſt blanc, & peint en rouge & en bleu gris, par quarrés, lozanges & triangles, dont l'aſſemblage forme divers compartimens, ſuivant le goût, ſous doute de celui, ou celle qui doit s'en ſervir, ou qui le peint. Ces Indiens viennent aſſez ſouvent dans la Ville, par bandes de cinq à ſix, de huit à dix, & y amenent auſſi leurs femmes. Leurs habitations ne ſont pas éloignées de Mon-

te-vi-

te-videe, de plus de ſix ou ſept lieues. Il y viennent pour boire du vin & de l'eau de vie. N'ayant pas parmi eux l'uſage de l'argent monnoyé, ils donnent les petits ſacs de peaux de Tigre, leurs manteaux, quelquefois les peaux des animaux féroces qu'ils ont tués, mais plus ordinairement celles qu'ils ont conſues enſemble, pour ſe couvrir. Ils les donnent preſque pour rien; car ils livrent un de ces eſpeces de manteaux compoſé de huit peaux de chevrenils pour un Réau, qui vaut douze ſols & demi, monnoye de France. Un ſac de peau de Tigre, long de quatorze ou quinze pouces, & large d'un pié, ne coûte qu'un demi Réau. Quand on veut avoir ces manteaux des Indiens, il ſuffit de le prendre d'une main, & de préſenter un Réau, ou un demi Réau de l'autre. L'Indien dénoue auſſitôt la courroye, prend la piéce d'argent, vous donne le manteau, ou le petit ſac, & va nud tout de ſuite, chez le premier marchand, boire du vin ou de l'eau de vie.

Leurs femmes font de même. Elle n'ont pas ordinairement d'autres vêtemens que les hommes: mais on en voit quel-

quefois, qui ſe couvrent les parties naturelles avec un morceau du la même peau que leur habit, attaché à une courroye, qui leur paſſe autour le la ceinture.

Il eſt défendu de leur vendre une quantité de vin, ou d'eau de vie, qui puiſſe les enyvrer, dans la crainte que l'yvreſſe ne leur faſſe commettre quelques déſordres. Mr. de Bougainville voulant donner un Réau à chacun des quatre qui ſe préſenterent chez Mr. le Gouverneur; ce lui-ci le pria, par cette raiſon, de ne leur faire préſent que d'un demi. Etant chez le Signor Vicaire, on nous avertit qu'il en venoit une troupe de huit à neuf, hommes ou femmes. L'Ecrivain de notre Frégate s'étant mis à la porte, avec un morceau de pain qu'il mangeoit, un de ces Indiens lui prit en paſſant ce morceau de pain, s'arrêta un moment, le mangea en riant, & puis s'en fut joindre les autres ſans rien dire. Ils avoient tous la tête & les piés nuds, & n'avoient d'autre vêtement que le manteau dont j'ai parlé. Les uns le portoient ſur l'épaule droite, ayant la gauche & le bras du même côté nuds, les autres au contraire. Ils mettent le poil en dehors ou

en

en dedans, ſuivant qu'il pleut ou que le tems eſt beau.

Ceux que j'ai vûs étoient bien faits; ils avoient le corps droit, la jambe & le bras bien tournés, la poitrine large & tous les muſcles du corps bien prononcés. Les femmes étoient plus petites de beaucoup que les hommes, qui étoient tous de belle taille. Ces femmes avoient comme eux un air vif, un viſage arrondi, cependant ſans embonpoint, des yeux aſſez grands, pleins de feu, le front élevé, la bouche grande, le nez large & un peu applatti vers la pointe; les levres de moyenne groſſeur & les dents blanches; les cheveux longs, noirs, durs & tombant négligemment autour de cou, quelquefois-même ſur le front. Comme ils les oignent, ainſi que le corps, de différens onguens, qui n'ont rien pourtant de plus ſale, ni de plus malpropre que les pommades de ce pays-ci, ces cheveux ſont luiſans, mais toujours mal arrangés.

On dit qu'ils n'ont pas, dans le premier âge, cette couleur de cuivre rouge bronzé, qu'on leur voit répandue généralement ſur toute la peau. Sans doute que le climat, l'air qui frappe

ſans ceſſe ſur cette peau, qui n'eſt pas garantie par des habits, & les onctions ou peintures, dont ils ſe barbouillent tout le corps, contribuent au moins beaucoup à leur donner cette couleur. Cependant, comme il arrive également aux Négres de ne pas naître avec la peau noire, qui leur eſt pourtant naturelle, il pourroit bien être que la couleur rouge cuivrée des Indiens de l'Amérique méridionale leur fût naturelle.

Les femmes ſont occupées à la culture du Manioc, & à ſa préparation pour en faire la Caſſave, & leur boiſſon ordinaire; aux affaires du ménage, qui ne conſiſtent qu'à coudre enſemble les peaux de chevreuils ou d'autres bêtes, dont les hommes & les femmes ſe couvrent, & à préparer les alimens pour elles & les hommes, qui paſſent tout le tems à la chaſſe, ou à la pêche, ou à monter à cheval; auſſi ſont-ils d'excellens cavaliers. Les Vieillards préſident à chaque Hameau de Caſes, & demeurent dans leurs habitations, avec les jeunes garçons & les filles, qui n'ont pas encore la force de faire un travail un peu pénible. Mais toute la forme de leur gouvernement conſiſte à reſpecter leurs Anciens.

Ils

Ils ſont extrémement adroits dans le maniment des Lacqs, des Lances & de l'Arc: rarement ils manquent leur coup avec le lacqs, à cheval même, en courant à toute bride. Un Taureau furieux, un Tigre, tout autre animal, & l'homme-même le plus ruſé ne leur échappent guere. Comme il faut que le licou, (c'eſt le nom qu'on lui donne,) ſerre l'animal qu'ils veulent ſaiſir, ils pouſſent vivement leur cheval, pour le jetter de ſorte qu'il ſe trouve pris, entrainé avec une viteſſe, qui ne lui donne pas le tems de ſe débarraſſer, ni de ſe défendre. Dans leurs quérelles particulieres, ils ſe ſervent même de ces lacqs, & d'une demi-lance. La ſeule maniere de ſe dérober à ce licou, ſi c'eſt en pleine campagne, eſt de ſe coucher tout du long à terre, auſſitôt qu'on le leur voit prendre à la main, & de s'y blottir, pour ne pas donner priſe. On s'en garantit encore en ſe collant contre un arbre, ou contre un mur.

Ces licous on lacqs ſont de cuir de taureaux, coupés autour de la peau. Ils tordent cette courroye; ils la rendent ſouple, à force de la graiſſer; & l'allongent en la tirant, juſqu'à ne lui laiſſer qu'un

demi-doigt de largeur. Elle ne laiſſe pas d'être ſi forte, qu'un taureau ne peut la rompre, & qu'elle réſiſte plus qu'une corde de chanvre, qui même ſeroit moins ſouple, & ne pourroit pas être employée au même uſage.

On ne peut guere avoir de peaux de Tigres & autres bêtes feroces que par les Indiens. Elles ne ſont cependant pas cheres, quoiqu'aſſez rares à Monte-video. On en a une des plus belles pour deux ou trois piaſtres. J'en achetai une de Tigre, très-belle, mais de moyenne grandeur, & couſue en biſſac, pour une piece de huit. Les Indiens n'en tuent guere, quoiqu'ils les mangent; mais parce qu'ils ne ſe ſervent de ces peaux que pour les petits ſacs dont j'ai parlé. Ils portent dans ces ſacs la caſſave, qui leur ſert de nourriture, & les fers de leurs fléches, qu'ils n'emmanchent au bout du roſeau, que lorsqu'ils veulent les tirer. Ce fer à la forme & la largeur d'une feuille de Laurier, dont les deux extrémités ſeroient très allongées. Ils l'enfoncent dans le roſeau par un bout ou par l'autre indifféremment, parce que ce fer eſt pointu & tranchant des deux côtés. Ces flé-

fléches ſont d'autant plus meurtrieres, que le fer n'étant pas attaché ſolidement au roſeau, ce fer demeure dans la bleſſure, quand on veut en retirer la fléche.

Lorſqu'ils veulent lacer un animal, ils le pourſuivent, tenant la bride de leur cheval d'une main, & de l'autre le lacq; & courant au grand galop, ils le jettent au cou, aux jambes, ou aux cornes. Pour chaſſer un animal furieux ou féroce, ils le pourſuivent trois, quatre de compagnie; chacun lui lace un membre, & puis ſe ſéparent l'un allant à droite, l'autre à gauche; ce qui, roidiſſant les lacqs, donne la facilité à un troiſiéme d'approcher ſans danger de l'animal, & de le tuer avec ſa demi-lance, ou de le lier, pour l'emmener avec eux.

Les Indiens ont d'autres façons de chaſſer, qui ſont décrites dans les Rélations de différens Auteurs, ſurtout dans l'Ouvrage de Mr. Muratori ſur le Paraguay.

A propos de ce Pays-là, il eſt bon d'avertir que Mr. Muratori n'a travaillé ſon ouvrage que ſur les mémoires que lui ont fourni les Peres Jéſuites, ou des

gens à eux, par conſéquent intéreſſés à ne pas inſtruire le public de tout ce qui s'y paſſe. Des Officiers Eſpagnols de probité, envoyés par la Cour de Madrid au Paraguay, dans le tems des partages des poſſeſſions reſpectives des Cours d'Eſpagne & de Portugal, m'ont aſſuré, que tous les Imprimés qu'ils ont vû ſur la conduite des Jéſuites dans ce Pays-là, tant à l'égard des Indiens que par rapport aux intérêts de ces deux Couronnes, étoient écrits même avec beaucoup de ménagemens pour les Jéſuites; Qu'un de ces Peres, l'un des principaux de ce Pays-là, avoit fait la réponſe ſuivante, lui Officier préſent, à un des Officiers généraux Eſpagnols, qui lui témoignoit ſa ſurpriſe des obſtacles qu'eux Jéſuites oppoſoient à l'exécution des arrangemens concertés & arrêtés entre les deux Cours: *J'ai bien plus lieu d'être étonné de ce que les deux Roys s'aviſent de faire des arrangemens, pour partager un Pays qui ne leur appartient pas. Nous ſeuls Jéſuites l'avons conquis; nous ſeuls avons droit d'en diſpoſer, de le garder & de le défendre envers tous & contre tous.* Je laiſſe à penſer qu'elle doit être la conduite des Jéſuiſ-

ſuites, avec de tels principes. Il eſt certain que les Indiens du Paraguay n'obéiſſent qu'aux Jéſuites, ſoit chez eux dans leurs familles, ſoit quand ils marchent en armes. Dernierement, lorſque les Eſpagnols ont aſſiégé & pris la Colonie du Saint Sacrement ſur les Portugais, qui eſt à une trentaine de lieues de Monte-video, les Eſpagnols avoient à leur ſecours environ mille Indiens, à la tête deſquels étoit un Pere Jéſuite, qui les commandoit en chef, & ſans les ordres duquel ces Indiens n'auroient pas fait un pas en avant, & n'auroient pas tiré un ſeul coup de fuſil. Mr. le Gouverneur de Monte-video, qui commandoit les Eſpagnols, & pluſieurs autres Officiers qui s'étoient trouvés à cette attaque, m'ont dit, qu'ils étoient obligés de concerter les opérations avec le Pere Jéſuite, qui donnoit enſuite ſes ordres en ſon nom aux Indiens, campés ſéparément des Eſpagnols.

Les Dragons ſont preſque les ſeules troupes de ce Pays-là. Leurs chevaux ſont harnachés à la maniere du Paraguay. Ils portent tous les *Pon-*

chos *) qu'ils trouvent plus commode que le manteau pour le cavalier & pour le cheval.

Les chevaux ne ſont pas ferrés. Les harnois ſont auſſi bien différens de ceux que l'on employe en Europe. Ils poſent premierement ſur le cheval nud une groſſe étoffe molle & d'un tiſſu peu ſerré, qu'ils nomment *Schuaderos;* par deſſus une

*) Le Ponchos eſt, comme je l'ai dit, une piece d'étoffe de la forme d'une couverture de lit, & de deux ou trois aulnes de long ſur deux de large. S'habiller, c'eſt paſſer la tête dans l'ouverture faite au milieu. Il pend des deux côtés & par derriere comme par devant. On le porte à cheval & à pié. Les gens peu riches & les Negres ne le quittent qu'en ſe couchant. Il ne nuit pas au travail, parce qu'on le retrouſſe par les côtés ſur le dos: ce qui laiſſe les bras & le devant du corps libres.

A cheval, ce vêtement eſt à la mode, même pour les deux ſexes, ſans diſtinction de rang. Au reſte la ſimplicité du Ponchos n'empêche pas que l'on ne diſcerne le rang & le ſexe; l'exercice du cheval y eſt ſi commun qu'on eſt ſurpris d'y voir aux femmes autant d'adreſſe & de legéreté qu'aux hommes. La différence qui fait diſtinguer le rang & les deux ſexes quant au Ponchos, ſe trouve dans la fineſſe, la legereté & la richeſſe de l'étoffe.

une ſangle, puis un cuir aſſez fort, de la largeur de la ſelle, & qui débordent ſur la croupe, ſert de houſſe. On le nomme *Carneros*. Sur ce cuir ſe place la ſelle, faite comme les bâts de nos chevaux de charge, & par deſſus une ou pluſieurs peaux de mouton avec la laine, couſues enſemble, & peintes d'une ſeule ou de pluſieurs couleurs. C'eſt le *Peilhon*. Enfin une ſeconde ſangle ou ſoûventriere, pour aſſujettir le tout ſur le cheval. Les étriers ſont petits & étroits, parce qu'ils n'y mettent que le bout du ſoulier; & ceux qui vont piés nuds, n'y mettent que le gros orteil.

Le mords de la bride eſt de fer, tout d'une piéce, & ſans boſſettes. Les rênes ſont compoſées de pluſieurs petites courroies, entrelaſſées en forme de cordons à pendules ou à ſonnettes, & ont au moins ſix piés & demi ou ſept de longueur, parce qu'elles ſervent, en même tems, de fouët. Un demi-cercle de fer, pris de la même piece des barres dans lequel on paſſe la machoire inférieure du cheval, produit le même effet que la gourmette. La partie du Carneros qui déborde la ſelle, & porte

ſur

ſur la croupe, eſt ordinairement goffrée en fleurons.

Lundi 9.

Mr. le Gouverneur, Madame la Gouvernante, le Major des troupes & ſon Epouſe ſont arrivés ce matin, ſur le midi, à bord de notre Frégate l'Aigle. On les a traités à dîner le mieux qu'il a été poſſible. L'air de mer ou le roulis du Navire, quoique preſque inſenſible, a occaſionné des nauſées & un mal-être à l'Epouſe du Major, au point de ne pouvoir boire ni manger autre choſe que deux Oranges, & de ſe voir obligée de quitter la chambre où l'on mangeoit, pour aller reſpirer l'air ſur le gaillard. Cet inconvénient a un peu troublé la fête, & les a contraints de retourner à la Ville de très-bonne heure.

En les accompagnant, nous avons ſenti dans le canot une odeur des plus puantes, ſemblable à celle qu'exhale le cadavre d'un animal mort depuis longtems. Nous nous imaginames dabord qu'elle étoit produite par la corruption du corps de quelque taureau, tué & abandonné ſur le vivage, d'où le vent l'ap-

l'apportoit juſqu'à nous. Mr le Gouverneur nous déſabuſa, & nous aſſura que c'étoit une exhalaiſon de l'urine d'un animal nommé *Zorillos*, en colere, ou pourſuivi par quelqu'autre animal.

Le Zorillos eſt de la grandeur d'une Belette, un peu moins long, d'un poil fauve, plus clair ſous le ventre, qui eſt preſque gris. Deux lignes blanches s'étendent le long du dos, & forment, depuis le cou juſqu'à la queue, une figure preſque ovale. Cette queue eſt bien fournie de poil, & l'animal la tient preſque toujours dreſſée, comme fait l'Ecureuil. Lorſqu'il ſe ſent pourſuivi, ou qu'il s'irrite, il lâche ſon urine, qui infecte l'air à plus d'une demi-lieue, par une odeur de charogne preſqu'inſupportable. Nous avons ſenti cette odeur deux ou trois fois, à bord même de notre Frégate, quoiqu'éloignée de terre d'une bonne lieue & demie: il eſt vrai que c'étoit par un vent de terre. Mr. Duclos, notre Capitaine, nous en avoit avertit; mais ne l'en avions pas cru ſur ſa parole. Le Curé de Monte-video nous confirma la choſe, & fit préſent à Mr. Duclos d'une fourrure des peaux couſues

de

de cet animal. Ces peaux u'ont pas de mauvaiſe odeur. Le Zorillos eſt peut-être le même que la *Bête puante*, ou *Enfant du Diable* du Canada, dont l'urine produit à peu près les mêmes effets. Le *Chinche* des parties méridionales de l'Amérique a auſſi beaucoup de raport avec le Zorillos.

Un autre animal, fort commun dans les environs, & du côté de Buenos-Ayres, eſt le Tatu-apara, que nous nommons *Tatou*, les Eſpagnols *Armadillo*, & les Portugais *Encubertado*. Comme il eſt très-connu, je n'en ferai pas la deſcription. Ximenez dit que les écailles du Tatou, réduites en poudre, & avalées au poids d'une dragme, dans une décoction de ſauge, provoquent une ſueur ſi ſaluraire, qu'elle guérit les maladies vénériennes; qu'elle fait ſortir les épines de toutes les parties du corps: & ſuivant Monades liv. 15 pag. 552, les petits os de la queue de cet animal guériſſent la ſurdité.

10.

Malgré les riſques qu'il y avoit à vendre des marchandiſes à Monte-video,

deo, & malgré les difficultés que l'on trouvoit à les débarquer, pour les sauver de la confiscation, plusieurs de nos Officiers, & des gens de l'Equipage, qui avoient fait des pacotilles, dans l'espérance de les vendre à l'Ile de France & aux Indes Orientales où ils pensoient que nous aillions, s'en sont débarassés & en débitent tous les jours. Notre Navire étant abordé le premier dans ce Pays-ci, depuis la paix, tout s'y vend très-bien. Les Gardes ont confisqué quelques paquets portés imprudemment. Ils mirent même hier en prison deux Canotiers sur qui ils les avoient saisis. Mr. de Bougainville en ayant été averti, a beaucoup crié & tempêté contre ces Canotiers, disant même qu'ils le méritoient bien. Il fut trouver l'Officier Réal, lui répéta la même chose, & lui dit qu'il demandoit seulement les habits de sa livrée, dont les prisonniers étoient vêtus, quand on les avoit arrêtés; que pour les hommes on pouvoit les garder, pour intimider les autres; & qu'il les mettroit aux fers, si on les relâchoit. Mr. de Bougainville persuada par ce discours qu'ils ne les autorisoit pas. On rendit les paquets

quets & les hommes, & l'on demanda même grace pour eux. Il fut aiſé de voir par là que l'on ne s'y étoit pas bien pris; un ſergent s'étant plaint dans cette occaſion, qu'on ne lui avoit pas encore donné la valeur d'un Réau, quoiqu'il eût favoriſé le débarquement des paquets, & qu'il eût, diſoit-il, uſé une paire de ſouliers à mener lui-même dans les maiſons de la Ville ceux qui avoient quelque choſe à débiter. Ce diſcours fit comprendre qu'en donnant quelques piaſtres aux Officiers & aux Gardes, on n'eſſuyeroit plus les mêmes difficultés. On commença donc à répandre des pieces de huit, à donner quelques chemiſes &c. & tout le monde ſe prêta de la meilleure grace, juſqu'à l'Officier Réal même, prépoſé pour empêcher tout commerce. Comme nous étions cenſés n'avoir pas de la monnoye d'Eſpagne, & que celle de France n'a pas cours dans ce Pays-là, Mr. de Bougainville demanda & obtint la permiſſion de vendre quelques pieces de vin, d'eau de vie, d'huile & pluſieurs autres Marchandiſes qu'il avoit de ſuperflues, pour payer des farines, la viande fraîche que Mr. le Gouverneur avoit eu l'at-

l'attention de nous faire tenir prêts tous les jours au port, les taureaux, les vaches, les chevaux & les autres animaux & choſes dont il vouloit faire emplette. Il étoit tems de penſer à quitter Monte-video pour nous rendre à notre deſtination. On ſe pourvut donc de tout ce que l'on crut néceſſaire à cet objet: la quantité d'eau, de farine & d'animaux que Mr. de Bougainville demandoit, excita la curioſité de Mr. le Gouverneur ſur le but de notre voyage. Tout l'Equipage, les Officiers-mêmes, excepté le premier Capitaine, étoient dans une parfaite ignorance là deſſus, & penſoient, comme je l'ai dit, que nous allions aux Indes Orientales. Ils avoient répandu ce bruit; & Mr. de Bougainville le confirma en répondant à Mr. le Gouverneur que nous allions aux Indes, ſans diſtinguer auxquelles.

Les embarras inſéparables du départ nous empêcherent de jour en jour d'eſſayer de faire des obſervations exactes avec l'inſtrument, ou bouſſole du Capitaine, de maniere que nous n'avons penſé à la reprendre chez le Gouverneur, qu'au moment même que l'on appareilloit.

Comme il eſt de conſéquence de profiter du quart-d'heure favorable que le vent préſente, ſurtout dans le relâche de Rio de Plata, où le mouillage eſt ſi dangereux; voyant d'ailleurs que cette Bouſſole ne pouvoit gueres nous ſervir pour l'objet des Longitudes, Mr. de Bougainville prit le parti de la laiſſer chez le Gouverneur, & lui écrivit par le Capitaine d'une Goëlette, pour le prier de conſerver cet Inſtrument, & de le lui faire tenir en France, quand le Gouverneur ſeroit de retour en Eſpagne *). Tout le

*) Il nous avoit dit qu'il comptoit partir ſur la fin de l'année pour retourner en Europe. Mais nous avons appris à notre arrivée à Paris qu'il ne quitteroit pas ſon Gouvernement ſitôt. Mr. de Grimaldi, Ambaſſadeur d'Eſpagne en France, a fait beaucoup de queſtions à Mr. de Bougainville ſur la conduite que ce Gouverneur a tenue à notre égard. Mr. de Bougainville ayant par ſes réponſes rendu juſtice à la probité, & à l'exactitude dans ſon devoir, de Don Joſeph-Joachim de Viana, l'Ambaſſadeur avoua que les Jéſuites & leurs amis avoient envoyés à Madrid des mémoires à la charge de ce Gouverneur pour le deſſervir auprès du Roi, le faire révoquer, & en avoir un à leur dévotion. Mr. de Grimaldi a juſtifié Don de Viana. Ce qui

le reſte du tems de notre relâche s'eſt paſſé aux préparatifs de notre départ. On a viſité les Frégates, & l'on a ſubſtitué aux mâts de Hunes & de Perroquets les bâtons d'hyver *). Ayant embarqué douze vaches ou geniſſes, ſix jumens, deux poulains, & deux chevaux hongres, douze chevres ou cheveraux, onze truyes & un verrat, quatorze ou quinze brebis, deux béliers, beaucoup de poules & canards; le 16 le Mardi.

qui, aura empêché le Roi de lui accorder ſon rappel auſſitôt qu'il le deſiroit. Les Gazettes nous ont appris que ce Gouverneur a été continué dans le même lieu.

*) Ce ſont des petits mâts courts que l'on met au lieu de ceux de Hune & de Perroquets, lorſque l'on va naviger dans des mers orageuſes, afin de donner moins de priſe aux vents. Nous uſames de cette précaution, parce qu'aucuns de nos marins n'avoient été aux Iles Malouïnes où nous allions, & que notre Capitaine ſçavoit bien par les Rélations & par lui-même, que la mer n'eſt pas tranquille, & que les orages ſont fréquens dans les environs du détroit de Magellan, où nous allions.

FIN DU I. TOME.

89/2 ½ Mus. Blas.

BRIT. MUS.
9 JUL 23
NAT. HIST.

U.S.
23
ST.